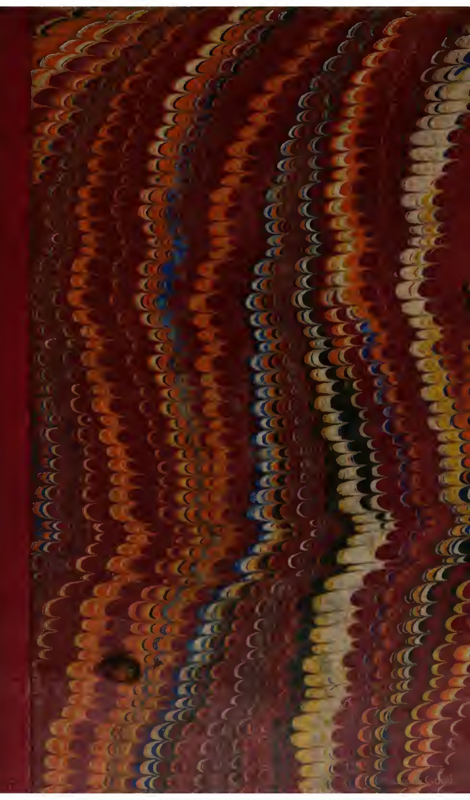



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



QUERELLES
LITTÉRAIRES,
OU
MÉMOIRES
Pour servir à l'Histoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis HOMERE *jusqu'à nos jours.*

TOME SECOND.



QUERELLES LITTÉRAIRES,

OU

MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis HOMERE *jusqu'à nos jours.*

Tantæne animis cæleſtibus iræ ?
VIRG. ÆNEID. *Lib. I.*

Tant de fiel entre-t-il dans des ames céleſtes ?

TOME SECOND.

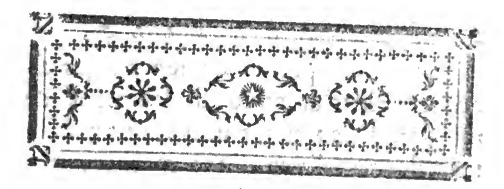


A PARIS;

Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXI.

Avec approbation & privilège du Roi.



MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES GENS-DE-LETTRES; *ET PRINCIPALEMENT* *DE LEURS QUERELLES.*

QUERELLES PARTICULIERES, *ou* QUERELLES D'AUTEUR A AUTEUR.

FONTENELLE, *ET* LE PÈRE BALTUS.

CETTE querelle s'eſt élevée au ſujet de l'*Hiſtoire des oracles.* C'eſt un des meilleurs ouvrages de l'illuſtre Fontenelle. Elle le menera plus ſurement à la poſtérité que ſes *Eglogues*, ſes *Opéra*, ſes *Dialogues des morts*, quoique

ſans aller de pair avec ſes *Éloges des académiciens* & avec ſa *Pluralité des mondes.* Des vérités utiles ſont préſentées dans ce livre d'une manière très-agréable. On y trouve un écrivain dont les grands talens doivent faire oublier ſes *Lettres du chevalier d'Her....* ſes comédies peu théâtrales, ſon *Apologie des tourbillons de Deſcartes* & les *Eſſais* informes qu'il a faits dans les genres de Lucien & de Théocrite ; plus heureux dans ceux de Quinault & de Bacon, & ſurtout dans la géométrie ; faiſant aimer les ſciences les plus abſtraites ; réuniſſant la ſubtilité du raiſonnement à un ſtile qui lui eſt particulier & qui a fait beaucoup de mauvais imitateurs ; ayant plus d'eſprit que de génie, & plus de délicateſſe que d'invention ; placé ſous deux règnes pour mériter l'eſtime de deux ſiècles, & par la variété de ſes connoiſſances, & par la ſingularité de ſon ame toujours paiſible, modérée, égale, inacceſſible aux mouvemens inquiets ou violens, qui rendent les autres hommes malheureux ; fait, en un mot, pour les agrémens & les délices de la ſociété, mais non pour être

l'exemple des belles ames, des cœurs sensibles & reconnoissans.

Dans son *Histoire des oracles*, il se propose de montrer qu'ils sont l'ouvrage de la superstition & de la fourberie, & non celui des démons, & qu'à la venue de Jésus-Christ ils n'ont point cessé. Ces deux points forment deux dissertations.

Dans la première, il parle d'abord des oracles les plus célèbres de l'antiquité, des histoires singulières qui couroient sur les génies. Rien n'en avoit plus imposé que la mort du grand Pan, annoncée par le pilote *Thamus*; qu'une réponse de l'oracle Sérapis à Thulis roi d'Egypte; que celle d'un autre oracle à l'empereur Auguste sur l'enfant Hébreu; que les oracles tirés par Eusèbe des écrits mêmes de Porphyre, ce grand ennemi des chrétiens.

Fontenelle repasse sur tous ces oracles. Mais, avant que de montrer le jeu des ressorts par lesquels ils se rendoient, il entre dans les raisons qu'on avoit de croire que les démons s'en méloient. Les principales sont que cette idée étoit favorable au christianisme, à son établissement miraculeux;

à l'explication de nos myſtères, à la fuite du prince des ténèbres, à ſon ſilence ſuppoſé depuis l'apparition du meſſie, à la philoſophie de Platon, ſi goûtée & ſi vantée de tous les écrivains eccléſiaſtiques. Qu'on ajoute à cela l'amour naturel des hommes pour le merveilleux, & l'on ne s'étonnera plus que cette opinion ait été générale parmi les chrétiens.

Les motifs de l'adopter ainſi établis, l'ingénieux Fontenelle eſſaye de les détruire d'un ſeul coup. Il ſappe ce ſyſtême par les fondemens. Ce qu'on raconte des oracles, demande leur hiſtorien, eſt-il bien vrai? N'explique-t-on pas la cauſe avant que de s'aſſurer du fait? Ne reſſemble-t-on point à ces ſçavans d'Allemagne qui s'épuisèrent à diſſerter, à faire des *in-folio* ſur une dent qu'on diſoit être d'or, & qui n'étoit qu'une ſimple feuille d'or appliquée à la dent avec adreſſe? Il rappelle quantité de contes puériles, de livres apocryphes, de ſubterfuges qu'on imaginoit dans les premiers ſiècles de l'égliſe pour l'accréditer, & dont elle n'avoit pas beſoin. Ce n'eſt pas, dit-il, que tout le mon-

de fût la dupe de ces oracles, à qui, pour de l'argent, on faiſoit dire une choſe plutôt qu'une autre, & qu'on multiplioit tant qu'on vouloit. Des ſectes entières de philoſophes, des écrivains, & ſur-tout les poëtes comiques, des grecs encore ſans culture, mais d'un ſens droit, des chrétiens eux-mêmes s'en moquoient ouvertement. On ne les conſultoit qu'à certains jours, après des initiations à certains myſtères qui recommandoient toujours le ſecret. On en rendoit par ſonges ou ſur des billets cachetés : mais ces oracles, ainſi que tous les autres, *ſentoient l'homme plus que le diable.* L'impoſture & la friponnerie y préſidoient également. Cette première diſſertation philoſophique d'un de nos plus beaux génies, eſt terminée par un chapitre ſur les ſorts.

La ſeconde préſente beaucoup moins d'obſtacles à lever : car, ſi l'on ne met rien ou preſque rien ſur le compte des démons, ſi l'on reconnoît que les oracles ne ſont que l'ouvrage de la fourberie, on ne s'intéreſſera plus à les faire finir préciſément à la venue de Jéſus-

Chrift. Tout prouve qu'ils ont duré jufqu'à l'extinction du paganifme; & l'époque de fa fin n'eft que de l'année 451. Les empereurs chrétiens défendirent, vers ce temps, d'en faire aucun exercice, fous peine de mort. Mais, la religion payenne eût-elle continué, on fe fût encore défabufé des oracles: on commençoit à n'y croire nulle part. On avoit ouvert les yeux fur la fauffeté, l'avarice, les débauches infâmes des prêtres: ils faifoient accroire que le dieu vouloit admettre à fon lit les plus belles femmes: elles alloient à la divinité, parées des mains de leurs maris, chargées de préfens en reconnoiffance de fes faveurs. A Babylone, une femme que le dieu Bélus avoit choifie paffoit toutes les nuits dans le huitième & dernier étage de la tour du temple. Il s'en faifoit autant à Thèbes en Egypte. La prêtreffe de l'oracle de Patare, en Lycie, ne prophétifoit jamais qu'elle n'eût couché feule dans le temple d'Apollon.
» A la vue des chrétiens, le Saturne
» d'Alexandrie ne laiffoit pas de faire
» venir, les nuits, dans fon temple,
» telle femme qu'il lui plaifoit de nom-

» mer par la bouche de Tirannus son
» prêtre. Beaucoup de femmes avoient reçu cet honneur avec respect «. A la fin, une fit confidence à son époux qu'elle avoit trouvé, dans le temple, un second mari. Sur cela, Tirannus fut traduit en justice & avoua tout. Mille autres scènes scandaleuses démasquèrent les prêtres.

L'auteur de l'*Histoire des oracles* a mis, dans cette seconde partie, le même agrément que dans la première. Mais on sçait que le fond de l'ouvrage n'est pas de lui. Fontenelle n'est presque qu'un traducteur : il n'a donné son histoire que d'après le livre de Vandale, médecin anabaptiste de Haerlem. L'un écrivit pour les sçavans ; l'autre s'est fait lire de tout le monde. Vandale, après avoir décrié les oracles, se proposoit encore, sur le succès de son entreprise, de décrier certains pélerinages, quelques pratiques de dévotion mal entendues : mais Fontenelle, après la publication de ses idées philosophiques, ne fut pas tenté d'en publier de nouvelles dans ce goût. Les dévots furent soulevés : ils crurent voir une des principales preuves du christianisme

renverſée. Quelques années après que Fontenelle eut donné l'*Hiſtoire des oracles*, le P. Baltus jugea qu'il étoit de ſon devoir d'en prévenir les effets dangereux, en la réfutant. Ce jéſuite eut l'adreſſe de lier ſon ſyſtême à la religion.

Sa réfutation eſt diviſée en trois parties. La première eſt pour venger les pères de l'égliſe & les anciens chrétiens des raiſonnemens qu'on leur fait tenir, & pour expoſer les motifs qu'ils ont eu de croire que les oracles des payens étoient rendus par les démons; la ſeconde, pour détruire les preuves directes par leſquelles on établiſſoit que les oracles étoient l'unique ouvrage de quelques prêtres impoſteurs ou dupes; la troiſième, pour faire voir que la naiſſance de Jéſus-Chriſt eſt l'époque de la ceſſation des oracles, & qu'ils n'ont ceſſé que par le pouvoir de la croix & par l'invocation de ſon nom.

Sous l'apparence de zèle & de l'amour des vérités fondamentales de la religion, les atrocités n'étoient point épargnées à Fontenelle. Il étoit d'autant plus facile de le repréſenter coupable d'impiété, que le public con-

noiſſoit déjà ſa *Relation curieuſe de l'iſle de Bornéo ;* relation qui contient l'hiſtoire d'une étrange guerre civile (*).

Cette plaiſanterie & l'*Hiſtoire des oracles* pensèrent être fatales à leur auteur. Les dévots cabalèrent, perſécutèrent ſourdement, portèrent même leurs plaintes aux pieds du trône. Le philoſophe étoit perdu, s'il répondoit à ſes critiques : il ne ſe défendit point. Il eut l'air d'abjurer ſes ſentimens : il ſe

(*) Le détail de ces troubles imaginaires n'eſt qu'une allégorie des maux réels produits par les diviſions arrivées dans l'égliſe, figurée par la reine Mliſéo. Ses deux filles, Mréo, Eénegu, ſont, l'une, l'égliſe Romaine, & l'autre, l'égliſe de Genève. Elles ſe diſputent l'héritage de leur mère. L'iſle de Bornéo eſt partagée entr'elles, quoique Mréo ſoit fille légitime, & qu'Eénegu ſoit réputée bâtarde. Mais tout le bien qu'on dit de la première reine, eſt mêlé de beaucoup de reproches qu'on lui fait „ Mréo » vouloit que tous ſes miniſtres fuſſent eunuques, » condition très-dure, & qu'on n'avoit point juſ- » qu'alors impoſée ; & cependant elle ne les faiſoit » mutiler que d'une certaine façon qui n'empêchoit » pas les maris de ſe plaindre encore d'eux. C'eſt la » coutume que les reines donnent, à certains jours, » des feſtins publics à leurs ſujets. Mréo en avoit » retranché la moitié de ce que donnoient les autres » reines. Bien plus, le pain étoit, ſous ſon règne, » d'un prix exceſſif dans toute l'iſle ; & l'on ne ſça- » voit ce qu'il étoit devenu, ſi ce n'eſt qu'on accu- » ſoit de certains magiciens qu'elle avoit à ſes ga- » ges, de le faire périr avec des paroles. «

contenta de les renfermer en lui-même. On prétend que, depuis, il s'expliqua quelquefois librement fur des matières toujours délicates & refpectables. Si le fait eft vrai, ce ne fut qu'avec des amis intimes. On va jufqu'à lui faire dire qu'étant jeune écolier à Rouen, fa mère, fœur de Pierre & de Thomas Corneille, le menoit, le dimanche, au prône, à la meffe, à vêpres, au fermon; mais que, *dès cet âge, il n'en croyoit pas un mot.* On ne voit pas qu'il ait fait de fes talens aucun abus déplorable, qu'il ait ambitionné d'aller à la gloire par des écrits contre la religion. Il étoit le premier à donner l'exemple de la foumiffion & de la déférence: il eut toujours un confeffeur à titre. Autant il redoutoit la réputation d'incrédule, autant il craignoit la haine & les querelles. Ce qui le flattoit le plus, c'eft de n'avoir jamais, ou prefque jamais, avili fa plume par des vers fatyriques. L'idée de s'être attiré des affaires avec les théologiens l'épouvantoit: il aima mieux abandonner que de défendre fon *Hiftoire des oracles.* » On veut, difoit-il, » que le P. Baltus ait raifon; hé bien!

» à la bonne heure. Le diable rentre-
» ra dans ses droits «.

Le silence de Fontenelle ne fut point imité de ses partisans ni de ceux de Vandale. Les journalistes de Hollande répondirent au P. Baltus & le maltraitèrent : ils vengèrent sur lui la liberté de penser opprimée & condamnée à se taire. Le jésuite reprit la plume, & soutint leurs efforts avec toute l'impétuosité dont un théologien est capable. Il donna la *Suite de la réponse à l'Histoire des oracles.* Cet ouvrage parut en 1708. Le jésuite se flatta d'avoir abbaissé l'audace des auteurs de *la Bibliothèque choisie* & de *la République des lettres*; mais les plus grands ennemis du P. Baltus n'étoient pas en Hollande. Un grammairien François & de génie entreprit de lui ravir le triomphe dont il se glorifioit. Dumarsais, jeune encore, avide de se faire un nom, n'ayant à risquer ni place ni fortune, admirateur de Fontenelle & plus philosophe que lui, plus idolâtre de la liberté des sentimens, écrivit pour le justifier contre les imputations de son critique.

Cette apologie n'a point vu le jour.

L'auteur eut une défenſe expreſſe de la faire imprimer, ſoit en France, ſoit ailleurs. Cet ordre fut la ſuite de ſa confiance en quelques confrères du P. Baltus, auſquels il fit part de ſon ouvrage, & qui reconnurent mal cette marque d'eſtime : on prévint contre lui le gouvernement : on rendit ſa religion ſuſpecte. De-là, peut-être, la ſource de tous ſes malheurs. L'envie eut un prétexte pour le perſécuter, pour le dépeindre comme un monſtre, pour ajouter mille contes abſurdes à quelques accuſations bien fondées (*). On

(*) On n'a garde de vouloir le juſtifier ſur tout. On rend hommage à ſes talens, ſoit à celui d'approfondir les principes des langues, d'entendre mieux que perſonne la métaphyſique de la *Grammaire*, ſoit à celui de faire une chanſon agréable. Il faut louer la douceur, l'enjouement, la franchiſe qu'il apportoit dans la ſociété. Naïf juſqu'à cette ſimplicité qui s'allie ſi bien au génie, il s'attira le mot de Fontenelle. « C'eſt le nigaud le plus ſpirituel, & l'homme d'eſprit le plus nigaud que je » connoiſſe. » Mais on condamne, dans Dumarſais, les ſcènes d'irréligion qu'il donna plus d'une fois. Cependant ſes élèves, meſſieurs de Bauffremont, diſoient que tout le temps qu'il fut auprès d'eux, il ne leur inſpira que de très-bons principes. Il en débitoit en ville de contraires, & dogmatiſoit dans ſes ſociétés. Avant que de mourir, il demanda les ſacremens. Le compliment qu'il fit au prêtre qui les lui adminiſtra, fut différemment interprêté. Mais, pourquoi lui conteſter la gloire d'un changement ſincère & d'un retour édifiant ?

jugea l'auteur, & non ſon livre, qui eſt plus favorable que contraire à la religion par les armes qu'il arrache à la ſuperſtition. Il ne reſte que des fragmens de l'ouvrage de Du Marſais, & qui annoncent une production de génie. En voici le précis.

L'auteur s'y propoſe trois objets, 1°. de prouver que les démons ne rendoient point les oracles; 2°. de répondre aux objections du P. Baltus; 3°. d'examiner le temps auquel ont ceſſé les oracles, & de faire voir qu'ils ont ceſſé d'une manière naturelle.

Quelques fourbes adroits mirent à profit le deſir que nous avons tous de connoître l'avenir : ils ſe donnèrent pour des hommes inſpirés, & rendirent des oracles. L'impoſture réuſſit; elle fut reçue avec fanatiſme. Bientôt on ne vit partout que charlatans devins. Il n'eſt pas de foi que les oracles ſoient l'ouvrage des démons. Le ſentiment contraire eſt celui de bien des payens, de pluſieurs ſectes de philoſophes, des pères qui font le plus autorité dans l'égliſe, de l'écriture elle-même : il eſt conforme aux intérêts de la religion. Sans cela, on

pourroit excuser les payens sur leurs erreurs.

La réponse aux objections du P. Baltus est de la même espèce que l'article précédent. Du Marsais prouve qu'attribuer les oracles au malins esprits, n'est pas une vérité fondée sur la tradition ; que les prêtres, pour tromper le peuple, se servoient de statues creuses ; que ce n'est point affoiblir, mais confirmer la gloire de Jésus-Christ, que de réduire les oracles à des causes naturelles ; que les permissions particulières accordées au démons, suivant le témoignage de l'écriture, ne donnent pas droit d'en supposer d'autres ; que ce prodige n'étoit pas nécessaire à l'établissement du christianisme ; qu'admettre de faux miracles, ce seroit, s'il étoit possible, rendre suspects les véritables. » On ne » croit plus de nos jours aux possé- » dés, quoiqu'on croie à ceux de l'é- » criture. « Le sentiment de l'anabaptiste Vandale, suivi par Fontenelle, scandalisoit le P. Baltus : mais ce même jésuite, en prenant la défense des oracles, avoit adopté l'opinion du luthérien Mœbius. Sur cela, Du Marsais ré-

pond, hérétique pour hérétique, un *anabaptiſte vaut bien un luthérien.*

Enfin, la naiſſance de Jéſus-Chriſt n'eſt pas la première époque de la ceſſation des oracles. Pluſieurs ont été détruits avant la venue du meſſie, & pluſieurs ont ſubſiſté juſqu'au quatrième & cinquième ſiècle, & ſubſiſtent encore chez les idolâtres. Le P. Baltus lui-même ne croit pas à l'oracle de l'enfant Hébreu : il convient que les oracles n'ont point ceſſé tout-à-coup, mais à proportion du progrès de la religion chrétienne. Cette manière de finir n'a rien de ſurprenant; elle étoit la ſuite naturelle d'un nouveau culte. Les oracles ont dû tomber avec le paganiſme, les démons diſparoître, & les impoſtures des prêtres reſter à découvert. Quelle eſt donc la ſeule cauſe du ſilence des oracles? La converſion des peuples au chriſtianiſme, la fourberie ſoupçonnée dans pluſieurs oracles & confirmée dans quantité d'autres, les édits des empereurs chétiens.

Telle eſt l'analyſe de l'ouvrage de Du Marſais. Cette apologie combla de joie Fontenelle. Peut-être cet aca-

démicien célèbre, d'un esprit si juste, si délicat, si profond, si enchanteur & qui s'étendoit à tout, n'eut-il pas mieux fait, s'il eut écrit lui-méme pour sa propre défense. Certainement il n'eut pas montré la même élévation, ni la même chaleur. Le poëte Rousseau l'accusoit d'afféterie, & disoit que *chez lui tout étoit passé à la fleur d'orange.* Si ses ennemis, malgré toute leur cabale, ne purent le perdre, il ne comprit pas moins *combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort.* Autant on parla de lui pendant sa vie, autant sa mort fit peu d'impression. C'est qu'indépendamment du grand nombre de ses années qui préparoient à cette perte, elle arriva dans ces circonstances affreuses, où toute la France étoit en allarme pour la vie du meilleur des rois, frappé par un monstre. Quatre femmes se sont partagées la succession de Fontenelle; une cinquième a été son exécutrice testamentaire : aussi n'a-t-on pas manqué de dire que jusques dans ses dernières dispositions, il avoit conservé son esprit de galanterie.

ADDISSON,

ET

POPE.

ADDISSON étoit au milieu de ſa carrière, lorſque Pope commençoit la ſienne. L'un ſentit contre l'autre cette jalouſie ſecrette, que les gens à talens devroient abandonner aux petites ames. Rarement les anciens favoris d'Apollon, ainſi que ceux de Mars, voient ſans dépit leur gloire balancée. La plus grande louange qu'on puiſſe donner à Corneille eſt de n'avoir pas cabalé contre Racine.

Pope naquit à Londres en 1688: il étoit d'une ancienne famille noble de la comté d'Oxford. Les auteurs de ſa naiſſance, catholiques romains, le laiſsèrent ſans fortune, la leur ayant été preſque épuiſée par les doubles taxes, & par les autres loix penales que le roi *Guillaume* impoſa à ceux de cette communion. Pope, d'une ſanté délicate, ne fut point envoyé au collège,

mais d'habiles maîtres ſe chargèrent de ſon éducation. On peut le mettre au rang de ces génies heureux qui n'ont point eu d'enfance. A douze ans, il fit une ode ſur la vie champêtre, que les Anglois comparent aux meilleures odes d'Horace. A quatorze, il donna quelque morceaux traduits de *Stace* & d'*Ovide*, qu'ils mettent au deſſus des originaux. A ſeize, on vit de lui des paſtorales dignes de Virgile & de Théocrite. L'eſſai ſur la *critique* parut en 1709. On compara ce poëme à l'*Art poëtique* de Boileau, ſi même on ne le préféra. Mais la différence qui ſe trouve entre ces deux ouvrages didactiques, n'eſt, au yeux de l'impartialité, qu'à l'avantage de Deſpréaux. Autant il y a, dans l'*Art poëtique*, d'ordre & de liaiſon, autant on remarque de confuſion & d'embarras dans les matières de l'*Eſſai* ſur la *critique*. La *Boucle des cheveux enlevée* fut imprimée en 1712. C'eſt un petit poëme en cinq acte, plus galant & plus enjoué que le *Lutrin* de Boileau, auſſi légèrement écrit que le *Vert-vert*. Il eſt bien ſupérieur au poëme de *Gai* ſur l'évantail, poëme cependant dicté par les

graces, le naturel & la fine plaiſanterie. On vient de traduire le *The Fan*, ainſi que les fables du même auteur, poëte eſtimable & très-bon ami de Pope. L'*Eſſai ſur l'homme* par ce dernier eut encore les plus grands applaudiſſemens : mais de tous les ouvrages de Pope, le plus conſidérable fut ſa traduction en vers de l'*Illiade*, & de l'*Odiſſée*. Toute l'Angleterre ſouſcrivit pour cette traduction. On prétend que l'auteur y gagna près de deux cent mille écus. Quand l'*Homère Anglois* parut, il ne fit qu'augmenter l'idée qu'on en avoit conçue. Dans l'excès de l'enthouſiaſme, on plaça cet *Homère* au-deſſus de l'autre. Ce fut le temps de la plus grande gloire de Pope; mais ce fut également celui où l'envie lui ſuſcita le plus d'ennemis.

Addiſſon & ſes partiſans cabalèrent pour faire tomber cette traduction. Ils lui en préférèrent une autre froide & pitoyable. Ils ſe ſervirent de tous les mauvais poëtes d'Angleterre, comme autant de trompettes propres à publier les taches qu'ils croyoient appercevoir dans un ouvrage qu'ils ne trouvoient que trop beau. On répandit mille

odieuses personnalités contre le modèle des traducteurs. Pope, en très-peu de temps, se vit environné d'un tourbillon d'insectes acharnés à lui nuire. Ils attaquèrent sa taille & sa figure, & prétendirent qu'il n'entendoit point le Grec, parce qu'il étoit puant, laid & bossu. Pope étoit effectivement un second doyen de Killerine. Ces injures, trop grossières pour devoir blesser l'amour propre, révoltèrent le sien. Il les repoussa vivement, & se monta sur le ton injurieux de ses ennemis.

Des différens portraits que sa plume, conduite par la fureur & la vengeance, fit alors, le portrait le moins chargé de tous fut celui d'Addisson. Cet écrivain méritoit ce ménagement par ceux qu'il avoit toujours gardés, même en donnant naissance à la cabale. Ce nom de sage, qu'il a reçu pour avoir cherché, dans tous ses écrits, à plier le génie Anglois à l'ordre, aux règles, aux convenances, il le mérita également par son caractère & sa bonne conduite. Il montra, dans la littérature, toute la politique d'un courtisan. Il détestoit Pope dans le fond du cœur; mais il prenoit sur lui de le

ménager

ménager au dehors. Cette timidité, ces manœuvres ſourdes n'échappèrent point à Pope. Il repréſente ſon ennemi caché, entouré de ridicules beaux-eſprits qui lui font habituellement leur cour, qui répétent à l'envi chacune de ſes maximes, & qui vont partout rapporter, comme un bon mot, une ſottiſe qu'il leur a débitée avec emphaſe. Il dit qu'Addiſſon condamne avec des louanges affectées, qu'il approuve avec une politeſſe maligne; qu'il ne raille point, mais qu'il excite à railler; qu'il voudroit bleſſer, mais qu'il craint de frapper; qu'il fait penſer à la faute qu'il remarque, mais qu'il héſite à la condamner; qu'également réſervé dans ſa critique & dans ſes louanges, il eſt à la fois ennemi timide & ami peu ſûr. Avec quelque génie, ajoute-t-il, que cet écrivain ſoit né pour réuſſir dans tout ce qu'il embraſſe, tout lui fait ombrage. » Il prétend règner ſeul ſur
» le parnaſſe. Il ne veut, ainſi que le
» grand Turc, qu'aucun de ſes frères
» partage le trône. Les mêmes talens
» qui l'ont rendu célèbre doivent le
» faire haïr «.

Pope, en relevant les défauts & les

ridicules de ſon ennemi, lui reconnoît d'ailleurs du mérite. Addiſſon en avoit réellement. Les Anglois n'oublieront jamais ſon poëme ſur la campagne de 1704, ſa tragédie de *Caton* & ſon *Spectateur*. Quoique poëte, on le fit ſecrétaire d'état.

Autant Addiſſon fut ménagé, autant les inſtrumens de ſa jalouſie & de ſa vengeance ſecrette furent peints comme ils méritoient de l'être. Milord Harvey, pour ſe donner de la conſidération, s'étoit mis à la tête de ce tas d'écrivains obſcurs & conjurés contre Pope. Auſſi ce Milord, bel-eſprit factieux, ſe fit-il mocquer de lui. Pope, dans une épître ſatyrique, l'apoſtrophe en ces termes : » Tremble, Sporus ; tremble, automate vêtu de ſoie, » excrément de lait d'âneſſe. Mais, » hélas ! Sporus, c'eſt en pure perte » que la ſatyre lance ſur toi ſes traits. » Tu n'es capable ni de les ſentir ni » de connoître la raiſon. Qu'eſt-il be» ſoin, pour mettre en pièces un pa» pillon, de faire aller une grande » roue ? Laiſſez-moi écraſer cette pu» naiſe aux aîles dorées, cet inſecte » né de la boue pour piquer, pour in-

» fecter. Son bourdonnement eft l'ef-
» froi des belles & des hommes qui
» penfent. Il eft auffi hors d'état de
» difcerner le mérite que de jouir de
» la beauté .... Ne vous imaginez-
» vous pas entendre difcourir une ma-
» rionette, à laquelle Brioché fuggère
» des paroles ...? Quel homme que
» celui dont le caractère eft une con-
» tradiction honteufe, une vile anti-
» thèfe, animal équivoque, ayant,
» en même temps, la tête occupée de
» riens & le cœur rempli de crimes «.

Si Pope eût voulu méprifer d'indignes ennemis & leurs cris impuiffans, il fe fût épargné bien des chagrins. Mais il fe fit un devoir de réfifter à la cabale, à cet effaim d'êtres malfaifans, ridiculement entêtés de mefure & de rimes. Ils n'en bourdonnèrent que davantage. Enfoncés dans le bourbier de l'Hélicon Anglois, ils en firent fortir des exhalaifons affreufes, dont Pope fut la victime. Point d'horreurs qu'ils n'aient rimées contre lui, de fottife qu'ils n'aient imaginée. Ils le traitèrent d'*ignorant*, d'*âne*, de *fou*, de *monftre*, d'*homicide*, d'*empoifonneur*, de *traître*. Un rimailleur, fe

croyant plus d'efprit que les autres, fit un poëme afin de prouver en règle que Pope étoit un fot.

Ce grand poëte, celui de tous qui fait le plus d'honneur à fa nation par l'élégance, par la correction & l'harmonie qu'on remarque dans fes poëfies, fe fentit alors moins maître que jamais de fa fureur. Il déshonora fa verve brillante & fon beau feu poëtique, par une fatyre terrible. Je parle de la fameufe *Dunciade*, c'eft-à-dire, l'*Hébétiade* ou la *Sottifade*. L'auteur y paffe en revue les écrivains & même les libraires de Londres. Il eut honte, dans la fuite, d'avoir compofé cette fatyre fanglante, & n'héfita point à la jetter au feu en préfence du docteur Swift, qui la retira promptement & lui rendit le mauvais office de la conferver. Swift, le Rabelais d'Angleterre, aimoit beaucoup la *Dunciade*. Un autre écrivain Anglois s'écrie, au fujet de ceux qui y font déchirés : » Troupeau d'hébétés, dont le pinceau » d'un grand maître a fi bien caractérifé la fottife, c'eft dans ce poëme » que vous irez à l'immortalité. On » parlera de vous, tant que l'on par-

» sera l'Anglois. L'illustre Pope, par
» humanité pour vous, a bien voulu
» rendre compte à la postérité de vo-
» tre esprit, de vos ouvrages, de vos
» goûts, de vos mœurs, du temps de
» votre naissance & de votre mort. Il
» a fallu des couleurs très-vives pour
» vous peindre. Elles sont une espèce
» d'écriteau où l'on lit, en gros carac-
» tère, ce qui vous a mérité ce trai-
» tement si dur «.

Les ennemis de Pope, terrassés par la *Dunciade*, & voyant qu'il étoit plus fort qu'eux en écrits satyriques, se relevèrent furieux & lui portèrent un coup accablant. Ils lui firent subir l'ignominie la plus cruelle, celle d'une flagellation infâme. On en cria la relation dans les rues de Londres. Le titre étoit : *Relation véritable & remarquable de l'horrible & barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de maître Alexandre Pope, poëte, pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks, sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le bien public. Cette flagellation a été faite par deux hommes mal intentionnés, en dépit & vengeance de quelques chansons sans ma-*

lice que ledit poëte avoit faites contr'eux.

La relation porte que les *deux mal-intentionnés*, après avoir fouetté, jusqu'au sang, le malheureux Pope, l'avoient à peine laissé, qu'il fut apperçu dans cet état par mademoiselle Blount, personne charitable & proche voisine du poëte. Elle prit, au plus vîte, ce petit homme dans son tablier, remit sa culotte, le porta au bord de la rivière & fit venir un bateau pour le transporter chez lui. Cette demoiselle Blount étoit une très-jolie Angloise qu'il aimoit beaucoup.

Pope eut un chagrin mortel de cette aventure vraie ou supposée. Il ne se contenta pas de faire imprimer un *Avis au public*, où il attestoit qu'il n'étoit pas sorti de sa maison le jour marqué dans la relation ; il voulut encore, pour se venger de ses ennemis, retoucher la *Dunciade* & y ajouter de nouveaux traits. Mais tous ces mouvemens de vengeance ne furent que les vains efforts d'un homme qui, chargé d'un poids énorme & voulant le secouer, finit par en être accablé. Il est mort en 1744, dans une maison de campagne proche de Londres, moins

encore de ſes infirmités que des peines cruelles qu'il éprouva pour avoir été trop ſenſible à la ſatyre.

Après l'amour de la gloire & de cette vaine fumée ordinaire aux poëtes, ſa paſſion dominante étoit la liberté. » Puiſſé-je, dit-il dans une de » ſes lettres, vivre & mourir dans l'in» dépendance ; vivre & mourir en » paix ; ſoutenir l'aiſance & la dignité » d'un poëte ; voir les amis & lire les » livres qu'il me plaira ; être au deſſus » du beſoin d'avoir un protecteur, » quoique je veuille bien appeller quel» quefois un miniſtre mon ami ! Voilà » toute mon ambition. Je ne ſuis point » né pour les cours ni pour les gran» des affaires. Je paye mes dettes ; je » crois en dieu & dis mes prières «. La langue Angloiſe eſt redevable à cet excellent écrivain d'un caractère qu'elle n'avoit pas. Addiſſon & lui ſont parvenus à réduire ſes ſiflemens aigres & déſagréables à des ſons un peu plus doux & plus harmonieux.



JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, ET JOSEPH SAURIN.

Qui de l'un ou de l'autre eſt auteur des fameux couplets ? Voilà ce qu'on ignore encore. C'eſt une énigme de l'eſpèce de tant d'autres qu'on ne devinera jamais, comme la cauſe de l'exil d'Ovide & l'homme au maſque de fer, détenu, d'une manière ſi myſtérieuſe, à la Baſtille.

Ces couplets furent la ſuite du plaiſir innocent que prenoient quelques perſonnes de s'aſſembler dans un caffé. La diviſion vint troubler la douceur de ces rendez-vous littéraires & politiques. Bientôt on oublia les égards, les ménagemens, les devoirs les plus indiſpenſables dans la ſociété. On ſe critiqua durement. Des propos tenus & rendus, avec la plus grande inconſidération, excitèrent, chaque jour,

de nouvelles tracasseries. De la discorde naquirent des animosités durables, & bientôt des crimes. On mit en vers toutes sortes d'atrocités & d'abominations. Tout ce que le talent, inspiré par la haine, par la vengeance & par la débauche, peut enfanter de monstrueux, se trouve réuni dans les *Couplets*. C'est une des horreurs les plus capables de faire honneur à l'esprit d'un poëte & de faire tort à son cœur. Ils furent composés en différens temps, & repandus aussi d'une manière différente. On en jetta d'abord sous les tables du caffé. Ensuite on en envoya de Versailles, par la poste, à la veuve *Laurent*. On en glissa chez plusieurs particuliers. On fournit ainsi, pendant dix ans, à la malignité du public. Tout ce qu'il y avoit alors en France d'écrivains de génie se trouva diffamé.

Une pareille licence étoit affreuse. Les intéressés se vengèrent, les uns en se contentant de crier à la calomnie, les autres avec les armes de la satyre & des représailles ; d'autres, par des voies de fait & des coups donnés. Tous les gens de lettres étoient en mouvement, en défiance. Les *Couplets* eu-

rent des ſuites qu'on n'imaginoit pas. La ſureté publique exigea qu'on fit revivre la ſévérité des loix contre les libèles & tout ouvrage diffamatoire. Il falloit un exemple. Les tribunaux ſe mirent en devoir de ſévir, & recherchèrent l'auteur des *Couplets*. Tout le monde nomma Rouſſeau.

Ce poëte, ſi fameux par ſes talens & par ſes malheurs, naquit à Paris en 1669. Le nom de Grand, qu'on lui donne, caractériſe l'idée qu'on a de l'élévation de ſon génie. Nous n'avons point de poëte plus poëte que lui. S'il n'a point réuſſi dans ſes comédies & dans ſes opéra, en récompenſe il eſt unique pour l'ode. Les ſiennes ſont le triomphe de la poëſie & de la raiſon. C'eſt-là qu'il eſt véritablement grand, ſublime, harmonieux, divin, fécond en penſées neuves, hardies & lumineuſes, en tours heureux & pleins d'énergie. Il n'a preſque point eu, juſqu'ici, d'imitateur pour la cantate & pour l'allégorie; deux ſortes de poëmes qu'il a pour ainſi dire créés. Dans la traduction des pſeaumes, il eſt quelquefois égal à David. Il a fait paſſer dans notre langue cette poëſie d'expreſſion,

ce ſtile pittoreſque qui caractériſe les prophêtes. Quelques-unes de ſes épîtres, qui roulent ſur des ſujets utiles, prouvent ſon bon goût, un jugement ſain, une littérature profonde. A l'égard de ſes épigrammes, de celles même qui ſont le plus licencieuſes, elles portent l'empreinte de ſon génie. Pourquoi faut-il que la licence ait corrompu ſes rares talens? Il eſt à la fois le Pindare, l'Horace, le Martial & l'Anacréon de la France. Rarement trouve-t-on chez lui des négligences, de beaux morceaux précédés ou ſuivis de vers plats, inutiles. La ſeule partie qu'on lui ait conteſtée eſt celle du ſentiment. Il eſt bien au-deſſous de lui-même, lorſqu'il veut parler un langage tendre, affectueux. Voilà Rouſſeau comme poëte; le voici comme homme.

Pluſieurs perſonnes l'ont repréſenté comme naturellement inquiet, capricieux, téméraire, vindicatif, envieux, jaloux des talens, de la fortune & de la réputation des autres. Sa converſation n'intéreſſoit guères, à moins qu'elle ne tombât ſur les belles-lettres ou ſur la médiſance, ou qu'il ne lût quel-

ques vers épigrammatiques de sa façon. Il n'avoit aucune connoissance des affaires, ni presque des hommes. Peu de gens ont autant ressenti la haine. On lui attribue cet esprit de méchanceté & de tracasserie, fléau des sociétés. On a prétendu que ses parens (*), ses amis, ses protecteurs eurent également à se plaindre de lui. D'après l'idée de ce caractère, fondée ou non, est-il étonnant qu'on ait été soulevé contre Rousseau? que le cri public ait été contre lui, dans le temps des *Couplets*?

(*) Il a même été accusé d'avoir renié son père, au sortir de la première représentation de la comédie du *Flatteur*. Cela donna lieu à cette fameuse chanson, dans le goût de celles du pont-neuf, dont le sujet fut mis en estampe, & laquelle fit tant de peine à Rousseau :

Or, écoutez, petits & grands,
L'histoire d'un ingrat enfant,
Fils d'un cordonnier, honnête homme,
Et vous allez entendre comme
Le diable, pour punition,
Le prit en sa possession.

L'accusation étonneroit moins, si elle ne regardoit pas un homme de génie. La plus grande noblesse d'un poëte est de descendre d'Homère, de Pindare & de Virgile. M. Titon, dans la suite de son *Parnasse François*, appuye beaucoup là-dessus.

On crut y reconnoître évidemment ſa verve & ſes fureurs. Tant d'ouvrages de ſa compoſition, extrêmement licencieux, dépoſoient contre lui. Quelles conſéquences n'étoit-on pas en droit de tirer de ſes *Épigrammes* infâmes, qu'il appelloit les *Gloria patri* de ſes pſeaumes, de la *Moïſade*, dont on le faiſoit auteur, quoiqu'elle appartienne à un nommé Lourdet qui n'a jamais donné que cette pièce exécrable, de ſes comédies ſans décence, de ſes contes libres, de ſes petits vers ſcandaleux ? On rapprocha les circonſtances, tous les propos qu'on lui avoit oui tenir. On obſerva que les intéreſſés dans les *Couplets* étoient précisément les perſonnes avec leſquelles il étoit le plus brouillé, qu'il accuſoit d'avoir cauſé la chûte de ſa comédie du *Capricieux*, de lui avoir fait manquer une penſion de la cour auſſi-bien qu'une place à l'académie Françoiſe. On ne voyoit aucune autre plume d'où le fiel pût ainſi couler de ſource & annoncer autant de génie. D'ailleurs Rouſſeau avoit avoué que les cinq premiers couplets étoient de lui. Les ſuivans, matière du procès, ſembloient ne pou-

voir être sortis que de la même main. C'étoit le même ton de débauche & de rage, le même enthousiasme infernal, la même richesse de rimes.

Malgré ces préjugés & ces présomptions, il étoit impossible qu'on portât un jugement certain sur cette affaire. On n'avoit aucune conviction, aucune évidence. Rousseau n'eût jamais été condamné, s'il se fût restraint à se défendre seulement d'avoir fait les *Couplets*. Mais une trop grande confiance en lui-même, l'envie de braver la voix publique & de confondre ses ennemis, la protection déclarée de deux ministres, Pontchartrain & Voisin, lui firent risquer tout. Il voulut rendre Saurin la victime de cette trame odieuse, de cette longue suite de crimes dont la punition importoit si fort à la sécurité des citoyens. La vengeance l'aveugla. Il ne vit, dans Saurin, qu'un ennemi qu'il étoit nécessaire de perdre pour se sauver.

Il ne faut pas confondre *Joseph Saurin* avec *Jacques Saurin*, le meilleur prédicateur des églises réformées. La famille de l'un & de l'autre n'a rien de commun. Joseph Saurin quitta la

France deux ans avant la révocation de l'édit de Nantes. Il fut pasteur en Suisse. Touché, à ce qu'il disoit, de la grace, & voulant rentrer dans le sein de la vraie église, il revint dans sa patrie & se mit entre les mains de l'illustre Bossuet. On douta toujours de la sincérité de sa conversion. L'histoire, que Saurin lui-même en a donnée, est une espèce de roman. Il trouva des protections & des secours en France. Il eut des pensions de la cour, & fut de l'académie des sciences. On n'a d'autres ouvrages de lui que des extraits du *Journal des sçavans*, quelques mémoires de mathématique, & l'excellent *factum* qu'il composa pour détruire l'accusation intentée contre lui.

Cette accusation fut poussée si vivement, la procédure fut si précipitée, qu'en moins de vingt-quatre heures le lieutenant criminel Le Comte le décréta, l'emprisonna, l'interrogea, le confronta, le recolla. Une telle procédure étoit inusitée. Le chancelier réprimanda le lieutenant criminel, qui n'avoit tenu cette étrange conduite que sur les ordres, en forme de sol-

licitation, des deux fecrétaires d'état, protecteurs de Rouffeau.

Guillaume Arnould, jeune ſavetier, eſprit foible, fut, dit-on, l'inſtrument que Rouffeau mit en œuvre pour accabler ſon ennemi. Ce Guillaume Arnould dépoſa contre Saurin. Il déclara avoir reçu du géomètre les vers en queſtion, & les avoir donnés à un petit décroteur pour les faire paſſer en d'autres mains. Le procès alla du châtelet au parlement.

Tous les amis de Saurin tremblèrent pour lui : mais il parvint à ſauver ſon honneur & ſa fortune, graces au ſoin qu'il eut de gagner des perſonnes puiſſantes & qu'il ſçavoit lui être contraires ; de faire valoir le contraſte de ſes mœurs & de celles de ſon ennemi, de répéter qu'il n'avoit jamais fait qu'une chanſon pour une de ſes maîtreſſes. Il plaida ſa cauſe avec une véhémence ſingulière & tout l'art poſſible. Rouſſeau ne ſoutint la ſienne qu'avec eſprit & ſans chaleur. Le géomètre écrivit ſon *factum* en poëte, & le poëte compoſa le ſien en géomètre. Enfin le coup dont Rouſſeau vouloit accabler ſon ennemi, retomba ſur ſa tête. Sau-

tin l'attaqua comme ſuborneur de témoins, comme ayant abuſé de la foibleſſe de Guillaume Arnould & lui ayant donné de l'argent. Les preuves de cette ſubornation parurent évidendentes : Rouſſeau fut condamné. Quelque temps avant que de l'être, il avoit fait une retraite au noviciat des jéſuites, ſous la direction du P. Sanadon. Mais ſa dévotion, en pareilles circonſtances, fut mal interprétée. Le parlement le bannit à perpétuité du royaume. Cet arrêt définitif fut porté le 7 avril 1712, & tranſcrit dans un tableau planté en place de gréve. Guillaume Arnould ne ſubit d'autre punition que celle d'être également banni, mais ſeulement pour neuf ans.

Rouſſeau avoit peu de philoſophie dans l'eſprit. Son banniſſement fit le tourment de ſa vie. La ville de Bruxelles, dans quelque ſingulière conſidération qu'il y fût, ne put le dédommager du ſéjour de Paris. Il tenta tous les moyens imaginables pour revenir dans ſa patrie. Il vit le moment où ſes vœux alloient être remplis. Le duc d'Orléans régent lui fit écrire qu'il pouvoit reparoître en France en toute ſu-

reté. Mais ce poëte, retenu par un point d'honneur, demanda qu'on revît auparavant ſon procès. Il voulut être rappellé, non à titre de grace, mais par un jugement ſolemnel : ſa demande fut rejettée. Il continua de vivre à Bruxelles dans le déſeſpoir. Ses malheurs ne le corrigèrent point de l'habitude de faire des épigrammes. On l'accuſa d'en avoir répandu contre ſes anciens & ſes nouveaux amis, & même contre ſes protecteurs. Il encourut, dans la ſuite, la diſgrace du prince *Eugène ;* diſgrace que ſes partiſans & ſes adverſaires ont attribuée à des cauſes bien différentes (*).

Cependant le public, ſenſible au ſort des malheureux, commence à le plaindre. On ne voit, dans Rouſſeau, qu'un des premiers poëtes de la nation, un poëte victime peut-être de la jalouſie. Lamotte, ſon rival, parut trop heureux. La réputation qu'il avoit, & qu'on croyoit uſurpée, l'accueil qu'on

(*) Quelques-uns ont aſſuré qu'il ne déplut au prince Eugène, que pour avoir pris devant lui, avec trop de chaleur, la défenſe du comte de Bonneval, ſon ami.

lui faisoit, l'espèce d'empire qu'il s'étoit établi dans la littérature, révoltèrent tous les esprits, & les ramenèrent à un illustre banni dont le mérite ne causoit plus d'ombrage. Un homme de lettres, confiné à Bruxelles, leur sembla plus à plaindre que Lamotte, aveugle & malade, mais vivant à Paris.

Le comte du Luc & M. de Sénozan profitèrent de ces circonstances favorables à Rousseau. Ils le firent venir secrettement dans le sein de sa patrie : il y fit un séjour de trois mois. Le célèbre peintre, Aved, le logea chez lui : mais les choses allèrent autrement qu'on ne s'étoit flatté. Rousseau fut contraint, en 1740, de quitter une seconde fois Paris, les larmes aux yeux & le poignard dans le cœur. En partant, il laissa un écrit entre les mains de M. l'abbé d'Olivet. Rousseau s'y justifioit sur tous les articles. C'est dans les termes les plus forts qu'il y attestoit son innocence. M. l'abbé d'Olivet fit lecture de cet écrit dans une séance de l'académie Françoise.

Rousseau mourut un an après son retour à Bruxelles, dans la soixante-

douzième année de son âge. En mourant, il marqua les plus grands sentimens de piété. Après avoir reçu le viatique, il renouvella ses protestations. Une chose bien extraordinaire, c'est que ceux qu'il charge d'avoir fait les couplets, ont toute leur vie protesté la même chose. Qui croire donc après cela? Est-il probable que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Mais, peu de gens doutent à présent des véritables motifs de sa conversion.

La vieillesse de Rousseau fut surtout malheureuse. A cet âge, où les biens de la fortune sont le plus nécessaires, il ne subsistoit que des secours de quelques amis. Il perdit, dans le dépérissement de la compagnie d'Ostende, une somme de dix mille livres qu'il y avoit placée. Il avoit eu cette somme d'une édition de ces œuvres, faite à Londres. On doit dire, à la gloire du duc d'Aremberg, du comte de Lannoy & du prince de Latour-Taxis, qu'ils ne l'abandonnèrent point dans ses malheurs. M. Piron a fait son épitaphe:

Ci gît l'illuſtre & malheureux Rouſſeau.
Le Brabant fut ſa tombe, & Paris ſon berceau.
Voici l'abrégé de ſa vie,
Qui fut trop longue de moitié.
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Cette longue *Hiſtoire des couplets* étoit preſque enſevelie dans l'oubli, lorſqu'elle a tout à coup été réveillée en dernier lieu. On a cru trouver des lumières ſûres dans un écrit laiſſé par le fameux Boindin, procureur du roi, des tréſoriers de France, ce cenſeur en titre de toutes les nouveautés de Paris, ſi bien peint dans le *Temple du goût*, ſous le nom de *Bardou*, homme ſans religion (*), mais de mœurs rigides.

Le mémoire, trouvé après ſa mort, arrivée en 1752, eſt circonſtancié ſingulièrement. Il prétend y révéler les

(*) Il ſe diſoit athée Moliniſte, comme il appelloit Dumarſais athée Janſéniſte. On a fait ces vers :

Ci gît Boindin, je ne ſçais où;
Mais, en quelque lieu qu'il repoſe,
Il fut ou bien ſage, ou bien fou;
Je vous laiſſe à juger la choſe.

auteurs d'un affreux myſtère d'iniquité. Il y charge, après plus de quarante années, Lamotte Houdart, Joſeph Saurin & le négociant Malafaire, d'avoir ourdi toute cette trame. Le Châtelet & le parlement y ſont accuſés d'avoir rendu conſécutivement les jugemens les plus injuſtes (*). Rien n'eſt plus grave que cette accuſation faite comme une eſpèce de teſtament de mort & de dénonciation à la poſtérité. L'accuſateur eſt un homme qui devoit être inſtruit de cette affaire, un homme qui étoit un des plus maltraités dans ces couplets, & que le remors ſemble aujourd'hui forcer à juſtifier un innocent, en faiſant connoître les coupables.

Mais toutes ces conſidérations réunies ne ſont pas, au jugement de M. de Voltaire, des raiſons ſuffiſantes

(*) Pour que le jugement, porté contre Rouſſeau, ſoit juſte, ne ſuffit-il pas qu'accuſateur de Saurin, il n'ait pu prouver ſon accuſation. Si Arnould fut juſtement condamné, ainſi que M. de Voltaire atteſte le lui avoir oui dire, Rouſſeau ne le fut pas à tort. Il ſe peut cependant qu'il ne ſoit pas l'auteur des derniers couplets, qu'il faille même les attribuer à Saurin. Qu'eſt-ce que cela fait au jugement, qui ne porte que ſur la ſubornation de témoins?

pour blanchir Rouſſeau, & condamner les autres. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* penſe que Boindin ne les a chargés tous trois que par eſprit de vengeance & de haine perſonnelle. Boindin, nous dit-on, étoit encore plus leur ennemi, qu'il n'étoit celui de Rouſſeau. Le premier étant d'un caractère fougueux & cauſtique n'avoit pu s'accommoder de celui de Saurin & de Malafaire, autres eſprits altiers, inflexibles. Ils avoient eu ſouvent des ſcènes très-vives. A l'égard de Lamotte, il n'avoit jamais voulu ſolliciter, pour ce même Boindin, une place à l'académie Françoiſe, en lui diſant toujours que la profeſſion publique qu'il faiſoit d'athéiſme, lui donneroit l'excluſion. Comment trois hommes, ajoute-t-on, de profeſſion & de goûts différens, trois hommes qu'on ſçait avoir été brouillés depuis, & qui ne ſe ſont jamais rien reproché l'un à l'autre qui fut relatif aux couplets, auroient-ils projetté, exécuté, conduit une manœuvre infâme, auſſi difficile & auſſi réfléchie. Il ſuit donc que le mémoire de Boindin, écrit plus de vingt années avant ſa mort, eſt un libèle diffamatoire.

Il eſt des gens que tout cela ne perſuade point, & qui s'obſtinent à juſtifier Rouſſeau. Ils trouvent que l'écrit de Boindin porte le caractère de l'évidence. Il ſe peut, diſent-ils, que Malafaire, Lamotte & Saurin ayent concerté entr'eux la perte de Rouſſeau qu'ils n'aimoient pas, & qu'ils ayent fait paſſer, ſous ſon nom, des horreurs qui ne ſont que d'eux. Seroit-ce la première fois que des hommes oppoſés d'état & de caractère, mais liés par un intérêt commun, auroient emporté, dans le tombeau, un ſecret abominable? Saurin & Malafaire auront fourni les méchancetés, les anecdotes ſcandaleuſes, les penſées fortes & licencieuſes. Lamotte ſe ſera chargé de la rime. L'imagination de ces trois eſpèces de conjurés, échauffée par la vengeance, a du ſe monter, à l'aide l'un de l'autre, ſur le ton poëtique de Rouſſeau, imiter cet eſſor prodigieux, ce torrent de poëſie dont ſa bile étoit ſuſceptible. On pourroit citer l'eſſai que fit en Angleterre le médecin *Procope*. Il étoit à Londres peu de temps après la querelle des couplets. Il avança qu'il en feroit d'auſſi mordans, ſans être

être aussi grand poëte que Rousseau, & tint parole. Procope s'exerça sur le dentiste Carmeline, son beau-père. Les couplets furent si sanglans, qu'on les auroit crus de Rousseau.

Les apologistes de ce grand poëte se moquent de la preuve qu'on tire du contraste de ses mœurs, avec celles de ses trois implacables ennemis. Ils les diffament l'un après l'autre. A les en croire, Lamotte n'avoit que l'apparence de la douceur. Ses manières polies & séduisantes n'en imposoient qu'à ceux qui ne le connoissoient pas. Quoiqu'il n'ait jamais répondu à ces invectives affreuses, répandues sous le nom de *calotes*, on se prévaut de ce qu'en d'autres occasions, il ne prit pas également sur lui-même. On vient ensuite à Malafaire, qu'on peint très-dur & très-impoli.

Saurin est le plus maltraité des trois. On le donne pour un malhonnête homme, & capable des dernières bassesses : on ajoute qu'il fut contraint de quitter la Suisse : on va même jusqu'à citer une prétendue lettre qu'il y écrivit de Paris, & dans laquelle il s'avoue coupable. Un ministre, mal in-

tentionné pour la mémoire de Saurin, ou, peut-être mal inſtruit, vient tout récemment de ſoutenir & de publier que cette lettre avoit exiſté. D'autres miniſtres ſe ſont joints à lui. On a rempli le *Journal helvétique* de la répétition des mêmes traits diffamans. Il a fallu qu'un écrivain, tel que M. de Voltaire, ſe ſoit inſcrit en faux contre la lettre. Pour ſçavoir ſi elle n'étoit pas ſuppoſée, il a conſulté non ſeulement le ſeigneur de l'endroit où Saurin avoit été paſteur, mais les doyens des paſteurs de ce canton. Tous généralement ſe ſont récriés ſur une accuſation auſſi atroce.

Quel parti prendre entre Rouſſeau & ſes trois accuſateurs ? Celui qu'on voudra ; je ne décide rien ; je ne fais que rapporter les différens ſentimens.



JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU,

ET

M. DE VOLTAIRE.

Enfans d'Apollon tous les deux, ils n'ont pas eu également à se louer de la nature dans le partage de ses dons. L'un n'a qu'un talent bien décidé, & l'autre les réunit tous, la lyre & le compas, le cothurne & le brodequin, la trompette héroïque & la plume de Clio. M. de Voltaire est presque inimitable dans cette dernière partie : il a pris une manière toute nouvelle. La diversité de ses talens n'en a point empêché la supériorité. Ses écrits sont marqués au coin du génie. Ils portent tous le sceau de l'immortalité. Il n'est rien sorti de ses mains qui ne respire l'amour du vrai & de l'humanité, une philosophie lumineuse, les graces du stile, le bon goût, une grande connoissance du cœur humain. Tout s'anime, tout s'embellit

sous sa plume. Il est peu d'écrivains, parmi les anciens & les modernes, qu'on puisse lui comparer. L'envie & la calomnie qui l'ont persécuté pendant si longtemps, sont presque réduites au silence. Il n'a point de rivaux. Sa patrie lui rend la justice qu'on ne lui a jamais refusée dans tout le reste de l'Europe. Il n'a plus qu'à jouir de sa gloire. Il est de son vivant, ce qu'il sera aux yeux de la postérité, le premier écrivain de son siècle. D'après toutes ces considérations, on doit être blessé de voir mettre ses œuvres, au genre lyrique près, en comparaison avec celles de Rousseau. L'un a moins fait d'excellentes odes, que l'autre n'a donné de chefs-d'œuvre dans les genres les plus élevés, & les plus difficiles.

Ces deux illustres écrivains firent connoissance ensemble l'an 1710, dans une distribution des prix du collège de Louis le grand. On y proclame plusieurs fois le nom d'Arrouet. Rousseau prend intérêt au jeune homme, ainsi que trois ou quatre dames qui se trouvoient avec lui dans une chambre,

dont le P. Tarteron faisoit les honneurs. Il entre en conversation avec le jésuite sur l'athlète si souvent vainqueur. Il apprend que c'est un jeune pensionnaire très-heureusement né pour la poësie, & dont on a des choses surprenantes pour son âge.

En effet, le jeune Arrouet avoit déjà, dans le collège, la réputation de poëte. On connoissoit sa *Fable du loup moraliste*, ses vers sur une tabatière, & d'autres qui valurent une pension à un officier des Invalides : il en fit dès l'âge de sept ans. C'est sur ses talens précoces, & son amour extrême pour la lecture, que la fameuse Ninon Lenclos, en mourant, lui laissa un legs pour lui procurer un choix des meilleurs livres.

Le P. Tarteron dit tant de bien de lui à Rousseau & à sa compagnie, que les dames voulurent voir un sujet qui donnoit de si grandes espérances. Le pensionnaire se présente de la meilleur grace du monde, embrasse Rousseau, & répond, d'une manière vive & spirituelle, à toutes les questions qu'on lui fait.

Il avoit alors quinze à seize ans. La

passion de la gloire lui fit regarder cette occasion comme un très-grand avantage. Il se promit bien de cultiver toute sa vie l'amitié de Rousseau, de le consulter sur tous ses ouvrages, & de les soumettre à son jugement. On ne sçauroit refuser à M. de Voltaire la justice d'avoir toujours écouté la critique, lorsqu'elle étoit impartiale & juste. C'est cette envie de s'instruire & de se former le goût, qui le fit lier, dès son entrée dans le monde, avec les Sulli, les Châteauneuf, les Chaulieu, & tout ce qu'il y avoit en France de gens aimables & de mérite. Il fut admis à ces assemblées choisies, qui se tenoient au Temple. C'est là que ses idées se développèrent, qu'il puisa cette force de raison, cette fleur de politesse, ce goût exquis & sûr qu'on admire dans ses écrits. Je ne parle point de l'avantage qu'il eût au collège d'être l'élève, & quelquefois même le rival & le vainqueur du P. Sanadon; & sur-tout d'étudier sous le P. Porée (*),

(*) Ce jésuite lui écrivoit, *Monsieur, autrefois mon disciple, & maintenant mon maître.* Ses sentimens pour le P. Porée, dont l'esprit & le caractère

pour lequel il conserva toujours de l'attachement & de l'estime.

A peine sa liaison avec Rousseau fut-elle formée, que celui-ci fut banni de France. Tout le fruit que le jeune Arrouet avoit espéré d'en tirer s'évanouit. Mais ne pouvant profiter de la conversation d'un grand maître dans l'art des vers, il eut soin d'entretenir avec lui une correspondance. Il le consulta sur ses premiers essais, & lui envoya, dans les pays étrangers, deux odes composées pour le prix de poësie de l'académie Françoise : elles ne furent point couronnées. L'abbé du Jarri, malgré ses *pôles brûlans*, & ses *pôles glacés*, l'emporta sur un concurrent de ce mérite. Le sujet d'*Œdipe* ayant paru au jeune poëte digne d'être traité de nouveau, il se hâta d'y mettre la main. Aussitôt qu'il eut achevé l'ouvrage, il se fit un devoir de l'envoyer à celui dont il ambitionnoit le suffrage, & dont il croyoit la critique & les lu-

se feront regretter long-temps, s'étendirent à plusieurs autres jésuites. Il déploroit leur vie dure. „ Vous êtes, disoit-il un jour au P. Castel, les „ damnés de ce monde. "

mières sûres. Rousseau trouva la pièce très-bonne en général, en releva quelques endroits, & finit par exhorter l'auteur à travailler dans ce goût, à s'élever toujours ainsi sur les pas de Corneille & de Racine. Sa réponse à ce sujet ne décéloit encore aucun mouvement de jalousie ; mais elle éclata bientôt.

Les brillans succès de celui qui le consultoit parurent lui donner de l'ombrage. On eut dit que Rousseau craignoit de lui voir prendre un vol si haut. *Œdipe* avoit reçu les plus grands applaudissemens. *Mariamne* eut quarante représentations de suite. De toutes les gloires celle du théâtre est une des plus flatteuses. Le poëte lyrique voulut montrer qu'il étoit également en état de se distinguer dans cette carrière. Il se mit à composer une *Mariamne* d'après l'ancienne pièce de *Tristan*. Il envoya sa tragédie aux comédiens, *qui n'ont jamais pû la jouer*, & *au libraire Didot*, *qui n'a jamais pû la vendre*. La destinée différente des deux *Mariamnes*, si glorieuse pour un auteur, & si humiliante pour l'autre, mit entr'eux la plus grande division. Rouf-

ſeau ne pardonna jamais au jeune poëte de l'avoir éclipſé, & de lui avoir fait ſentir à ſon âge le danger qu'il y a de ſortir de ſa ſphère,

Un voyage que M. de Voltaire fit à Bruxelles avec madame de Rupelmonde acheva de les brouiller. Les deux poëtes ſe virent, ſe parlèrent, mangèrent pluſieurs fois enſemble chez des amis communs. L'auteur d'*Œdipe*, de *Mariamne*, & de pluſieurs autres ouvrages, reçut mille diſtinctions flatteuſes de tout ce qu'il y avoit de grand dans la ville. Toutes les attentions ſemblèrent ſe fixer ſur lui. Rouſſeau, le plus jaloux des hommes, en eſt déſeſpéré ; il cherche les moyens de le détruire. Il publie & brode, je ne ſçais quelles ſcènes qu'il diſoit s'être paſſées, tantôt à l'égliſe des Sablons, tantôt chez madame de Prie, tantôt chez la princeſſe de la Tour, & généralement dans tous les endroits où le célèbre poëte avoit paru. Ce qui ſcandaliſa le plus le pieux Rouſſeau, fut, à ce qu'il dit dans une de ſes lettres, la lecture qu'il lui entendit faire de l'épître à *Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Si leurs démêlés n'avoient pas déjà

éclaté, on auroit pû lui ſuppoſer plus de bonne foi dans ſon zèle pour les bienſéances.

Ceux qui n'étoient pas prévenus en ſa faveur, le ſoupçonnèrent de n'employer des perſonnalités, que parce qu'il ſe croyoit offuſqué par la gloire de ſon rival. On a prétendu que le moindre éloge qu'il entendoit faire de ce ſucceſſeur des plus grands maîtres dans le tragique le deſeſpéroit; & que ces larmes délicieuſes qu'il apprenoit avoir été verſées à pluſieurs chefs-d'œuvre de ſon jeune antagoniſte, lui cauſoient des larmes de rage. Mais rien ne mortifia tant Rouſſeau que la *Henriade* : ce poëme admirable, le premier qu'ait eu la nation, parce qu'il eſt effectivement le ſeul dont elle ſe vante. On ne croyoit pas même que notre langue put s'élever juſqu'à l'épopée.

Ces beautés ſans nombre dont la *Henriade* eſt remplie; caractères vrais & ſoutenus; tableaux frappans des diſcordes civiles préſentés ſans partialité; amour du bien public recommandé ſans ceſſe; reſſors des paſſions humaines développés habilement; intérêt

croissant de chant en chant ; magie des vers poussée aussi loin que l'imagination peut aller : tout cela parut un crime aux yeux de Rousseau. Que fit-il alors ? un trait qu'on peut interprêter différemment. En remettant à M. de Voltaire, pendant son séjour à Bruxelles, un manuscrit du poëme de la *Ligue* qu'il avoit desiré de voir, il lui conseilla d'y faire jouer un rôle considérable au fameux *Alexandre Farnèse*, duc de Parme, le plus grand capitaine de son siècle ; celui-là même qui, dans la défection des Pays-Bas, en conserva une partie à Philippe II ; qui vint faire le siège de Paris en 1590, & celui de Rouen en 1592 ; qui se surpassa par sa retraite, une des plus admirables dont il soit parlé dans l'histoire. Un héros de ce caractère étoit capable, sinon d'éclipser, de balancer au moins en Henri IV. Peut-être aussi que Rousseau ne cherchoit point à tendre de piège, & qu'il croyoit que l'intérêt partagé ne nuisoit point à un poëme. Dans l'*Iliade*, on s'intéresse pour Achille & pour Hector. Quoiqu'il en soit, le conseil ne fut pas suivi par l'auteur de la *Henriade*. A son retour

à Paris, la haine & l'envie le pourſuivirent encore : il fut en butte à tous les traits que peut forger un poëte irrité. On a cru que Rouſſeau s'étoit fait l'entrepôt des plus affreux libèles anonymes, envoyés continuellement de Paris à ſon adreſſe, contre un homme qui ne s'occupoit qu'à procurer du plaiſir & de la gloire à ſa nation. C'eſt de Bruxelles, aſſure-t-on, que ſe répandoit, dans toute l'Europe, cette quantité prodigieuſe de libèles calomnieux dont le public a été inondé. Dans cette opinion, M. de Voltaire crut devoir peindre Rouſſeau ſous les traits d'un envieux forcené, comme on peut le voir dans le *Diſcours ſur l'envie*, dans l'*Epître ſur la calomnie*, dans le *Temple du goût*. Le violent *Rufus* redoubla de fureur. On peut juger de celle où dût ſe livrer contre ſon ennemi, cette *vipère* qu'on diſoit *acharnée contre ſes bienfaiteurs*. Il exhala ſa rage dans des pièces fugitives. Les diviſions de ces deux illuſtres écrivains produiſirent ſouvent des traits lumineux : leurs perſonnalités furent mélées d'une critique ſaine. Le reproche de germaniſme, ſi ſouvent fait à Rouſſeau, eſt fondé. Quoi de plus

& son goût pour les belles-lettres le déterminèrent à renoncer à son bénéfice, & à venir fixer son séjour dans la capitale. Il y fut appelé en 1724 pour travailler au *Journal des sçavans.*

Cet écrivain, qui se croyoit si redoutable, s'est essayé dans plusieurs genres. Il a fait de mauvais vers, des traductions médiocres & des histoires qu'on ne lit point. Rien n'a plus contribué à lui faire un nom que l'espèce de tribunal qu'il osa s'ériger lui-même pour juger tous les ouvrages nouveaux. Ses extraits insérés dans le *Journal des sçavans*, en donnant à ce Journal un peu plus d'intérêt & de chaleur qu'il n'en avoit auparavant, ne firent point oublier ceux des Sallo, des Gallois & du président Cousin. Cependant ils lui donnèrent une sorte de réputation. Il ne s'étoit jusques là fait connoître que par une critique du livre *de la religion prouvée par les faits*, & par une autre de la tragédie d'*Inès de Castro*, sous ce titre : *Paradoxes littéraires.* Mais, dès ce moment, on peut dire qu'il devint célèbre. On recherchoit tout ce qui sortoit de sa plume. Les Libraires, au commencement de l'année 1723,

refusèrent d'imprimer le *Journal des Sçavans*, faute de débit ; &, l'année suivante ils changèrent d'avis. C'étoit un des ouvrages périodiques qui avoient le plus de vogue. Avec quelque distinction que l'abbé Desfontaines s'acquittât de son emploi, des mécontentemens le lui firent abandonner trois ou quatre ans après qu'il s'en fut chargé.

Né sans fortune & malheureusement incapable de s'en procurer, étant d'un caractère inquiet, caustique & porté à l'indépendance, il fut réduit à ne vivre que de sa plume ; mais il trouva toujours en elle des ressources qui n'eussent peut-être pas convenu à tout autre. La stérile fécondité de son génie, la variété de ses connoissances, quoique superficielles, l'habitude du travail, cette promptitude avec laquelle il concevoit & exécutoit des plans d'ouvrages, & surtout son intelligence à tirer parti de ceux des autres, à partager le fruit de certaines productions auxquelles il n'avoit fait que présider & prêter quelquefois sa plume & son nom ; tous ces divers moyens l'empêcherent peut-être de sacrifier, comme tant d'autres à la bassesse & d'encenser

les ridicules de la grandeur & de l'opulence. Son talent devenoit pour lui de jour en jour plus lucratif. Vers le commencement de l'année 1735, il obtint un privilège du roi pour faire des *observations sur les écrits modernes*. Il en publioit une feuille toutes les semaines.

On ne connoissoit guères avant lui ce genre de critique qui, sans donner dans la sécheresse de la froide analyse ni dans le dégoût de l'érudition, ne prend de celle-ci que ce qu'elle a d'agréable. Le sel & les agrémens dont il eut soin d'assaisonner ses feuilles, les firent moins rechercher des personnes sçavantes que des esprits frivoles. Les femmes surtout les trouvoient amusantes. C'est dans ces écrits périodiques que Desfontaines a paru aux yeux de ses partisans l'Aristarque de nos jours: c'étoit à leur gré un critique judicieux, qui avoit le tact sûr, avec un talent singulier pour saisir les beautés & les endroits foibles d'un ouvrage; pour les présenter au public dans leur vrai point de vue, pour les lui présenter d'une manière élégante & enjouée; un observateur qui mettoit de l'intérêt dans les moindres choses, qui sçavoit l'art

d'amuser & d'instruire, de fondre habilement, dans l'occasion, toute cette érudition qu'il avoit puisée dans les meilleurs écrivains anciens & modernes. A les en croire, il étoit comparable en quelque sorte à Lucien, à Horace & à Boileau, occupé comme eux à combattre sans cesse les ennemis du bon goût, l'ignorance, le faux bel-esprit, le néologisme, le stile précieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la méchanceté de son cœur & la vénalité qu'on reprochoit à sa plume, ont fait souvent appeller de ses prétendus arrêts. Des observations justes & impartiales ne lui auroient pas attiré tant de brocards & de libèles diffamatoires, & l'on n'eût pas dit de lui :

Il n'a point de vertus, il n'a que des talens.

Aussitôt qu'il se fut acquis un nom dans la république des lettres, il se fit présenter à M. de Voltaire par un ami commun. L'illustre poëte reçut cet abbé comme il a coutume de recevoir tous ceux qui ont une espèce de célébrité. La liaison fut bientôt faite. Elle dura quelques années. Ce qui la rompit, ce fut

dangereux que cette affectation du ftile marotique, que cette recherche d'expreffions & de termes moins énergiques qu'extraordinaires ? Combien de copies déteftables a fait un tel original ? L'exemple de Rouffeau pouvoit accréditer le mêlange de ftile. Il gâta fur-tout le fien dans le pays étranger. Sa diction devint moins élégante & moins correcte, à mefure qu'il vieilliffoit à Bruxelles. Il eft bien difficile, en effet, qu'un long féjour hors de fa patrie, que les infirmités & les années ne changent la manière d'un écrivain. Il n'eft donné qu'à M. de Voltaire d'être une exception à la règle : fa plume eft toujours la même.

Un trait à fa gloire, & dont la poftérité parlera, ce font les regrets qu'il ne put s'empêcher de témoigner avec toute la France, lorfqu'elle apprit la mort de Rouffeau. Il ne vit plus dans fon ennemi qu'un grand homme, & jetta ces fleurs fur fa tombe, en écrivant à un éditeur des œuvres du *Pindare François*. » Ses talens, fes malheurs, » & ce que j'ai oui dire ici de fon » caractère, ont banni de mon cœur » tout reffentiment, & n'ont laiffé

» mes yeux ouverts qu'à son méri-
» te. «

M. DE VOLTAIRE,

ET

L'ABBÉ DESFONTAINES.

Pierre François Guyot Desfontaines étoit de Rouen, fils d'un conseiller au parlement. Il fit ses humanités dans cette ville, chez les jésuites; entra dans ce corps en 1700, & le quitta quinze ans après, étant prêtre. Ses supérieurs & ses confrères regardèrent sa sortie de la société comme une perte pour elle. On n'eût pu mettre en de meilleures mains que les siennes le *Journal de Trévoux*. A son entrée dans le monde, il fut accueilli par le cardinal d'Auvergne, qui protégeoit les gens de lettres & qui le garda même quelque temps chez lui. On lui donna la cure de Thorigny en Normandie. Il en prit possession: mais l'état de curé lui convenoit encore moins que celui de jésuite. Son genre de vie

une réflexion sur la tragédie de la *Mort de César* & une plaisanterie insérées dans les feuilles périodiques.

Ces traits ne méritoient que du mépris. On avoit déjà publié tant de libèles contre l'Homère François, qu'il auroit pu y être insensible. Mais ce qui l'étonna, ce fut la main d'où partoit le coup. On doit des égards à ses amis : l'abbé Desfontaines avoit toujours fait profession d'être un des plus zélés partisans de M. de Voltaire. Celui-ci se plaignit : l'abbé convint de la justice des reproches & se mit en devoir de réparer sa faute. Mais toutes les satisfactions qu'il imagina pour s'acquitter envers l'auteur du *Temple du goût* & de la tragédie de la *Mort de César*, n'appaisèrent point l'offensé, peut-être trop sensible. L'un croyoit qu'on lui avoit manqué essentiellement, & l'offenseur prétendoit avoir été trop loin dans sa réparation. L'un & l'autre voulurent d'abord & ne purent se réconcilier. » Ma patience, disoit l'abbé » Desfontaines, a eu un assez long » cours. Le deuil que j'ai porté de son » amitié est fini «.

Dès-lors il n'eut plus de ménage-

ment pour un écrivain dont il étoit, à la fois, le plus grand admirateur & le censeur le plus rigide. Il décrioit, autant qu'il étoit en sa puissance, les chefs-d'œuvre qu'il voyoit enfanter par ce génie universel. On accusa même cet abbé, profateur excellent, mais poëte déteftable, d'avoir inséré des vers de sa façon dans une édition de la *Henriade*. Il n'y avoit que la force de la vérité qui pût l'obliger de rendre justice à son ennemi. Lorsque la comédie de l'*Enfant prodigue* parut, tout Paris fut partagé pour deviner le nom de l'auteur, qui ne se déclaroit pas. L'abbé Desfontaines soutint que la pièce ne pouvoit appartenir qu'à M. de Voltaire, étant remplie de ces traits de génie & de feu qui décèlent le grand maître. L'énigme fut à la fin découverte. L'explication qu'en avoit donnée l'observateur hebdomadaire fit beaucoup d'honneur à son jugement.

Toutes les fois qu'il eut à parler de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Zaïre*, pièces redemandées si souvent au théâtre & toujours nouvelles par le plaisir qu'elles causent, il se répandit en éloges. Mais ces louanges étoient en même

temps accompagnées de réflexions amères. Il releva peut-être quelques légères fautes. L'équité demande qu'on fasse cet aveu ; l'avantage des lettres ne l'exige pas moins : mais s'il n'a pas toujours été injuste dans ses critiques, peut-on excuser le motif qui les lui dicta ? D'ailleurs, est-il au pouvoir de l'homme de faire des ouvrages sans imperfection ? L'animosité dirigea le plus souvent sa plume. Il étoit forcé de reconnoître dans M. de Voltaire des parties admirables, mais il s'obstinoit à lui refuser celle de l'invention.

Un pareil reproche, effet d'une haine personnelle, & que ses échos répètent quelquefois, pour se donner un air important, est assurément une injustice manifeste. Quoique *Sémiramis*, *Rome sauvée*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *l'Essai sur l'Histoire générale*, *le Siècle de Louis XIV* & *la Pucelle*, poëme dans le goût de l'*Arioste* pour l'invention & pour la singularité, n'eussent point encore paru du vivant de l'abbé Desfontaines, il avoit cependant assez vu de productions de ce génie brillant & fécond, pour avoir remarqué qu'il étoit aussi créateur. Cette maligne disposition de notre prétendu Aristarque

à l'égard du premier écrivain de la nation, ne parut pas à celui-ci devoir mériter de l'indulgence. Aussi Desfontaines n'est-il pas ménagé dans le *Discours sur l'envie*, dans l'*Epître à M. le président Hénault* & dans quelques autres pièces fugitives de M. de Voltaire. On voit avec peine ces marques de ressentiment à côté des plus belles leçons de morale & de philosophie. Ce contraste frappe surtout ceux qui savent tant de traits honorables pour ce grand poëte. On l'a vu faire accueil à de certains Zoïles qu'il n'ignoroit pas avoir écrit contre lui par amour d'un gain sordide. Avant son départ pour la Prusse, il donnoit chez lui des représentations. Un jeune homme, depuis comédien en Allemagne, devoit faire un rôle dans une pièce. M. de Voltaire, en le montrant à Madame de ***, lui dit : *Vous voyez bien cet acteur : il a, dans sa poche, des vers qu'il a faits contre moi. Si je le lui disois, je le ferois mourir de honte.*

La cruelle aventure de Bicêtre, où l'abbé Desfontaines fut mis en 1725, devint surtout la source de son extrême animosité contre M. de Voltaire, qui le servit bien alors, qui courut à Fontainebleau où la cour se trouvoit, qui

employa tout le crédit qu'il avoit à celle de M. le duc, qui réussit enfin à procurer & son élargissement & la discontinuation d'un procès où il s'agissoit de la vie. Cet abbé poussa l'ingratitude jusqu'à méconnoître la main qui l'avoit secouru. Il nia que son bienfaiteur se fût donné tant de mouvemens.

Parmi les personnes amies de M. de Voltaire, qui s'employèrent pour la délivrance de l'abbé Desfontaines, il faut comprendre principalement M. le comte d'Argenson. Voici le fait, comme on le tient du P. Vinot de l'Oratoire & chanoine de Tours, qui fut sollicité par l'abbé Desfontaines pour rendre témoignage en sa faveur.

Cet abbé, dans son danger extrême, se réclamoit de toutes les personnes de sa connoissance. Quoique le P. Vinot l'eût peu connu, il n'osa point, par commisération, refuser de lui rendre service. Il dressa promptement une attestation de vie & de mœurs depuis le temps qu'ils avoient eu quelque relation ensemble, & donna l'écrit à M. d'Argenson qui, déjà prévenu par M. de Voltaire, fit valoir l'attestation. L'abbé sortit de Bicètre au bout de

quinze jours. Le magiſtrat de la police prit lui-même la peine de le juſtifier, » non ſeulement aux yeux de ſa » famille, mais encore par une lettre » qu'il écrivit à M. l'abbé Bignon ; & » cette lettre ayant été lue dans l'aſ- » ſemblée des journaliſtes, l'abbé Des- » fontaines fut rétabli d'une voix una- » nime «.

Que M. de Voltaire ait parlé trop ſouvent ou point du tout du ſervice rendu, la choſe n'importe guères. Il eſt des bornes que doivent toujours reſpecter les belles ames. Les prétentions des bienfaiteurs n'autoriſent jamais l'oubli des bienfaits ; & c'eſt à quoi ne penſa point aſſez l'abbé Desfontaines, qui déchiroit indifféremment & impitoyablement tous les auteurs, témoin le célèbre Piron (*).

Le premier génie de la nation eſt celui qu'il maltraita le plus. La *Voltairomanie* eſt l'opprobre de cet abbé. D'ailleurs cet écrit n'eſt que pour amu-

(*) Ils furent brouillés au ſujet d'un *mais*, auquel Desfontaines s'arrêta malignement, en rapportant le fragment d'une lettre écrite de la Haye, par Rouſſeau, à M. Racine, fils, laquelle contenoit un

ſer

ſer la canaille : auſſi trouva-t-on l'ouvrage ſi affreux, qu'il le déſavoua bien vîte à la police. Ce déſaveu, ſigné de ſa main, fut imprimé dans pluſieurs gazettes. Il y avoit dans celle d'Amſterdam, du mardi 19 mai 1741 : *Je me croirois déshonoré, ſi j'avois la moindre part à cet infâme libèle.* Mais perſonne ne prit le change, & l'on n'a pas manqué de comprendre la *Voltairomanie* dans la liſte qu'on a donnée récemment de tous ſes ouvrages. Cet excès de vengeance ne fut, dit-on, qu'une réponſe au *Préſervatif* ou *Critique des Obſervations ſur les écrits modernes.* Quelle juſtification ! D'abord, une faute n'autoriſe pas l'autre ; ſecon-

---

grand éloge de Piron. Celui-ci, pour ſe venger du mais, préſenté d'une manière équivoque, fit contre Desfontaines plus de ſoixante épigrammes. On retint la ſuivante :

Cet écrivain, ſi fertile en libelles,
Croit que ſa plume eſt la lance d'Argail ;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il s'eſt placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en ſi joli bercail ?
Y plairoit-il ? Penſeroit-il y plaire ?
Non. C'eſt l'eunuque, au milieu du ſerrail,
Qui n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

dement, le *Préservatif* est d'un autre ton ; en troisième lieu, cet ouvrage est-il de M. de Voltaire ? M. le chevalier de *** n'en a-t-il pas tout l'honneur ?

Les deux libèles pouvoient avoir les suites les plus funestes. Il y eut des plaintes portées en justice. On vit le moment où l'histoire des *Couplets* de Rousseau alloit se renouveller. Heureusement on étouffa cette affaire : mais la haine de l'abbé Desfontaines n'en fut que plus implacable. M. de Voltaire l'éprouva dans toutes les occasions. Il parut des libèles contre lui en 1743, lorsqu'au grand étonnement de la France & de toute l'Europe, il n'obtint pas une place vacante à l'académie Françoise. On reconnut sans peine l'auteur de ces écrits clandestins. Le poëte auroit dû les mépriser. L'indignité de ces manœuvres lui fit maudire, plus d'une fois, comme le Tasse, Apollon & toutes ses inspirations divines. Une dame disoit à M. de Voltaire, qu'il devoit goûter une grande satisfaction, d'avoir fait tant de belles choses. » Je suis, lui répondit-il, com» me le mari d'une coquette, dont

» tout le monde jouit excepté lui «.

Enfin, l'abbé Desfontaines mourut à Paris, au mois de décembre 1745. Il fut assisté, à la mort, par un de ses anciens confrères, le célèbre P. Ségaud. On peut bien s'imaginer que ses cendres ne furent guères respectées. Une hydropisie l'emporta, & l'on fit, à ce sujet, des allusions cruelles à d'autres périls qu'il avoit courus. Très-peu de gens connoissent son épitaphe (*).

Ci gît qui fit frémir Apollon & Vénus.

Rien ne le caractérise mieux que sa fameuse réponse à un ministre, qui lui reprochoit de faire un métier de la satire, *il faut que je vive* : le ministre lui répliqua froidement, *qu'elle nécessité ?* Malgré tous ses défauts, on a prétendu que d'ailleurs c'étoit un homme doux, affable, poli dans le commerce de la vie. De-là sans doute, cette application maligne & déplacée des vers si connus de Marot.

Sentant le hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

L'abbé Desfontaines avoit peu de saillies heureuses. Plusieurs de celles

(*) *Hic jacet authorum terror simul ac puerorum.*

qu'on cite de lui sont apocryphes. Pour le retrouver, il falloit le mettre sur quelque point de littérature, en éloignant de lui tout motif de prévention & de partialité. Autrement, sa conversation n'étoit guères intéressante. Il n'avoit rien non plus dans sa physionomie qui annonçât un homme d'esprit.

M. DE VOLTAIRE,
ET
M. DE MAUPERTUIS.

LEUR querelle a fait tant de bruit en Europe, on en a parlé si différemment, que c'est rendre service au public de lui en donner une histoire fidelle.

Il faut remonter d'abord au démêlé de Maupertuis avec le célèbre Kœnig, Suisse de nation, professeur de philosophie & de droit naturel en Hollande, bibliothécaire du prince Sthadhouder, & de madame la princesse d'Orange, membre de l'académie de Prusse, un des plus grands mathématiciens de l'Europe.

Maupertuis couroit la même carriè-

re. La conformité d'étude & de talens les lia d'abord. Voici comment ils se brouillèrent : c'est un académicien de Berlin, qui le manda, dans le temps, à un académicien de Paris. » M. de » Maupertuis, dans une brochure » intitulée, *Essais de cosmologie*, pré- » tendit que la seule preuve de l'exis- » tence de dieu est A R † N R B » qui doit être un *minimum*. Il affirme » que, dans tous les cas possibles, l'ac- » tion est toujours un *minimum*, ce » qui n'est pas moins faux. M. Kœ- » nig, ainsi que d'autres mathémati- » ciens, a écrit contre cette assertion » étrange ; & il a cité, entr'autres cho- » ses, un fragment d'une lettre de » Léibnitz, où ce grand homme di- » soit avoir remarqué que, dans les » modifications du mouvement, l'ac- » tion devient ordinairement un *ma-* » *ximum*, ou un *minimum*. M. de Mau- » pertuis crut qu'en produisant ce » fragment, on vouloit lui enlever » la gloire de sa prétendue découver- » te, quoique Léibnitz eut dit préci- » sément le contraire de ce qu'il avan- » ce. Il força quelques membres, pen- » sionnaires de l'académie de Berlin,

» qui dépendent de lui, de sommer
» M. Kœnig de produire l'original de
» la lettre de Léibnitz ; & l'original
» ne se trouvant plus, il fit rendre,
» par les mêmes membres, un juge-
» ment, qui déclare M. *Kœnig coupa-*
» *ble d'avoir attenté à la gloire du sieur*
» *Moreau de Maupertuis, en suppo-*
» *sant une fausse lettre.* «

Kœnig, indigné d'un pareil jugement, en appelle au public, & renvoie sa patente d'académicien de Berlin. Il fait imprimer son *appel*. Il y refusoit de se soumettre à la décision de l'académie, comme ayant été prononcée par un tribunal incompétent, qui n'avoit aucun droit sur lui, & par des juges mal instruits & passionnés. Cet appel, écrit avec cette chaleur de stile que donne un juste ressentiment, mit le public dans les intérêts de l'auteur. M. de Maupertuis appréhenda que sa gloire ne fut compromise, » il écrivit,
» & fit écrire à madame la princesse
» d'Orange, pour l'engager à faire
» supprimer, par son autorité, les ré-
» ponses que M. Kœnig pourroit faire.
» En agir de la sorte, accuser & ne
» vouloir pas qu'on se justifiât, c'é-

» toit abuſer de ſa place pour ôter
» la liberté aux gens de lettres, &
» pour perſécuter un honnête hom-
» me, qui n'avoit d'autre crime que
» celui de n'être pas de ſon avis. Plu-
» ſieurs membres de l'académie de
» Berlin, ont proteſté contre une con-
» duite ſi criante, & quitteroient l'a-
» cadémie, que le ſieur Maupertuis
» tyranniſe & déshonore, s'ils ne crai-
» gnoient de déplaire au roi, qui en
» eſt le protecteur. « On jugera, par
cette lettre, quelle étoit, à Berlin, la
fermentation des eſprits.

M. de Voltaire, qui s'intéreſſoit à la gloire de l'académie, crut qu'elle alloit directement contre ſes droits, qu'elle s'aviliſſoit & oublioit le plus beau partage des gens de lettres, la liberté & l'égalité. Il ſe dévoua pour l'honneur du corps, & le vengea d'une oppreſſeur, qui faiſoit un ſi grand abus du titre de préſident. Il écrivit contre Maupertuis.

Outre l'amour invincible de l'auteur d'*Akakia* pour l'indépendance, il y eut d'autres motifs qui le déterminèrent à travailler à cet ouvrage, unique en ſon genre. Premièrement,

il étoit ami de Kœnig : leur liaison s'étoit formée du temps de madame du Châtelet, cette femme extraordinaire (*) & si supérieure à son sexe. Kœnig lui montroit les mathématiques. M. de Voltaire en faisoit alors son étude : il ne s'occupoit que d'elles & de la physique. Secondement, il avoit toujours causé de la jalousie à

(*) Elle sçavoit l'Anglois, l'Italien, le Latin, parloit d'histoire, de mathématiques, d'astronomie. Il ne faut pas juger d'elle sur un certain portrait par madame du ***, qui la représente comme ayant peu de talens & beaucoup de prétentions. Madame la duchesse de B.... lui rendit plus de justice dans des étrennes qu'elle lui envoya :

Une étrenne frivole, à la docte Uranie ;
Peut-on la présenter ? Oh ! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie.
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique;
L'algèbre, les soupers, le Latin, les jupons ;
L'opéra, les procès, le bal & la physique.

L'immortelle Emilie répliqua, par ce quatrain, aux énumérations de son mérite :

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le mot d'amitié.
Je donnerois tout le reste pour elle.

Maupertuis. Lorſqu'ils étoient en France, on voyoit bien que leur caractère ne ſe convenoit pas. Toutes les fois qu'ils ſe rencontroient dans une maiſon, Maupertuis y étoit mal à ſon aiſe : il jettoit d'abord quelques feux ; mais bientôt éclipſé par un homme ſupérieur dont la converſation a tant d'agrémens, il tomboit dans la triſteſſe & l'ennui ; de façon qu'on évitoit de les faire trouver enſemble.

Devenus tous deux les favoris d'un monarque tel que le roi de Pruſſe, appellés & fixés à ſa cour, obligés de ſe voir continuellement, la méſintelligence augmenta. Maupertuis ne vit qu'avec beaucoup de peine, arriver à Berlin, quelques années après lui, l'objet de ſa jalouſie. Le préſident de l'académie ne vouloit point de conſeillers qui partagent ſa conſidération dans le public, ni ſa faveur auprès du prince. Il y eut de mauvais plaiſans qui parièrent que ces deux célèbres François, qu'on diſoit naturaliſés Pruſſiens, ne ſeroient pas trois mois enſemble ſans qu'il ne ſurvînt entre eux quelque ſujet de brouillerie.

Dès ſon arrivée en Pruſſe, M. de

Voltaire crut avoir des raifons de fe plaindre. Il voulut faire recevoir de l'académie plufieurs auteurs diftingués. Maupertuis refufa de les admettre & lui fufcita des ennemis, entre autres l'auteur du qu'*En dira-t-on*, des *Mémoires de madame de Maintenon*, & de quelques autres ouvrages, qui annoncent moins le talent que l'audace & le mépris des bienféances. Le jeune auteur vouloit aller à la célébrité : la plus grande qu'il ait eue lui vient en effet de fon acharnement contre la perfonne & les écrits d'un grand homme (*).

Maupertuis, attentif à fe faire des partifans, gagna facilement la Beaumelle, qui fe trouvoit alors à Berlin. Ce grave préfident lui rapporta que M. de Voltaire, dans un fouper avec

(*) On a entendu dire à la Beaumelle : *Perfonne n'écrit mieux que M. de Voltaire.* D'où vient, lui dit-on, le déchirez-vous? C'*eft*, répondit il, *que mes ouvrages s'en vendent mieux, & qu'il ne m'épargne pas dans un des fiens, imprimé dernierement: mais je vais le réfuter avec des comminges.* Ces comminges étoient les remarques fur le fiècle de Louis XIV; remarques dénuées la plupart de raifons de vraifemblance, & dignes d'un auteur aguerri contre les aventures humiliantes. Comment M. de Voltaire a-t-il pu lui faire l'honneur de lui répondre?

le roi, avoit mal parlé du qu'*En dira-t-on* & de l'auteur; qu'il avoit prétendu que cet ouvrage étoit injurieux à sa majesté, qu'on l'y » comparoit lui-» même aux petits princes Allemands, » & qu'on traitoit ses courtisans de » nains & de bouffons. « La Beaumelle ne manqua pas de se livrer à des emportemens. Il se récria sur ce qu'on interprêtoit mal ses pensées, & sur ce qu'on empoisonnoit la réflexion suivan-» te : Le roi de Prusse a comblé de bien-» faits les gens de lettres, par les mê-» mes principes que les princes Alle-» mands comblent de bienfaits un » bouffon & un nain. «

Toutes ces tracasseries étoient faites & tous ces pièges tendus, sans que M. de Voltaire se doutât de rien. Il s'exprime ainsi lui-même dans une lettre qu'il écrivit alors » : J'étois unique-» ment occupé de mon étude. Je ne » connoissois presque personne des » ministres & de tout ce qu'il y avoit » à la cour, je ne rendois pas même » les visites, quelquefois les plus indis-» pensables. J'avois mangé souvent » à la table du roi avec des personnes » dont j'ignorois le nom. Mais quel-

» ques attentions singulières du roi,
» une grosse pension, la faveur de le
» voir à des heures réglées, de lire
» avec lui plus intimément les ouvra-
» ges par lesquels le roi se délasse du
» gouvernement, m'ont attiré la ja-
» lousie. «

Les mauvaises intentions d'un rival en crédit à la cour de Berlin, vinrent bientôt à la connoissance de M. de Voltaire. Il se contenta d'avoir recours à quelques traits de plaisanterie. C'est alors qu'il donna l'*Akakia*. Si jamais Maupertuis, disent ses adversaires, passe à la postérité, ce sera par cet ouvrage, qui est une critique très vive, & malheureusement trop juste de tous les siens. Ce géomètre, d'ailleurs estimable, n'a rien inventé dans sa partie. La critique porte sur les opinions singulières & ridicules où l'a conduit la fureur de dire des choses nouvelles, de se distinguer par sa manière d'écrire, comme il se distingua toujours par celle de s'habiller, de se présenter & de parler. On se souvient encore quel étoit l'extérieur bisarre de sa personne.

Le docteur Akakia se moque surtout de l'idée d'établir une ville lati-

ne, du beau projet de ne point payer les médecins, lorſqu'ils ne guériſſent pas les malades; de cette *comète qui viendra voler notre lune, & porter ſes attentats juſqu'au ſoleil*; de ces obſervations nouvelles ſur la génération; de l'âge de maturité qui eſt la mort, & non l'âge viril; de la démonſtration, par algèbre, de l'exiſtence de dieu; du moyen de connoître & de prédire ſûrement l'avenir; du conſeil de *diſſequer des cervaux de géans hauts de onze pieds, & d'hommes velus portant queue, afin de ſonder la nature de l'intelligence humaine.* Le même docteur ne conçoit pas *le natif de S. Malo*, d'avoir prétendu qu'on *modifie l'ame avec de l'opium*, qu'on fait naître *des anguilles avec de la farine délayée, & des poiſſons avec des grains de bled*; qu'on pourroit *naviger tout droit, directement ſous le pôle arctique*, & faire un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, *attendu que, pour l'ouverture de ce trou, il faudroit excaver au moins toute l'Allemagne; ce qui porteroit un préjudice notable à la balance de l'Europe.* Akakia termine ſa critique, en diſant à l'ennemi juré de Kœnig, » qu'il ne compromette

» personne dans une querelle de néant
» que la vanité veut rendre impor-
» tante ; qu'il ne fasse point intervenir
» les dieux dans la guerre des rats &
» des grenouilles ; qu'il n'écrive point
» lettres sur lettres à une grande prin-
» cesse, pour forcer au silence son ad-
» versaire, & pour lui lier les mains
» afin de l'assassiner. «

Tous ces traits lancés sur l'auteur de la *Vénus physique*, étonnèrent ses partisans. Ils appellèrent de l'opinion qu'on vouloit en donner aux vers faits à sa louange, pour être mis au bas de son portrait, où il est représenté en lapon applattissant les pôles de la terre.

Ce globe, mal connu, qu'il a sçu mésurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde.
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Si M. de Voltaire se satisfit en ne suivant que le conseil de la vengeance, il s'attira, en même temps, une disgrace éclatante. Le roi de Prusse lui avoit recommandé de rester neutre dans le démêlé de Kœnig & de Maupertuis. On surprit une impression de

L'*Akakia* chez un libraire de Berlin. Tous les exemplaires furent arrêtés. Le roi de Pruſſe voulut ſçavoir ſi l'ouvrage n'étoit imprimé en aucun autre lieu. Il ſçut qu'il en avoit été envoyé à Kœnig un exemplaire manuſcrit. L'*Akakia* parut bientôt après. Le roi de Pruſſe en donna des marques de mécontentement ſur leſquelles la voix publique a beaucoup varié, & ſur leſquelles on ne ſçait rien de certain.

On a prétendu que ce prince, en diſgraciant l'homme de génie qu'il avoit le plus deſiré d'avoir à ſa cour, l'avoit accablé de ces paroles : „ Je ne vous „ chaſſe point, parce que je vous ai „ appellé ; je ne vous ôte point votre „ penſion, parce que je vous l'ai don- „ née : mais je vous défens de reparoître „ devant moi" : rien n'eſt plus faux. M. de Voltaire fut toujours libre de paroître à la cour. Sa majeſté daigna même le nommer d'un voyage de Poſtzdam : elle lui rendit la clef de chambellan, & le cordon de l'ordre du *mérite* que ce grand poëte lui avoit remis, & qu'il ne perdit réellement que quelque temps après. On connoît les quatre vers qu'il envoya au roi

de Pruſſe à cette occaſion :

Je les reçus avec tendreſſe,
Et je les rends avec douleur,
Comme un amant, dans ſa fureur,
Rend le portrait de ſa maîtreſſe.

L'écrivain le plus fait pour mériter des égards, ſe voyant ainſi la victime de la jalouſie, & ſacrifié par un prince dont l'hiſtoire parlera longtemps, & pour lequel il avoit tout quitté, patrie, amis, parens, emplois, repos; comprit, mais trop tard, qu'il avoit mal connu les rois : peut-être n'eût-il jamais été dans le cas de s'en plaindre, s'il eut pu ſe plier au manége des cours. Il deſira vivement de s'arracher à celle de Berlin. Ses vœux & ſes ſoupirs ſe tournèrent vers ſa patrie; il preſſa ſa ſortie de Pruſſe : d'ailleurs, ſa ſanté ne lui permettoit point d'y reſter plus longtemps. Il fit valoir cette raiſon auprès du monarque qui la rejettoit, & qui deſiroit de le voir encore attaché à lui. Les chagrins, les infirmités du poëte redoublant, il fut aſſez heureux pour obtenir ſon congé; mais toujours à des conditions très-flatteuſes pour lui. Son entrevue

avec le prince en le quittant fut intéressante & singulière. Le monarque s'attendrit, le conjura, de la manière la plus séduisante, de retourner, dans ses états, aussitôt qu'il se porteroit mieux. Le poëte lui-même fut si touché dans ce moment qu'il écrivit à Paris, qu'en revoyant le roi de Prusse, il avoit retrouvé *ce roi enchanteur*.

L'expression étoit convenable. Il n'est point de marques d'estime & d'attachement qu'il n'eut données à M. de Voltaire. Ce prince avoit auparavant entretenu avec lui, quinze ans entiers, un commerce de lettres ; commerce philosophique d'esprit, de goût, de vers & de prose ; commerce sans exemple entre un souverain & un particulier. Le héros, surnommé le *Salomon* & l'*Alexandre* du Nord, après une victoire, ou la prise d'une ville, lui envoyoit du milieu d'un camp des productions de génie. C'est ainsi que César, au milieu du bruit des armes, écrivoit, dans sa tente, ses mémoires, & des remarques de grammaire. Le roi de Prusse, impatient d'avoir son oracle à sa cour, lui manda ces propres mots, après la mort de l'immortelle

Emilie : » J'ai respecté une amitié de » quinze ans avec madame du Châ- » telet ; mais actuellement je suis une » de vos plus anciennes connoissan- » ces. « On prétend que, lorsqu'il le sçut en chemin pour la Prusse, il s'écria, *je le tiens*. L'envoyé d'Ammon disoit plaisamment qu'à l'exception de la Silésie, son maître eut tout donné pour avoir M. de Voltaire.

Ce dernier quitta la Prusse au mois de mars 1753, c'est-à dire, après trois ou quatre ans de séjour en ce royaume. Il se proposoit d'aller à Plombières, & d'y attendre la saison des eaux ; mais son état de foiblesse le contraignit de s'arrêter à Léipsig. Toutes les gazettes annoncèrent son arrivée en cette ville. L'Europe entière s'occupa de lui & de sa disgrace : il fit même l'entretien du peuple.

On étoit étonné de voir son adversaire garder si longtemps le silence : mais il étoit alors mourant d'une maladie de poitrine. Aussitôt qu'il fut rendu à la vie, il en instruisit ainsi, par une lettre, l'auteur de l'*Akakia* : » Je » vous déclare que ma santé est assez » bonne pour vous venir trouver par-

» tout où vous ſerez, pour tirer de
» vous la vengeance la plus complet-
» te. Rendez grace au reſpect & à
» l'obéiſſance qui ont juſqu'ici retenu
» mon bras. Tremblez! «

MAUPERTUIS.

La réponſe de M. de Voltaire à ce cartel de défi, à cette rodomontade eſt très-plaiſante. La requête préſentée par le docteur *Akakia* à l'univerſité de Léipſig, le décret donné par cette même univerſité, la lettre d'un *lapon Malouin*, au ſecrétaire de l'académie, reſpirent encore une imagination enjouée & ſupérieure à toutes les maladies, à toutes les diſgraces, à tous les événemens de la vie. On ne put s'empêcher de rire du portrait » d'un vieux
» capitaine de cavalerie traveſti en
» philoſophe, marchant en raiſon
» compoſée de l'air, diſtrait & de l'air
» précipité; l'œil rond & petit, la
» perruque de même; le nez écraſé;
» la phyſionomie mauvaiſe, ayant le
» viſage plein, & l'eſprit plein de lui-
» même. «

C'eſt ainſi que M. de Voltaire, dans ſon ſéjour à Léipſig, malgré tous ſes

maux, & malgré les menaces du géomètre, foutenoit le ton qu'il avoit pris: mais il fut faisi de douleur & d'étonnement, lorfqu'il lut ces paroles rapportées dans une gazette d'Utrecht, & qu'on difoit fauffement lui avoir été adreffées par le roi de Pruffe: » Il n'é-
» toit pas befoin de faire le malade
» pour obtenir votre congé... Je hais
» les gens à cabale. «

Etant encore à Léipfig, il fut invité, par la plupart des princes d'Allemagne, à venir à leur cour. Une fœur du roi de Pruffe, la margrave de Bareith, lui dépêcha un courrier pour l'engager à fe rendre à la fienne. Flatté de cette attention honorable en pareilles circonftances, il fe transporta à Bareith. Cette illuftre princeffe eft la même qu'ont immortalifée & fes vertus & l'ode philofophique, qu'après fa mort le poëte a cru devoir lui adreffer.

Il étoit incertain fi de Bareith il iroit à Plombières, à Lunéville, à Manheim. Il fe décida pour venir à Strafbourg. Une de fes nièces, madame D***, y vole. Elle apprend qu'il eft très-malade à Francfort & va le joindre. L'un & l'autre y font arrêtés &

gardés à vûe. Quel étoit donc le crime de l'oncle ? celui d'avoir entre les mains un écrit, *qui n'étoit pas un contrat, mais un pur effet de la volonté du roi de Prusse, ne tirant à aucune conséquence*, (a) & un livre de poësies de ce même prince, qui, après en avoir fait tirer quelques exemplaires & les avoir distribués à différentes personnes, du nombre desquelles étoit M. de Voltaire, avoit ordonné qu'on brisât la planche. Le roi de Prusse réclamoit ces deux gages de ses premiers transports d'affection & d'estime. Le favori disgracié ne pouvoit les rendre, parce qu'ils étoient, avec ses autres papiers, à Hambourg ou à Paris. Il protesta qu'il les remettroit dès l'instant qu'ils seroient entre ses mains; consentant, s'il manquoit à sa parole, *d'être déclaré criminel de lèze-majesté envers le roi de France son maître & le roi de Prusse*. A l'égard du sujet de la détention de la nièce, on ne put pas même en imaginer un. Le procédé qu'on avoit eu pour elle étoit si extraordinaire, que le roi de Prusse se défendit de l'avoir fait arrêter, & ne

(a) Déclaration de M. de Voltaire, donnée à Francfort.

tarda pas à procurer aux prisonniers leur délivrance.

Dans le temps de cette aventure fâcheuse, on donna au théâtre François *Alzire*, *Zaïre*, *Mérope* & les plus belles pièces du même auteur. Les comédiens intéressèrent le public en sa faveur. Devenu libre, il alla passer quelque temps à Manheim chez l'électeur Palatin. C'est de Mayence qu'il écrivit à sa nièce, retournée à Paris, cette fameuse lettre où il lui retrace l'horreur de la situation où ils ont été. » Je crois que c'est » un rêve : je crois que tout cela s'est » passé du temps de Syracuse, &c. &c. «

On disoit faussement qu'il étoit Prussien. De-là cette exclamation : » Peut- » on prétendre sérieusement que l'au- » teur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas » François ? Oseroit-on dire cela de- » vant les statues de Henri IV & de » Louis XIV, & j'ajouterai de Louis » XV ; puisque je fus le seul acadé- » micien qui fis son panégyrique, » quand il nous donna la paix ; & lui- » même a ce panégyrique traduit en » six langues «. Il adresse ces paroles au roi de Prusse » : Il se souviendra » qu'il a été mon disciple, & que je » n'emporte rien d'auprès de lui que

» l'honneur de l'avoir vu en état de
» mieux écrire que moi. Il se contentera de cette supériorité, & ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri & respecté toujours «.

Maupertuis passa pour être l'artisan de toute cette indignité, & pour en avoir ourdi la trame à Francfort, quelque tems avant que de venir en France. On ajoute qu'il avoit concerté, dans cette ville, cette vengeance avec le résident du roi de Prusse. Le protégé déclaré de ce monarque parut à Paris avec l'air de la plus grande satisfaction. Sa victoire fut complette. Il eut l'honneur d'être présenté à la cour; mais ce triomphe même lui nuisit. On discuta ses talens (*) : l'homme trop heureux fit éva-

(*) Il n'avoit pas celui des vers, quoiqu'il se soit mêlé d'en faire quelquefois, & de vouloir se travestir en Anacréon. Voici les meilleurs qu'on ait de lui :

Trompeuse philosophie,
Qui veux nous faire espérer
Que, des peines de la vie,
Tu sçauras nous délivrer,

nouir dans Maupertuis l'écrivain ſupérieur. La perſécution, au contraire, ſervit ſon ennemi. Elle déſarma l'envie acharnée à lui nuire : on le plaignit. Ses malheurs étoient la ſuite de la condamnation de Kœnig par l'académie de Berlin. Preſque tous les ſçavans de l'Europe trouvèrent étrange la conduite de cette même académie. Quelques-uns de ſes anciens membres furent tentés de lui renvoyer, comme Kœnig, leurs patentes. Ce fut un grand ſujet d'étonnement de voir un monarque intervenir dans une querelle d'auteur. *Frédéric* eût dû ſe ſauver des petiteſſes de *Chriſtine*, qui entroit dans les tracaſſeries des ſçavans qu'elle avoit à ſa cour, qui ſe faiſoit un plaiſir malin de les brouiller, qui mettoit ſouvent de l'autorité lorſqu'il n'en falloit pas, qui prit avec chaleur la défenſe de Saumaiſe contre Iſaac Voſſius. Une circonſtance qu'il ne faut pas omettre, & bien honorable au roi de Pruſſe,

---

Tu proſcris avec audace
Les jeux, l'amour & le vin;
Que mets-tu donc à leur place ?
Ennui, triſteſſe & chagrin.

c'eſt

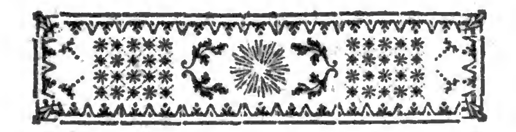
c'eſt ſon courage à reconnoître qu'il a été trop loin, à réparer une démarche précipitée. Il a dédommagé, & dédommage encore autant qu'il peut, par des lettres fréquentes & pleines d'eſtime, celui dont les écrits ſont ſi fréquemment ſon éloge, celui qui, tout entier à la philoſophie, déſabuſé des grands & des rois, préfère l'indépendance & le repos à toutes les cours. Monſieur de Voltaire a remercié l'auguſte impératrice de Ruſſie de l'honneur qu'elle lui a fait de l'appeller à la ſienne. Sollicité continuellement de retourner à celle de Berlin, il ſe contente de répondre au monarque, pour lequel ſon cœur n'a point changé : *Je ne puis vivre avec vous ni ſans vous.* L'exemple de ce grand poëte & les vers (*) d'*Alain Chartier*, ſont une belle leçon :

Le chagrin fuit les cours; fuis-les pour être heureux.
Leur ſéjour eſt celui de mille maux affreux,
Des ſoucis, des revers, des noires injuſtices.
On y met de niveau les vertus & les vices.

(*) *Curia dat curas, ergò ſi tu bene curas*
Vivere ſecurus, non ſit tibi curia curæ.
Curia curarum genitrix cultrixque malorum.
Juſtis injuſtos, inhoneſtos æquat honeſtis.

QUERELLES
GÉNÉRALES,
OU
QUERELLES
SUR DE GRANDS SUJETS.

Ces Querelles, qui ressemblent aux guerres règlées, se réduisent à cinq articles, qui feront les cinq parties de cette seconde division. Le premier regarde les Langues Françoise & Latine; le second, l'Éloquence; le troisième, la Poësie; le quatrième, les Sciences; & le cinquième, les Beaux-Arts.



QUERELLES GÉNÉRALES, OU QUERELLES SUR DE GRANDS SUJETS.

PREMIERE PARTIE.

DES LANGUES FRANÇOISE ET LATINE.

Les inſcriptions des monumens publics de France doivent-elles être écrites en Latin ou en François.

CETTE queſtion fut agitée, avec beaucoup de chaleur, ſous Louis XIV, dans le temps de la rapidité de ſes conquêtes ſur la Hollande. On avoit arrêté qu'on éleveroit au monarque un arc de triomphe. Il convenoit d'embellir ce monument de belles inſcriptions;

mais l'embarras fut extrême, parmi les ſçavans, pour décider quelle langue, de la Françoiſe ou de la Latine, étoit la plus propre à remplir cet objet important. Les uns étoient pour notre langue, les autres pour celle des Romains. Le célèbre & trop décrié Perrault, partiſan des modernes, vouloit que les inſcriptions fuſſent en François: c'étoit auſſi l'avis du grand Colbert; mais les Santeuil, les Commire, toutes les univerſités, tous les collèges, regardoient cette innovation comme le coup le plus mortel qu'on pût porter aux ſciences & aux lettres. Ils vouloient qu'on laiſsât le Latin dans ſa longue poſſeſſion de tranſmettre à la poſtérité les actions des héros, & qu'on célébrât Louis XIV dans une langue qui avoit immortaliſé Céſar, Auguſte, Tite & Trajan.

Ce n'étoit pas pour la première fois qu'on s'élevoit contre l'uſage. Dès 1636, M. de la Chambre, l'un des premiers académiciens François, s'étoit déclaré l'apologiſte de notre langue. Il avoit écrit qu'elle pouvoit ſe plier à tous les ſujets, & il ne vouloit pas qu'on eût recours à d'autre pour

ses monumens publics. Un avocat au conseil privé du roi, nommé Bélot, l'avoit réfuté. Bélot prétendit que le Latin méritoit uniquement nos soins, & qu'il étoit dangereux, pour l'état & pour la religion, de lui substituer le François. Il mit sur le compte de notre langue les héréfies des derniers temps, & surtout les guerres de la ligue & de la fronde. Il écrivit de manière qu'on se moqua de lui (*).

Les sçavans prirent peu de part à cette dispute. Le Latin étoit encore

---

(*) *Ménage fit courir ces vers :*

La pauvre langue Latiale
Alloit être troussée en mâle,
Si le bel'avocat Bélot,
Du barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence ;
En quoi, certes, & sa bonté,
Et son zèle, & sa charité,
Se firent d'autant plus paroître,
Qu'il n'a l'honneur de la connoître.
Semblable à ces preux chevaliers,
Ces paladins aventuriers,
Qui, défendant des inconnues,
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.

trop en règne; au lieu qu'il commença à déchoir sous Louis XIV, à mesure que nos grands écrivains parurent & que le génie de notre langue se développa. Elle s'étoit déjà très-enrichie par un grand nombre de chefs-d'œuvre, qui l'ont rendue supérieure à toutes celles de l'Europe, lorsque l'on mit en délibération si l'on secoueroit enfin le joug de la langue Latine, & si on lui préféreroit la nôtre pour les inscriptions de l'arc de triomphe. Cela fut discuté, en France, avec cette chaleur qu'on peut attendre d'une nation passionnée pour sa langue, & glorieuse de la voir se perfectionner chaque jour par la plume de tant d'écrivains originaux. Le plus grand nombre étoit d'avis qu'on annonçât en François, aux peuples, les actions éclatantes des rois & les vertus des citoyens. L'académie, établie uniquement dans la vue de donner à la langue toute la perfection dont elle est susceptible, ne s'oublia pas dans cette occasion. Les trois quarts, au moins, de ce corps se déclarèrent pour le François : quelques académiciens, à la vérité, écrivirent en faveur du Latin.

Au milieu de cette agitation des esprits & de l'incertitude où l'on étoit comment la dispute finiroit, *Charpentier* entreprit de la faire décider en faveur de notre langue. Ce sçavant & laborieux académicien, qui a donné la traduction de la *Cyropédie*, publia, en 1676, sa *Défense de la langue Françoise, pour l'inscription de l'arc de triomphe.* Ce qu'on peut dire de mieux là-dessus se trouvoit réuni dans cet ouvrage, de l'avis même de ceux qui pensoient autrement que l'auteur. La cause qu'il soutenoit ne pouvoit lui faire aucun tort. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie à dévorer le Grec & le Latin, il ne craignoit pas d'être récusé pour juge ni soupçonné de n'avoir rejetté ces langues que parce qu'il les ignoroit.

Son livre répandit une allarme générale sur le Parnasse Latin. Santeuil fit, à ce sujet, une élégie. D'autres poëtes Latins exprimèrent leur indignation; mais personne ne réfuta Charpentier plus vivement que le P. Lucas, professeur de rhétorique du collège de Louis-le-grand. Ce jésuite, homme de mérite, prononça, le 25

novembre 1676, une harangue latine, dans laquelle, ſans ſe permettre aucune perſonnalité, il s'attacha ſimplement à prouver que les inſcriptions des monumens publics devoient être en Latin. L'aſſemblée, devant laquelle il parla, étoit nombreuſe & choiſie; mais il n'entraîna pas tout le monde dans ſon ſentiment. On ſe contenta d'applaudir au ſtile & aux penſées ingénieuſes de l'orateur, & l'on ne crut pas qu'il eut raiſon.

Cependant la harangue faiſoit beaucoup de bruit, même parmi les gens du monde, de qui les plus beaux diſcours de collège ſont preſque toujours ignorés. Celui-ci méritoit d'être réfuté. Malheureuſement il le fut d'abord par deux écrivains très-médiocres, l'abbé Tallemant, le jeune, & l'abbé de Maroles. Ce dernier, le vrai *Pitaval* de ſon ſiècle, voulant prouver que notre langue ne céde en rien à celle des Romains, eut l'imbécillité de citer ſes propres écrits.

Quelque bonne que fût la cauſe, de ſemblables défenſeurs penſèrent la ruiner. Charpentier vit le moment où tous ſes projets alloient être inutiles.

Il prépare aussitôt de nouvelles armes, pour combattre le jésuite & ses partisans. Il réfute à son tour le P. Lucas, en opposant à ce discours, que tous les Latinistes croyoient sans réplique, deux volumes *in*-12, publiés en 1683 sous ce titre : *De l'excellence de la langue Françoise*. La matière est traitée, dans cet ouvrage, avec assez d'ordre, de lumières & de goût. Les caractères de notre langue y sont bien saisis. On y démontre qu'il n'y a point de sciences qu'on ne puisse enseigner en François, d'une manière aussi convenable qu'en Grec & en Latin. L'ouvrage enfin eut du succès, & fit ouvrir les yeux à bien des gens, esclaves jusqu'alors de l'usage. Le roi lui-même voulut que, par la suite, les glorieux événemens de son règne fussent lus & entendus de tout le monde. Charpentier fut si enchanté de la fortune de son livre, qu'il en donna promptement avis au comte de Bussy, dans une lettre où il lui disoit : » J'ai présentement d'illustres sectateurs, & je ne pouvois » pas espérer un plus heureux succès » de mon opinion, que d'avoir fait » résoudre le roi d'effacer les inscrip-

» tions latines de tous les tableaux
» historiques de la grande gallerie de
» Versailles, & d'y en mettre de Fran-
» çoises, comme il y en a présente-
» ment «.

Il est certain que les idées de cet académicien, zélé pour notre langue, contribuèrent beaucoup à la faire employer pour les tableaux de la gallerie de Versailles; mais il ne l'est pas moins aussi, que les inscriptions qu'il donna furent effacées. Il les avoit chargées d'épithètes ridiculement pompeuses. On mit, à la place des inscriptions de Charpentier, celles de Rainsant, qui sont très-simples.

L'opinion, qu'en France on ne doit écrire qu'en François, ayant été embrassée du monarque, elle le fut bientôt généralement de toute la nation. On se fondoit, pour être de cet avis, sur ce que le François est le plus beau langage de l'univers. On vouloit qu'il eût les avantages de toutes les langues de l'Europe, sans en avoir les défauts: on en faisoit enfin une langue parfaite. Mais en est-il une dans le monde, qui puisse exprimer toute la variété de nos idées & de nos sensations, toutes les

nuances dont elles ſont ſuſceptibles ? On déſigne, ſous des noms généraux, mille choſes qui ſe diviſent à l'infini. Point de langue qui ne ſoit imparfaite comme nous. La nôtre n'a peut-être ni l'abondance ni la flexibilité de l'Italien (*), ni la majeſté de l'Eſpagnol, ni l'énergie de l'Anglois. Si le Latin a de la rudeſſe, à cauſe de la terminaiſon de la plupart de ſes mots, en récompenſe, il a l'avantage des inverſions. Elles lui donnent une hardieſſe, une vigueur, une harmonie, à laquelle notre langue ne ſçauroit atteindre. La marche du François eſt timide, ſa ſyntaxe toujours uniforme. Le nominatif précède ordinairement le verbe : le verbe amène après lui ſon accuſatif. S'il y a une langue parfaite, c'eſt aſſurément le Grec. C'eſt la plus ſonore, la plus abondante dans ſes expreſſions, la plus variée dans ſes tours & la plus régulière dans ſa marche ; celle qui ex-

(*) Ce n'eſt pas qu'on veuille étendre cette opinion auſſi loin que l'a fait M. *Deodati*. Il avance, ſans trop de ménagement, que la langue Françoiſe eſt pauvre, décharnée & dure. M. de Voltaire lui a fait voir combien cette invective eſt fauſſe, ridicule & déplacée.

prime le mieux les mouvemens divers de notre ame. Ses syllabes longues & brèves, l'enchantement de sa prosodie font qu'elle a toute l'expression de la musique. Chez elle, tout est image : d'un seul mot, on peut rendre plusieurs idées.

Le grand mérite de notre langue, & ce mérite a dû lui suffire pour devenir la langue la plus générale de l'Europe, c'est la douceur & la clarté. Point de langue plus propre qu'elle pour la conversation, qui soit plus de commerce, qui compte plus de livres agréables, qui ait mieux réussi à réduire tous les goûts à un goût général. Elle a pris faveur comme nos usages & nos modes. On a comparé les talens de nos bons écrivains à celui de nos femmes, qui, sans être plus belles que les autres femmes de l'Europe, le paroissent davantage ; parce qu'elles se mettent mieux, qu'elles ont porté plus loin l'art de la parure & saisi plus surement les graces nobles, simples & naturelles.

Les partisans de notre langue vouloient que, pour achever de la mettre en crédit, on ne se servît que d'elle pour les inscriptions de nos monumens.

C'eſt en effet un reſte de préjugé d'en employer une autre en ces occaſions. Le François n'a-t-il pas autant de préciſion & de force qu'il en faut pour ces ſortes de ſujets ? Qu'on choiſiſſe ſeulement un homme de génie, & l'on verra de quoi notre langue eſt capable. On en a des exemples (*).

Preſque toutes les inſcriptions des ſtatues de nos rois ſont en latin. On a tenu un milieu pour celle de Louis XIII à la place royale. Des quatre faces de la baſe de cette ſtatue équeſtre, deux ſont chargées de Latin & les deux autres de François. Il étoit réſervé à ce temps-ci de voir rendre totalement juſtice à notre langue : du moins on ſe

(*) Certaines villes du royaume ont voulu avoir des inſcriptions Françoiſes. Celles qu'on y lit ſur quelques-unes de leurs portes, ou ſur le frontiſpice de quelques-uns de leurs bâtimens, valent bien tout ce qu'on eut pû dire en Latin. Avons-nous, dans cette langue, beaucoup de choſes comparables aux quatre vers de Piron, faits pour une bourgade près de Troie en Champagne, qui fut incendiée, & rébâtie par M. Graſſein, officier de la monnoie.

La flamme avoit détruit ces lieux :
Graſſein les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre, à jamais, expoſe à tous les yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

flatte qu'on n'éternisera que par elle; dans l'inscription de la statue équestre de Louis XV, à Paris, le glorieux règne de ce monarque.

Il faudroit qu'on en usât de même pour nos fontaines publiques, nos jardins, nos portraits, nos statues. Le genre des inscriptions est un genre borné. Tel poëte François, dans cette partie, pourroit balancer Santeuil (*).

Il y a des noms François qu'on affoiblit totalement en les traduisant. Consacrés par la vénération publique, ils frappent moins lorsqu'ils sont latinisés. Quel est le mot Latin qui rendra l'impression que fait sur nous celui de *Fontenoy?* Enfin Horace & Virgile ont composé dans leur langue; Homère & Anacréon ont écrit en Grec, & non pas en Hébreu ou en Égyptien: un François doit écrire en François, & non pas dans une langue étrangère à tant de monde. Deux amis de l'Arios-

---

(*) Que peut-on faire de plus heureux que ce distique sur une statue de l'Amour?

> Qui que tu sois, voici ton maître;
> Il l'est, le fut, ou le doit être.

te, grands latiniſtes, l'exhortoient à ſe livrer à la poëſie Latine, pour laquelle ils lui voyoient beaucoup de talent. » J'aime mieux, leur répondit-il, être » le premier des poëtes Toſcans, que » de me voir dans un rang inférieur » entre les poëtes Latins «. C'eſt ce que penſa de bonne heure notre célèbre Racine, qui, dit-on, eût pu effacer, s'il avoit voulu, les Rapin & les Commire ; & c'eſt auſſi ce qu'auroit dû ſe dire le fameux cardinal de Polignac.

L'ORTHOGRAPHE,

ET

LA PRONONCIATION.

L'ORTHOGRAPHE a cauſé, parmi les gens de lettres, un véritable ſchiſme. Quelques-uns ont cru devoir changer l'ancienne, par la même raiſon qu'on a réformé nos vieilles modes. Les Italiens avoient donné à toute l'Europe, l'exemple de ces changemens. Le Triſſin, ce génie créateur qui ouvrit à ſa

nation la carrière de tant de genres de littérature, est aussi le premier qui ait porté la lumière jusques sur des choses qui ne sont pas du ressort de l'imagination. Il entreprit d'introduire de nouvelles lettres dans l'alphabet Italien & d'en ôter celles qu'il croyoit inutiles & même embarrassantes ; mais il ne fut pas aussi heureux dans cette innovation que dans plusieurs autres, & particulièrement dans celle des vers libres, *versi sciolti*.

Dès 1531, quelques écrivains François tentèrent également de réformer notre orthographe, d'après l'idée du Trissin ; mais ils ne réussirent pas mieux que lui. Le projet de ces hommes systêmatiques étoit de rendre notre langue plus belle, plus facile à lire &, surtout, à apprendre. Ils trouvoient absurde que l'orthographe ne répondît pas à la prononciation ; que l'une fût continuellement en contradiction avec l'autre. Le plan qu'ils imaginoient, pour remédier à ce qu'ils appelloient un abus, étoit bon sans doute ; il avoit de grands avantages ; mais l'exécution n'en étoit pas facile. Pour être rempli d'une manière satisfaisante, il ne falloit

rien moins qu'un homme qui eût toujours vécu dans les meilleures compagnies, qui possédât parfaitement sa langue, qui la parlât sans laisser entrevoir le moindre défaut d'organe, de pays, d'ignorance & de mauvaise éducation. Quelqu'un qui prononceroit bien seroit seul en état d'orthographier de même. Mais quels furent les premiers en France & les plus zélés partisans du néographisme ? un Manceau, nommé *Jacques Pelletier*, & un Gascon, appellé *Louis Maigret*. En voulant tous deux ramener l'orthographe à la prononciation usitée, ils ne la ramenèrent qu'à la prononciation de leur pays; & ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'ils se la reprochèrent, & que chacun crut avoir de son côté la véritable & seule manière de bien prononcer.

Les honnêtes gens, qui ne prenoient aucun intérêt à cette contestation, rirent beaucoup des prétentions de l'un & de l'autre. Mais ceux qui tenoient, avec chaleur, pour l'ancienne manière d'orthographier, allèrent plus loin. Ils crurent avoir gain de cause, & qu'il ne feroit plus question, désormais, d'aucune innovation à ce sujet.

Cependant le fameux *Ramus*, ou *Pierre de la Ramée*, du sein de la poussière de l'école, voulut entrer en lice. Il inventa & tâcha d'accréditer une nouvelle orthographe. Il enchérit sur tout ce qu'on avoit imaginé pour la réformer. La sienne étoit si singulière, que personne ne put lire ses ouvrages, & qu'il avoit de la peine à se lire lui-même. Cet inconvénient l'obligea de mettre, à côté de ce qu'il faisoit imprimer suivant sa réforme, la même chose écrite à la manière ordinaire. Le public ne sçut point du tout gré à l'auteur d'avoir eu cette attention, & le traita de ridicule, comme les autres, pour avoir osé innover.

Le mauvais succès de ces différentes tentatives dégoûta, pendant quelque temps, d'en faire de nouvelles. Quelques écrivains se flattèrent d'être plus heureux. On les combattit encore; mais enfin leurs idées commencèrent à prendre. Ils travaillèrent à différentes reprises sur l'orthographe, & firent presque sentir la nécessité d'en avoir une nouvelle. Il discutèrent la propriété de chaque lettre. Les accens même ne furent pas oubliés. On

détermina où devoient être le grave & l'aigu : le circonflexe fut imaginé alors, afin de conftater la fuppreffion de quelques lettres. Il parut des obfervations fur les points, les deux points, les virgules, & les tréma. Il fe fit des *in-folio* pour ces derniers articles feuls. Il eft parlé dans l'abbé Goujet d'un certain docteur, qui *fe difciplinoit pour les fautes contre l'ABC.* Jamais grammairiens ne méritèrent plus qu'alors l'application de cette penfée : l'*extrême exactitude eft le fublime des fots.*

Toutefois ces obfervateurs rigides, ayant une forte de raifon dans la défenfe de leur caufe, groffirent chaque jour leur parti. Les plus grands écrivains fe rangèrent à leur opinion. Ce font eux principalement qui la firent valoir, & qui ont mis à la mode la nouvelle orthographe.

Parmi ceux dont le nom en a le plus impofé, il faut diftinguer Du Marfais, l'abbé de Saint-Pierre, & M. de Voltaire. Le judicieux Du Marfais, un des hommes qui a le mieux entendu le génie des langues, & qui a porté plus loin l'efprit de difcuffion & d'a-

nalyse dans toutes les parties grammaticales, a fait voir qu'en matière d'orthographe, si l'usage étoit un maître dont il convint en général de respecter les loix, c'étoit le plus souvent aussi un tyran dont il falloit sçavoir à propos secouer le joug. Il a marqué les changemens qu'on devoit y faire. Il est d'avis qu'on supprime les lettres redoublées, quand elles ne rendent aucun son. L'abbé de Saint-Pierre a été plus hardi : ne voyant que fautes & abus dans l'ancienne orthographe, comme il en voyoit dans le gouvernement, il a travaillé avec plus de zèle que de sagesse à la réformer. Se moquant également de l'usage reçu, de l'inutilité & des inconvéniens d'une trop grande innovation, & de l'habitude des yeux qu'un pareil changement blesse, il ne s'est embarrassé que d'établir ses idées singulières, de réaliser ses rêves sur le néographisme, de mettre un accord parfait entre l'orthographe, & la prononciation. Il ne bornoit pas à notre langue la réforme qu'il méditoit de faire, il vouloit qu'elle s'étendit à toutes les langues de l'Europe. Dans son livre de la *Taille réelle*, un de ses meilleurs

ouvrages, il tâcha de réduire en pratique son nouveau système sur l'orthographe ; mais plus d'une personne se trouva fort embarrassée à la lecture. Un homme en place fut obligé, pour pouvoir le lire, de le faire copier suivant l'usage accoutumé. On y lit, *saje*, *usaje*, *langaje*, *néglijence*, *peizam*, *Fransoés*, *Ejipsiens*, &c., &c. Comme l'auteur se doutoit bien de la peine qu'on auroit à le lire, il eut l'attention de faire écrire souvent, dans une même page, les mêmes mots suivant l'usage ordinaire, & suivant ses nouvelles idées. Cette bisarrerie & cette bigarrure rendirent l'innovation encore plus ridicule. M. de Voltaire passe pour avoir innové à son tour ; mais la pratique qu'il suit & qu'il est parvenu à rendre assez commune, avoit été proposée avant lui. Sa manière d'orthographier ne consiste qu'en deux ou trois points : il écrit *connaître*, *aimait*, *Français*, quoique Louis XIV prononçât toujours François. Il met deux F à philosophe. Chez lui les lettres redoublées sont rares : en général, il écrit *ais* ou *ois*, selon que l'on prononce l'un ou l'autre. Il décide, par ce moyen, la

bonté de bien des rimes, & la terminaison véritable de beaucoup de noms de peuples.

On a poussé encore plus loin l'innovation. Un auteur s'est attaché à ce que son orthographe rendit scrupuleusement toutes les inflexions de la voix : par exemple, il écrit *ele* au lieu d'elle.

Le systême des plus hardis novateurs, en fait d'orthographe, fut vivement réfuté par ceux qui lui préféroient l'ancienne. M. l'abbé d'Olivet combattit pour l'usage. L'abbé Desfontaines, toujours en guerre pour abbatre l'hidre du néologisme, tourna, pendant quelque temps, sa plume contre le néographisme. Beaucoup d'écrivains se joignirent à ce combattant redoutable. Ils ne cessèrent de répéter qu'il étoit de la dernière importance de laisser les choses sur l'ancien pied ; qu'il y alloit de la *police des lettres*, & de *celle même de l'état ;* que l'orthographe intéressoit la grammaire & la langue ; qu'il falloit apporter autant de soin pour orthographier correctement, que pour écrire purement : ils se plaignoient de ce qu'on se relâchoit là-dessus. Ils fondoient

doient leurs exclamations ſur la néceſſité de conſerver l'étymologie des mots ; de faire porter à notre langue, dérivée de celle des anciens Romains, les glorieuſes marques de ſon origine ; ſur la difficulté qu'il y auroit à diſtinguer le ſingulier & le plurier, ſoit des noms, ſoit des verbes, puiſque il *aime* & ils *aiment*, s'écriroient il *aime*, ils *aime* ; ſur la multitude de dialectes qui s'introduiroient dans notre langue, le Normand, le Picard, le Bourguignon, le Provençal, étant autoriſés à écrire comme ils parlent ; enfin, ſur l'inutilité dont deviendroient nos bibliothèques, & ſur l'obligation où l'on ſeroit d'apprendre à lire de nouveau tous les livres François imprimés auparavant la réforme. Ils ajoutoient que cette différence, qui ſe trouve entre notre orthographe & notre prononciation, ſe faiſoit encore plus ſentir dans la langue Angloiſe. Il eſt vrai que de toutes les langues connues, c'eſt celle où ce défaut eſt le plus conſidérable. Les Anglois ne prononcent aucune des cinq voyelles, comme les autres nations. Un François qui ne ſçauroit point leur langue, & qui

liroit en préſence d'un d'eux, par exemple, *i have*, j'ai, ne feroit point entendu. L'Anglois croiroit qu'il n'y a point de mot pareil dans toute ſa langue. Cette difficulté extrême d'articuler le ſon propre de chaque voyelle, de connoître toute la variété des accens de cette langue, de ſaiſir certains ſifflemens de ſyllabes finales, fait que l'Anglois ne ſe prononce bien qu'avec beaucoup de peine & d'uſage. On voit aſſez de François, de femmes même, qui le liſent & l'entendent ; mais très-peu qui le parlent, & qui ſoient en état de ſuivre une converſation angloiſe.

Les vengeurs zélés de l'ancienne orthographe, traitoient leurs raiſons de *démonſtration morale* ; mais leurs adverſaires ne les jugeoient pas même une ſimple preuve. Ils les réfutèrent pour la plupart avec ſuccès. Quant à cette raiſon qu'on croyoit ſans réplique, qu'il faudroit jetter au feu les meilleurs livres, comme devenus inutiles par la nouvelle orthographe, ils répondirent que, pour remédier à cet inconvénient, on n'avoit qu'à les faire imprimer de nouveau.

Cette dispute développa de part & d'autre le caractère ardent & l'impolitesse de quelques écrivains : mais il y en eut pourtant qui s'y engagèrent avec modération, & qui voulurent rapprocher les deux partis. Le père Buffier, Rollin, & M. Restaut, prirent un sage milieu. Ils parurent également éloignés de respecter superstitieusement l'usage, & de le heurter en tout. L'orthographe pour laquelle ils se déclarèrent, est une orthographe raisonnée. Un cas, disent-ils, où il seroit ridicule de changer la manière usitée d'écrire, c'est lorsque des mots, ayant un même son, ont pourtant une signification opposée, comme *poids*, *poix* & *pois*, *ville*, & *vile*, qui sont toutes choses différentes. Il n'est pas douteux qu'il ne faille marquer aux yeux les différences que l'on ne peut faire sentir à l'oreille. Suivre la raison & l'autorité, voilà, selon les écrivains les plus judicieux, la règle la plus sûre par rapport à l'orthographe. Cette règle dit tout, & condamne le pédantisme & toute affectation.

Il semble que cette dispute eut dû être étouffée dans sa naissance. Pour

décider la queſtion agitée, il n'y avoit qu'à conſulter nos grands dictionnaires François : leur orthographe devoit faire loi ; mais ils n'en ont point ſuivi d'uniforme.

Richelet a retranché de pluſieurs mots les lettres qui ne ſe prononcent point. Il a ſubſtitué le petit *i* à l'*y* grec, excepté dans les mots tout-à-fait grecs : encore ces changemens n'ont-ils pas été conſervés dans les éditions de ſon dictionnaire, faites après ſa mort. Dans ceux de Furetière, de Trévoux & de l'académie Françoiſe, l'ancienne orthographe eſt communément employée. On n'a rien dit de plus ſenſé que ce qu'on trouve dans la préface de ce dernier dictionnaire, en parlant de la conteſtation ſur l'orthographe. » L'an-
» cienne nous échappe tous les jours ;
» &, comme il ne faut point ſe preſſer
» de la rejetter, on ne doit pas non
» plus faire de grands efforts pour la
» retenir ».

Le changement dans toute matière a des attraits : de même qu'on a changé en grande partie l'orthographe, on a auſſi eſſayé de ſubſtituer aux notes ordinaires de la muſique d'autres ſignes ;

inventions dont les auteurs n'ont pas été bien reçus du public, & qui les en ont même fait méprifer dès qu'elles ont paru.

Si des conteftations élevées au fujet de l'orthographe, nous paffons à celles qu'à fufcitées la prononciation, nous verrons encore les grammairiens divifés. L'impoffibilité de fçavoir comment il faut prononcer la plupart des mots latins, & les idées, à cet égard, des modernes latiniftes mirent autrefois en combuftion l'univerfité de Paris & le collège Royal. De ferviles compilateurs de phrafes, d'une langue qu'on a bien de la peine à entendre, plus amateurs des mots que des chofes, osèrent fe donner pour des oracles en fait de prononciation. Mais, nonobftant l'infaillibité que chacun s'attribuoit, ils ne furent pas moins en guerre pour fçavoir de quelle manière on prononceroit les deux mots *quifquis* & *quanquam*. L'univerfité de Paris vouloit qu'on prononçât *kiskis*, *kankam*. Quelques profeffeurs du collège Royal, nouvellement établis, jaloux de fe faire un nom dans le monde latin, étoient d'avis contraire. Ils opinoient fortement

pour qu'on prononçât *quiſquis quanquam*. Cette dernière prononciation étoit alors une nouveauté. La Sorbonne la crut dangereuſe pour la religion & pour l'état : elle anathématiſa quiconque ne ſe conformeroit point à la prononciation d'uſage dans les écoles.

Les profeſſeurs royaux ſe moquèrent de pareilles cenſures. Ils prononcèrent le Latin comme ils crurent devoir le faire, & engagèrent à un coup d'éclat un jeune bachelier, plus ardent encore qu'eux pour la nouvelle prononciation. Cet abbé, au mépris des ordres réitérés de la Sorbonne, prononçoit partout avec affectation *quiſquis* & *quanquam*. Il fut bientôt cité au tribunal de la faculté de théologie, qui voulut le dépouiller du revenu de ſes bénéfices. Appel ſur le champ de la part de l'abbé au parlement : l'affaire alloit devenir ſérieuſe ; mais les profeſſeurs royaux, engagés d'honneur à ne pas laiſſer condamner le plus zèlé défenſeur de leur opinion, allèrent en corps à l'audience, repréſentèrent avec éloquence à la cour l'injuſtice des procédés de la Sorbonne. Le parlement eut égard à la prière,

& à la qualité des supplians. Il rétablit l'abbé dans tous ses droits, & laissa chacun libre de prononcer le Latin comme on voudroit. Cela rappelle les disputes des jésuites & de l'université sur la prononciation de la langue Grecque qui ont été fort loin, & qui ne sont pas encore finies.

La prononciation de la langue Françoise à causé un plus grand nombre de contestations : il s'en élève chaque jour : plusieurs ne sont pas aisées à terminer. Par exemple, est-il dans la règle de ne pas faire sentir, ou de prononcer avec affectation en chaire, au barreau & sur le théâtre, le *s* final des noms, & le *r* final des verbes dont l'infinitif est terminé en *er* ou en *ir*, sous prétexte que cette pratique donne plus de dignité & d'énergie à la prononciation ? Est-il vrai que les gens qui parlent bien prononcent les mots terminés par une consonne articulée, tels que *rival*, *desir*, *mer*, comme s'il y avoit *rivale*, *desire*, *mere* ; en sorte qu'on put ranger ces mots parmi les rives féminines ? Quelque sentiment qu'on embrasse pour ou contre, on ne manquera jamais de partisans & de raisons

Le moyen de sçavoir à quoi s'en tenir c'est d'aller à la source, de consulter les gens de cour, & les gens de lettres. En général, il nous manque un bon traité de prosodie, c'est à l'académie Françoise à nous en donner un aussitôt qu'elle aura terminé son grand dictionnaire. Tous les ouvrages qu'on a publiés jusqu'à présent sur cette matière, sont insuffisans & trop bornés. Ce que nous avons de mieux, c'est l'ouvrage de M. l'abbé d'Olivet, qui n'est encore qu'un très-petit essai.

Il est ridicule que des gens instruits d'ailleurs se fassent un crime de la moindre faute contre la prosodie Grecque & Latine, & qu'ils négligent la prosodie Françoise. Il est encore moins permis à un homme du monde de l'ignorer : une belle prononciation annonce une personne bien élevée ; elle prévient en faveur d'une femme, autant & même plus que la figure & les habillemens.



LES TRADUCTIONS.

La manière de traduire les auteurs en général, & les poëtes en particulier, a été un double ſujet de diſpute chez la nation laborieuſe, peſante, mais ſouvent utile des traducteurs.

Dans la première conteſtation, il s'agit de ſçavoir ſi une traduction, pour être bonne & pour réunir les ſuffrages de tout le monde, doit être ou littérale ou libre. Cette queſtion a été faite de tout temps; mais on l'a principalement agitée du nôtre à l'occaſion des *voyages de Gulliver*, traduits par l'abbé Desfontaines. On ſçait que ſon principal mérite étoit le jugement & le goût. Il avoit fait des changemens conſidérables dans cette traduction, ainſi que dans celle de *Laurent Echard*, de *Joſeph Andrews*, &c.; car, parmi les auteurs où il y a le plus à changer, c'eſt aſſurément chez les romanciers Anglois, & nommément chez le docteur *Swift*, écrivain plein d'eſprit & original; mais à qui l'on

F v

reproche, en Angleterre même, d'être un *à low author*, un auteur qui tombe souvent dans le bas.

Un homme de génie, & qu'on a vu remplir une des premières places du ministère, dans la préface de sa traduction en prose des essais de Pope sur la critique & sur l'homme, blâma la liberté qu'on avoit prise d'ôter quelque chose au *Gulliver*. Il invectiva contre ceux qui se donnoient carrière en traduisant, & voulut démontrer la nécessité d'être littéral : il appuya ses raisonnemens de l'exemple. Sa traduction des *Essais sur la critique* est rendue presque mot pour mot de l'original, & par-là directement opposée à la traduction de ce même ouvrage, donnée en vers par M. l'abbé Duresnel.

La différence qu'on remarque pour la fidélité entre ces deux traductions, est étonnante : il semble que ce ne soit pas le même ouvrage. Autant l'une a pour objet de faire sentir toute la force & tout le mérite du texte, autant l'autre tend à l'accommoder à notre goût, & à le tourner beaucoup moins à notre instruction qu'à notre

amusement. L'abbé Duresnel envoya un exemplaire de sa traduction au Despréaux de l'Angleterre qui n'en fut pas satisfait, & ne jugea point à propos de faire réponse. Pope croyoit avoir été défiguré. Il est certain pourtant qu'il y a des vers de génie, & d'une vérité frappante dans cette traduction en vers de l'*Essai sur la critique*, ouvrage dont on parle en Angleterre, comme on parle en France de notre art poëtique. Le mécontentement de Pope ne fut pas le seul chagrin qu'eut à essuyer M. l'abbé Duresnel : on lui fit beaucoup d'autres tracasseries, qui l'ont empêché de donner une édition nouvelle de son ouvrage avec des corrections & des changemens.

Le traducteur des *voyages de Gulliver*, attaqué par celui de l'*Essai sur la critique*, repoussa les traits lancés contre lui, & n'écouta que son dépit : on en voit la preuve dans ses feuilles. En faisant l'opposition de la traduction en prose & de la traduction en vers, il jugea celle ci supérieure à l'autre. Il ne vit, dans la première, qu'une mauvaise copie d'un très-bon original. Il en prit occasion de faire valoir ses

idées ſur la liberté, & l'eſpèce d'audace que doit ſçavoir prendre toute perſonne qui traduit.

Selon lui, les beautés du goût de toutes les nations doivent être conſervées : mais il ne juge pas qu'il en ſoit de même de certaines beautés locales, que des alluſions, à des uſages particuliers, empêchent d'être ſenties partout, & rendent le plus ſouvent des énigmes inſipides. Auquel cas, il recommande qu'on ſubſtitue des alluſions plus ingénieuſes & plus ſenſibles, qu'on remplace même quelquefois les idées outrées, les détails trop étendus, les comparaiſons forcées par des choſes plus juſtes & plus nobles, en avertiſſant toutefois le public de ces changemens. Il ſe moque de ces traducteurs, qui, ſous prétexte de conſerver à un original ſon air naturel, ſacrifient la force, l'élégance & la clarté à une fidélité ridicule. » Subſtituer, dit-il, » des mots françois à des mots d'une » autre langue, c'eſt faire comme les » écoliers qui commencent à traduire «. D'ailleurs, ajoute-t-il, qu'eſt-ce qui empêche qu'on ne ſoit à la fois élégant & fidèle ?

Le traducteur en prose, ennemi décidé de toute traduction libre, (car celles qui ne sont que des imitations le révoltoient bien davantage, & lui paroissoient des monstres), soutenoit que la crainte de n'être pas assez exact & littéral devoit faire sacrifier les *mots aux choses*. Rien de plus vrai que ces principes, répondoit l'abbé Desfontaines, mais qu'ils sont dangereux dans les conséquences. Celui qui se borne à être purement littéral en abuse le plus souvent ; ensorte qu'au lieu de sacrifier les mots aux choses, il sacrifie réellement les choses aux mots. La raison est qu'en rendant les mots, & même le sens principal, on ne rend pas toujours les idées accessoires, qui forment tout l'art & tout le mérite d'un ouvrage.

Le comte de Roscommont, dans son poëme *sur la manière de traduire*, reproche aux traducteurs de notre nation d'être d'ennuyeux & froids paraphrastes ; » un trait, dit-il, une pensée, que nous renfermons dans une » ligne, suffiroit à un François pour » briller dans des pages entières «. Les circonlocutions & les paraphrases sont

des défauts communs à tous les traducteurs. Mais ce ſentiment du comte de Roſcommont favoriſoit l'opinion des traductions littérales, & on le cita en triomphant. Les partiſans des traductions libres ne tinrent aucun compte de cette autorité, & lui opposèrent celle de madame Dacier, qui caractériſe ainſi une traduction ſervile & littérale. » Ce n'eſt là qu'une imita-
» tion baſſe, qui, par une fidélité trop
» ſcrupuleuſe, devient très-infidèlle:
» pour conſerver la lettre elle ruine
» l'eſprit; ce qui eſt l'ouvrage d'un
» froid & ſtérile génie «.

A force de vouloir être exact, ajoutoient-ils, on n'eſt que plat & ſec, on ſe fait un ſtile le plus ſouvent confus, entortillé. Tout traducteur, il eſt vrai, a, pour ainſi dire, un maître qui eſt ſon auteur; mais » ce maître ne doit
» pas exercer ſur lui un empire orien-
» tal & deſpotique, ni le charger de
» chaînes comme un vil eſclave. L'u-
» nique devoir de celui-ci eſt de le
» ſuivre toujours, mais quelquefois
» d'un peu loin : c'eſt même par cette
» eſpèce de liberté qu'il lui fait hon-
» neur. En marchant ſcrupuleuſement

» & immédiatement sur toutes ses tra-
» ces, il ne pourroit avoir qu'une dé-
» marche contrainte, & sa basse ser-
» vitude seroit honteusement mar-
» quée par ses pas timides, & par la
» mauvaise grace de tous ses mouve-
» mens «.

Faute de prendre un juste milieu entre une exactitude scrupuleuse & une liberté honnête, presque toutes nos traductions ont été manquées ; il en est très-peu dont ont parle. Celles d'Amiot ont été longtemps recherchées pour leur stile naïf & charmant : on met encore au rang des bonnes celles des *lettres de Pline*, par l'avocat Sacy, de l'académie Françoise ; des *lettres de Cicéron à Atticus*, par l'abbé Mongaut ; celles de Virgile, par l'abbé Desfontaines ; de l'*Anti-Lucrèce*, par M. de Bougainville ; de la *vie d'Agricola* & des *mœurs des Germains*, par M. l'abbé de la Bletterie. Les présidens Cousin & Bouhier, les abbés Prevôt & d'Olivet se sont encore distingués par leurs traductions. Cette élite de nos traducteurs a tâché de réunir la fidélité, l'élégance, & la noblesse. Il est à desirer que les grands historiens

de la Grèce & de Rome ſoient rendus par une plume digne de la leur. On attend avec impatience que l'auteur de la *vie de Julien* nous donne, en partie cette ſatisfaction. On deſire de connoître, d'après lui, Tacite, cet hiſtorien qui a ſi bien peint l'ame fauſſe, impérieuſe, diſſimulée & cruelle de Tibère, exécrable impoſteur, modèle de Cromwel pour les grandes qualités & les grands vices; cet hiſtorien, qui a ſi bien nuancé le caractère des Romains, qui veut prouver que tout, dans le ſénat & chez Tibère, ſe faiſoit par une combinaiſon de crimes; cet hiſtorien dans qui l'on remarque un eſprit d'ordre & de ſuite, des réflexions & des vues profondes & lumineuſes, un talent merveilleux pour faire des tableaux.

Un bon traducteur doit avoir un plan à ſoi. Le grand défaut de tous eſt de marcher au haſard, de ne ſçavoir pas ramener les choſes à un point intéreſſant. C'eſt par cette raiſon principalement qu'on ne lit plus d'Ablancour, réputé ſi longtemps *la perle des traducteurs*. On n'aime plus ſa traduction de Tacite, ſurnommée *la belle in-*

fidelle. La Houſſaye eſt un diſcoureur froid, minutieux & peſant. Quelle langueur, quelle incorrection, quelle indécente familiarité de ſtile dans M. Crévier ! il ſemble avoir voulu traveſtir la plupart des endroits de Tacite qu'il a rendus. On ſe plaint auſſi de M. d'Alembert, de ſon peu de fidélité, de force même dans ſa copie, de ſon projet de ne traduire que des morceaux, du reproche qu'il fait à Tacite de préſenter des *images* ou des *idées puériles*, d'oppoſer, par exemple, » la rougeur » du viſage de Domitien à la pâleur » des malheureux qu'on exécutoit en » ſa préſence, & de faire remarquer » que cette rougeur, étant naturelle, » préſervoit le viſage du tyran de l'im» preſſion de la honte «. Cette circonſtance ne fait aucun tort à l'hiſtorien, à ce peintre du cœur humain ; elle ajoute à l'horreur du tableau que forment tant d'innocentes victimes & l'ame attroce du tyran qui les voit expirer. Les admirateurs de Tacite condamnent M. d'Alembert ſur le paſſage même : ils veulent que l'hiſtorien Romain ait tout deſſiné dans le grand.

Paſſons à la diſpute ſur la manière

de rendre les poëtes. Est-ce en vers, est-ce en prose qu'il faut les traduire, pour en faire sortir toutes les beautés?

Le célèbre président Bouhier, ce sçavant d'un esprit si juste & d'un goût si délicat, tient pour les vers. Il prétend que » les traductions en prose sont » moins faites pour le plaisir des lec» teurs que pour l'intelligence du tex» te «. Il ne pense pas qu'avec cette *exactitude servile* qu'elles exigent, on puisse rendre toutes les graces de la poësie. Au contraire, dit-il, cette heureuse hardiesse, l'ame des bons vers, ne peut qu'être favorable au traducteur. Le président Bouhier a pour lui l'exemple des nations voisines. Homère est très-heureusement traduit en vers Italiens par *Salvini*; Théocrite par *Ricolotti*; Anacréon surtout par plusieurs excellentes plumes; Virgile par *Hannibal Caro*; Ovide par les *Anguillara*. Les Anglois sont aussi heureux en traductions poëtiques. On connoît celle d'Homère par *Pope*, de Virgile & de Juvénal par *Dryden*, de Lucrèce par *Creech*.

Mais, à tous ces exemples frappans, les partisans des traductions en

prose opposoient le mauvais succès de nos traductions en vers ; comme de celles de Virgile par Ségrais ; des *Odes* d'Horace par l'abbé Pellegrin (*) ; des *Héroides* & des *Élégies amoureuses* d'Ovide par Thomas Corneille, par l'abbé Barrin, & par Richer qui a mieux réussi dans ses *Fables ;* des *Métamorphoses* par Benserade ; de la *Pharsale* par Brebœuf. Ils mettoient tous ces copistes versificateurs dans la dernière classe des écrivains. Ils les jugeoient les plus cruels fléaux de la vérité & des beautés originales. Ils leur préféroient, sans hésiter, l'ignorance & la platitude de Marole & de Martignac, les écarts d'imagination de Catrou, les bévues de Saint-Rémi, la froideur de Bellegarde & de Tarteron, la mauvaise grace de Dacier, l'enflure & l'esprit de système de Sanadon, l'incorrection

---

(*) On n'eut jamais parlé de Pellegrin comme traducteur, sans la jolie épigramme que fit La Monnoye, en voyant le texte du poëte Latin à côté de cette version :

On devroit, soit dit entre nous,
A deux divinités offrir ces deux Horaces ;
Le Latin, à Vénus, la déesse des graces ;
Et le François, à son époux.

& le verbiage de l'abbé Bannier. Traduction pour traduction, ils en aimoient encore mieux une mal rendue en prose, qu'une autre mal rendue en vers.

Le traducteur en vers du poëme de Pétrone sur *la guerre civile*, de la *Veille des fêtes de Vénus* (*), du quatrième livre de l'*Énéide*, n'avoit encore exposé qu'en général ses idées. Bientôt il les développa dans une préface à la tête de ce même quatrième livre.

L'abbé Desfontaines se proposoit alors de donner une traduction complette des œuvres de Virgile. Il espéroit que la sienne, pour l'exactitude, pour la précision, l'élégance & la clarté, effaceroit toutes celles qui avoient paru. Ainsi Desfontaines avoit à craindre de voir son travail de plusieurs années perdu, si les idées du président Bouhier avoient lieu. Il pouvoit même se flatter d'écrire aussi bien en prose que ce président en vers : aussi ne manqua-t-il pas de protester hautement, dans une de ses feuilles, contre tout ce

(*) *Pervigilium Veneris.*

que celui-ci avoit dit dans sa préface & ailleurs. Cette protestation fut faite à l'occasion du compte qu'il rendit de la traduction nouvelle de Pétrone, ce courtisan emporté par la satyre & la débauche, ou plutôt ce pédagogue enflé qui ne connoissoit la cour que par oui-dire.

Le critique accompagna néanmoins ses observations de ménagement & de beaucoup de politesses; mais il mit, dans la suite, plus de chaleur & de méthode dans un discours, sur la traduction des poëtes, placé à la tête de celle de Virgile. » La prose, dit-il, ne sçau-» roit représenter qu'imparfaitement » les graces de la poësie; c'est-à-dire » qu'elle ne peut en réprésenter le » rythme & la cadence : mais, à cela » près, elle peut en représenter par-» faitement toutes les graces, en re-» tracer toutes les images & en ren-» dre même toute l'harmonie, par une » autre sorte d'harmonie qui lui est » propre & qui vaut bien, dans son » genre, celle des vers «. Il soutient que le traducteur en vers & le traducteur en prose sont sujets aux mêmes loix; qu'ils sont aussi astreints à la fi-

délité l'un que l'autre ; qu'il eſt auſſi ridicule de voir l'un ſe donner l'eſſor & perdre de vue ſon original, que de voir l'autre ramper ſervilement & ne faire de ſa traduction qu'une gloſe ennuyeuſe & littérale.

Le P. Sanadon eſt d'avis qu'on peut traduire très-heureuſement en proſe. Il s'explique clairement ſur cela, dans la préface de ſa *Traduction des œuvres d'Horace*. L'abbé Desfontaines n'oublia pas de faire valoir ce ſentiment. Il cita le morceau où ce jéſuite dit : » Une traduction en vers ne ſçauroit » manquer de ſacrifier ſouvent l'eſſen- » tiel à l'acceſſoire, & d'altérer les pen- » ſées & les expreſſions de l'auteur, » pour conſerver les graces de la ver- » ſification «. Mais, d'un autre côté, le préſident Bouhier pouvoit ſe réclamer du jéſuite Tarteron, qui, après avoir donné la traduction des *Satyres*, des *Épîtres* & de l'*Art poëtique* d'Horace, avoit été vingt ans ſans oſer entreprendre celle des *Odes*, dans la perſuaſion qu'elles ne pouvoient être bien rendues qu'en vers.

Tout ſe paſſa, de part & d'autre, avec une politeſſe & des égards qu'il

eſt bien rare de voir parmi les gens de lettres d'un ſentiment oppoſé. » Ce » qui me fait le plus craindre, écri- » voit le préſident Bouhier à ſon ad- » verſaire, c'eſt le parallèle de votre » excellente traduction de Virgile, » dont vous venez de nous donner » quelques échantillons, avec ma foi- » ble poëſie «. Celui-ci répondit à ces choſes obligeantes par d'autres auſſi flatteuſes pour le préſident. L'abbé lui accorda tout ce qu'il crut ne pas aller directement contre ſon opinion. Il ſe retrancha ſeulement à dire, qu'en ſoutenant qu'il falloit traduire les poëtes en proſe, il ne parloit que des longs poëmes où il eſt impoſſible au verſificateur de ſoutenir le ton de traducteur fidèle depuis le commencement juſqu'à la fin. Il ſe prévaut beaucoup d'une expérience qu'il dit certaine; c'eſt l'ennui que cauſe une lecture de moins de demie heure des longs ouvrages en vers François, & ſurtout en vers Alexandrins, quelques beaux qu'ils ſoient d'ailleurs. M. l'abbé Trublet, admirateur, outré de quelques écrivains, meilleurs proſateurs que poëtes, dit à peu près la même choſe. Ce langage ne

convient qu'aux mauvais versificateurs & à ceux qui n'ont pas assez d'enthousiasme, & peut-être de goût, pour sentir les charmes de la belle poësie. » Quelle oreille, ajoute l'abbé Desfontaines, insatiable de musique, » pourroit écouter, jusqu'au bout, un » opéra tout entier sur la même mesure, & dont chaque mesure seroit » constamment composée de quatre » notes égales «.

A l'égard des petites pièces, comme les églogues, les idylles, les élégies, les épigrammes, &c. il convient que cette raison n'est pas valable.

M. d'Alembert, dans ses *Observations sur l'art de traduire*, condamne aussi les traductions en prose. Il dit qu'un poëte Grec ou Latin, dépouillé de son principal charme, la mesure & l'harmonie, n'est plus reconnoissable; que les habillemens à la moderne, qu'on peut lui donner, peuvent être tous très-beaux, mais que ce ne seront jamais les siens; qu'on l'imitera, mais qu'on ne le rendra jamais au naturel; que notre poësie, avec ses rimes, ses hémistiches toujours semblables, l'uniformité de sa marche, &, si on ose le

le dire, sa monotonie, ne sçauroit représenter la cadence variée de la poësie des anciens; qu'enfin il faut apprendre leurs langues, lorsqu'on veut connoître leurs poëtes. Sans doute cet observateur admet l'exception de l'abbé Desfontaines. Il seroit en effet bien injuste de proscrire les vers des petits ouvrages. On a, par leur moyen, traduit heureusement tant d'opuscules charmans: le président Bouhier lui-même en a rendu plusieurs du Grec & du Latin, avec tout l'agrément possible. Il est telle petite pièce d'un genre élevé, où non seulement on peut, mais où l'on doit nécessairement employer les vers. Ceux qu'ont traduit le grand Rousseau & M. Le Franc, raviroient-ils en prose & dénués de ce charme?

Le combat instructif entre l'abbé Desfontaines & le président Bouhier n'amena pas d'autres éclaircissemens. La mort enleva ce dernier en 1746. M. de Voltaire, en le remplaçant à l'académie Françoise, & faisant, dans son discours de réception, l'éloge de son prédécesseur, rappella sa dispute sur la traduction des poëtes & lui donna gain de cause. Il soutint, avec le célèbre aca-

démicien, que les poëtes ne devoient être traduits que par des poëtes. Il en montra la nécessité, en même temps qu'il en découvrit les obstacles. Ce qui fait, dit-il, que les grands poëtes de l'antiquité ont été traduits en vers avec beaucoup de succès chez nos voisins, & ridiculement chez les François, c'est la différence du génie des langues. La nôtre ne sçauroit se plier à rendre les petites choses; à nommer, sans causer du dégoût (tant nous sommes des Sybarites dédaigneux & difficiles) les instrumens des travaux champêtres & des arts méchaniques. Point de mots, au contraire, qu'on ne puisse, à l'exemple des anciens, rendre avec une sorte de noblesse dans la langue de *Dante*, de *Lopès de Véga* & de *Shakespear*.

Si nous en croyons certaines personnes judicieuses, il n'est point de poëte qu'on ne puisse traduire également bien en prose & en vers: tout dépend du talent du traducteur. En effet, que Racine ou Despréaux & le plus excellent prosateur du siècle passé eussent entrepris, à l'envi l'un de l'autre, de mettre en notre langue Virgile ou Horace, est-il douteux que les deux

traductions ne se fussent balancées, & n'eussent un égal dégré de mérite, chacune dans son genre?

Si nous sommes dépourvus de bonnes traductions, il faut s'en prendre à l'incapacité de ceux qui se mêlent ordinairement de nous en donner. Par qui voyons-nous cette carrière courue? par tel homme qui n'entend pas mieux le François que le Latin; par tel rimailleur, le mépris & l'effroi des gens sensés; par beaucoup de ces auteurs condamnés à subsister de leur plume, à enfanter livre sur livre, non pour l'honneur, mais pour le gain. L'abbé Desfontaines, en parlant de sa traduction de Virgile, dit qu'il n'y a pas une seule ligne qu'il n'ait travaillée avec autant de soin que Despréaux travailloit ses vers. On a vu un traducteur, homme de mérite, être deux jours entiers à rendre une seule phrase de son original. Mais ces sortes de traducteurs sont rares. Le commun ne se doute pas qu'il faille du travail & du génie. Avant que d'être traducteur, il est essentiel d'être auteur. Traduire, c'est créer une seconde fois, & lutter sans cesse contre son original.

Une autre raiſon pour laquelle on manque de bons traducteurs, c'eſt l'injuſtice qu'on a de ne pas attacher de la gloire à leur occupation. En Italie, en Angleterre, les peintres & les gens de lettres, excellens copiſtes, ſont mis à côté des originaux : mais, en France, un copiſte en peinture, comme en toute autre choſe, ſeroit réputé n'avoir aucun talent. Il eſt peu de nos beaux-eſprits qui ne ſe cruſſent inſultés ſérieuſement, ſi on leur propoſoit de copier quelque grand maître que ce ſoit.

Enfin toutes les manières poſſibles de traduire doivent aboutir à un ſeul objet, qui eſt de ſe faire lire de ſuite, avec plaiſir, ſans égard au texte, de reſſembler à un excellent original. Mais on ne remplira jamais cette idée qu'autant qu'on aura ſoin de faire parler ſon auteur, comme il auroit parlé lui-même dans la langue du traducteur.



LE STILE.

De toutes les diſputes littéraires, les plus importantes peut-être, ce ſont celles qui regardent le ſtile. C'eſt lui qui décide la réputation des grands écrivains, lorſqu'il ſe trouve joint à l'élévation dans les penſées, à la nobleſſe dans les ſentimens, à la juſteſſe & à la force dans les raiſonnemens, à une belle & brillante imagination. C'eſt lui qui met cet intervalle immenſe d'eux aux écrivains médiocres. Les hommes penſent & ſentent à peu près de même : mais ce qui diſtingue l'homme de génie, c'eſt la manière de démêler ſes idées & de les rendre. Ce mérite, en quoi conſiſte principalement l'art d'écrire, a ſuffi pour mettre le ſceau de l'immortalité à la réputation de Démoſthène & de Cicéron, de Boſſuet & de Paſcal. Ils ſont encore moins lus pour les choſes qu'ils diſent, que pour le talent avec lequel ils les préſentent. Ces diſputes ſur le ſtile peuvent, à force d'objections faites

avec jugement de part & d'autre, devenir aussi lumineuses qu'utiles, & mettre sur la voie pour s'en former un.

DE LA LANGUE LATINE.

On combattit avec beaucoup de vivacité, au seizième siècle, pour & contre le stile Cicéronien. Les sçavans d'audelà des monts, idolâtres de ce stile, prétendirent que, pour être bon Latiniste, il ne falloit écrire que dans le stile de Cicéron, & que tous les autres étoient barbares. Ils donnèrent l'exclusion à celui de tant de beaux génies qui firent dans leur temps l'admiration de Rome, & qui sont encore les délices des amateurs de la Latinité. Plaute, Térence, Salluste, Tite-Live, César, tous ces écrivains immortels, à qui la langue Latine est si redevable, qui l'ont enrichie de tant de beautés, ne furent pas jugés dignes d'être des modèles. Ces sçavans conclurent que Cicéron fût, à l'avenir, le seul sur le-

quel se formassent tous les orateurs Latins. Ils anathématisèrent quiconque ne l'adopteroit pas.

Une prévention aussi déraisonnable révolta presque tout le reste de l'Europe sçavante. On appréhenda les suites d'un pareil jugement. Il vint des plaintes de tous côtés. Les Latinistes d'Angleterre, d'Allemagne & de France, se liguèrent contre ceux d'Italie. On proscrivit Cicéron & son stile : on nia que ce fut être barbare que d'écrire dans un autre.

A la tête des confédérés étoit le fameux *Erasme*, le plus bel-esprit de son siècle, un des restaurateurs des lettres, l'ennemi irréconciliable de l'absurde jargon de l'école, & le père de la vraie philosophie. Quoique bon ami, bon citoyen, il eut beaucoup d'ennemis, parce qu'il fit toute sa vie la guerre aux sots; modéré d'ailleurs, & incapable de donner dans aucun fanatisme de religion, d'ambition & de fortune. Il refusa le chapeau de cardinal que le pape, Paul III, lui offrit, ainsi que le grand Léon X avoit voulu le donner à Raphaël. Dès sa tendre enfance, Erasme s'étoit familiarisé avec tous les bons

écrivains du siècle d'Auguste ; il avoit appris par cœur Térence & Horace. A force de s'appliquer à retenir les fleurs de la plus exquise latinité, il parvint à se faire un stile clair, élégant, agréable, sur-tout dans ses *Colloques* & dans son *Eloge de la folie*. Aussi écrivit-il avec force, pour justifier les stiles différens de celui de l'orateur Romain.

L'ouvrage que lui dicta son zèle, étoit fait avec d'autant plus de soin, qu'il y alloit de sa gloire. Il l'intitula : *Cicéronien, ou du meilleur genre d'élocution* (*). Les raisons qu'il apporte pour faire admettre la pluralité des stiles, sont invincibles. Il est, en effet, aussi ridicule de borner les écrivains à un seul stile, qu'il le feroit de réduire tous les peintres à n'avoir qu'une manière, tous les hommes à n'avoir qu'une façon de s'habiller. On peut parler différemment, & parler également bien. Chacun a son ton, son caractère : le génie offre tant de faces différentes. Pourquoi, disoit Erasme, adorer tout dans Cicéron, jusqu'à ses défauts, ses lon-

(*) *Ciceronianus, sivè de optimo dicendi genere.*

gueurs, ses digressions & ses répétitions sans nombre; ses phrases emphatiques & compassées; ses déclamations sublimes & ennuyeusement belles; son égoïsme éternel; cette abondance & cette stérilité de génie tout à la fois, qui lui fait confondre tous les genres dans lesquels il écrit? Il traite tout avec le méme enthousiasme; il est toujours dans la tribune aux harangues, toujours orateur, lors même qu'il ne devroit être que philosophe, qu'écrivain didactique, comme dans ses ouvrages sur la *Morale*, sur la *Nature des dieux*, sur les *Préceptes de l'éloquence.*

Quelque critique sévère que le censeur de Cicéron fit de ses ouvrages, il sentoit, & faisoit appercevoir, mieux que personne, les beautés dont ils sont remplis. Mais il ne vouloit pas qu'elles fissent illusion, & qu'on ne distinguât point les défauts dont elles sont accompagnées, ni qu'elles préjudiciassent à tous les bons écrivains Latins.

Son livre, néanmoins, parut un attentat contre les idées reçues en Italie. La secte Cicéronienne en fut allarmée. Elle chercha quelqu'un qui pût la venger d'un tel outrage, & qui fit rendre

à l'objet de ſon admiration la juſtice qu'elle croyoit lui être due.

César Scaliger (ou de l'Eſcalle) ſe préſenta & offrit de faire répentir Eraſme des vérités qu'il avoit oſé dire. Perſonne n'étoit plus propre que Scaliger à tirer la vengeance qu'on méditoit. Cet auteur avoit la réputation de ſurpaſſer les ſçavans, ſes confrères, beaucoup moins en Grec & en Latin, quoiqu'il poſſédât ſupérieurement ces langues, qu'en groſſièretés, en ridicule amour-propre, en prétentions de toutes les eſpèces, en eſprit d'envie & de tracaſſerie, en penchant pour la calomnie, la ſatyre & les libèles. Sa paſſion dominante étoit de donner des loix à la république des lettres. Il prenoit un air important & le ton décidé. En faiſant l'éloge du père de l'éloquence Latine, dans un diſcours compoſé exprès pour la défenſe de Cicéron, il ſe répandit en invectives épouvantables contre ſon adverſaire. » Scaliger, dit Baile, jetta toutes ſortes » d'ordures ſur la tête d'Eraſme : il » l'appella cent fois ivrogne. Il ſoutint qu'Eraſme, gagnant ſa vie chez » *Alde-Manuce*, au métier de correc-

» teur d'imprimerie, laiſſoit beaucoup
» de fautes que l'ivreſſe l'empêchoit
» de remarquer. En un mot, ſes ex-
» clamations & ſes invectives ne fu-
» rent pas moindres que celles dont
» Cicéron ſe ſervit à la vue d'une hor-
» rible conſpiration contre l'état. «

Ce diſcours parut en 1531 ; il fut bientôt ſuivi d'un autre dans le même goût. Eraſme y eſt appellé *fils de prêtre & de femme débauchée.* L'homme de ſon ſiècle qui écrivoit le mieux en Latin eſt accuſé de ne ſe pas connoître en ſtile. Eraſme mépriſa d'abord, comme il le devoit, ces deux libèles ; mais il y fut depuis ſenſible à l'excès. En vain ſes amis, pour arracher le trait qui lui perçoit le ſein, ſupprimèrent-ils tous les exemplaires qu'ils purent trouver. En vain remontra-t-on à ce beau génie que Scaliger cherchoit moins à l'abbaiſſer, qu'à faire vivre, à la faveur de ſes ſatyres groſſières, ſa femme & ſes enfans. Cette excuſe révoltoit ſurtout Eraſme. » Qu'il mendie, répon-
» doit-il à ſes amis, ou bien qu'il proſ-
» titue ſa femme. Encore ce crime eſt-
» il moins énorme que celui de déchi-
» rer ſon prochain. «

Erasme mourut de chagrin à Basle, le 12 juillet 1536. Il étoit né à Rotterdam, l'an 1467. Sa naissance passa toujours pour suspecte, & fit tenir à ses ennemis beaucoup de propos ridicules. On voit encore, à Basle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son testament écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holben, avec une épigramme de Théodore de Beze. La pointe de cette égigramme tombe sur ce que le peintre n'a représenté Erasme qu'à demi corps (*) :

Vois la moitié d'Erasme, en tous lieux si connu.
Pourquoi pas tout entier ? Me le demandes-tu !
Plus il est grand, & plus il faut qu'on le resserre.
Il s'étend au-delà des bornes de la terre.

Jules Scaliger, en se glorifiant de montrer comment il sçavoit tirer raison de ses ennemis, crut que la mort d'un homme, tel qu'Erasme, lui don-

(*) *Ingens ingentem quem personat orbis Erasmum.*
Hic tibi dimidium picta tabella refert.
At cur non totum ? Mirari desine, lector ;
Integra nam totum terra nec ipsa capit.

neroit une nouvelle confidération. Il avoit déjà fait périr de même, par le glaive de la fatyre, *Jérôme Cardan*. Il s'étoit néanmoins donné les airs de le pleurer, & il pleura encore Erafme. Il feignit de regretter la perte que faifoit en lui la littérature.

Cependant les principaux foutiens de la fecte Cicéronienne triomphoient. Le chef du parti contraire étoit abbatu. Leur opinion commença à prévaloir dans les efprits. Après avoir été long-temps réleguée en Italie, elle gagna plufieurs états, & principalement la France. Les Muret, les Longueil, les Coffart, les Jouvenci ont adopté le ftile périodique & nombreux de Cicéron. On voit, par les ouvrages des plus grands Latiniftes du fiècle paffé, que ce ftile a toujours été le plus en recommandation. On accufoit même de précieux & d'afféterie ridicule tout ce qui n'étoit pas écrit de cette grande manière.

C'eût été fait de la fecte anti-Cicéronienne, s'il ne fe fût pas formé un homme qui l'a relevée, & qui lui a donné même un éclat inconnu jufqu'alors, un homme qui joignoit à la

piété la plus tendre le mérite du véritable bel-esprit ; qui n'avoit plus, je l'avoue, la pureté ni l'élégance de nos meilleurs orateurs Latins, mais qui s'étoit fait un stile plus vif, plus ingénieux, & que lui eussent envié Sénéque & Pline qu'il n'estimoit pas. Ayant commencé, un jour, de lire le panégyrique de Trajan, il ne l'acheva point, & le jetta par terre de dépit. C'est un fait qu'on tient d'un des amis du père Porée. Cet orateur célèbre avoit pris, par raison, le genre d'éloquence qui le distingue. Il le croyoit plus du ressort des discours académiques, plus fait pour éguiser l'esprit des jeunes gens, pour exercer leur imagination, & leur apprendre à construire leurs phrases avec art, & à symmétriser leurs expressions. Il craignoit qu'en voulant former ses élèves au stile nombreux & véhément, ils ne devînssent diffus & déclamateurs, défauts dans lesquels dégénère le plus souvent le stile des Cicéroniens. Une autre raison qu'il donnoit pour excuse des gallicismes dont ses harangues sont pleines, c'est la nécessité d'être clair & de plaire à bien des auditeurs François,

pour qui, sans ce secours, des paroles Latines n'auroient été que des sons importuns.

Il faut convenir pourtant que, si le stile grave, périodique & soutenu, a ses défauts, le stile contraire, fleuri, coupé, brillanté, épigrammatique, en a de plus grands encore. L'un nous mène à un pompeux verbiage ; & l'autre, aux froides antithèses, aux métaphores basses, aux tours précieux, à l'affectation, & à la mignardise. Un jour le P. Porée fut interrompu, au milieu d'une de ses harangues, par un homme qui se leva brusquement, & qui s'écria, dans un transport d'indignation: *la latinité est perdue en France.*

Malgré les critiques terribles qui se sont toujours élevées contre le stile décousu & manièré, il n'est point encore passé de mode. La fureur de montrer de l'esprit, & de jouer sur les mots, a gagné nos latinistes, autant que les écrivains François. Ils se sont ressentis de la dépradation du goût moderne. M. le *Beau* lui-même n'en est pas exempt. Quelle perfection n'eut-il pas mis à ses ouvrages, s'il eut été jaloux de joindre la force & la pureté de Cicéron au

choix heureux de ses pensées, à la délicatesse & aux agrémens de sa brillante latinité ? De peur de gâter la leur, les cardinaux Bembe & Sadolet obtinrent du pape une permission de dire leur bréviaire en grec.

Enfin, cette contestation du stile Cicéronien & anti-Cicéronien, qui avoit pris naissance en Italie, y a trouvé son tombeau. On y a couvert tout récemment les deux partis de ridicule dans un ouvrage imprimé à Venise en 1740, *in-8°.*, sous ce titre (*) : *Observations critiques concernant la langue latine, moderne, par le seigneur Paul Zambaldi, gentilhomme de la ville de Feltre.* L'auteur se propose d'y montrer le ridicule qu'il y a de prétendre bien écrire en latin, bien parler & bien entendre cette langue. Il dit franchement, dans son livre, à un jeune homme qui s'est longtemps tourmenté pour réussir dans ces trois choses : Vous avez donné sept ans à l'étude de Cicéron ; hé bien ! voilà sept ans per-

(*) *Osservazioni critiche intorno la moderna lingua Latina del signor Paolo Zambaldi, gentiluomo Feltrino.*

dus, & vous perdrez encore tout autant d'années que vous en mettrez pour cela, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'un moderne ſoit jamais au fait d'une langue morte, qu'il connoiſſe parfaitement *la propriété des termes, l'harmonie & la grace du diſcours.*

La plus grande difficulté qu'il y a, ſelon ce même écrivain, à poſſéder une langue morte, vient ſur-tout de la propriété des termes. Combien les modernes ont-ils d'idées inconnues aux anciens? Comment exprimer en latin les changemens arrivés par rapport à la religion, à la morale, aux coutumes, aux habillemens, aux commodités & aux beſoins de la vie, aux ſciences & aux arts? Dans celui de la guerre, on a fait de nouveaux noms: dans le barreau, on a créé des charges & des dignités qui n'ont aucun rapport à celles d'autrefois. Outre cette ſignification propre des termes, il y avoit une ſignification acceſſoire & dépendante de l'arrangement des mots & des phraſes, & du ton de celui qui parloit. L'un & l'autre n'ont ſouvent rien de commun avec les idées que les mots repréſentent littéralement.

La conclusion du *signor Zambaldi* est que chacun doit s'attacher uniquement à bien écrire en sa propre langue, sans prétendre enrichir de ses ouvrages celle des Romains, quelque diction qu'on imite, Cicéronienne ou anti-Cicéronienne : en user autrement, c'est apporter du métal vil dans une mine d'or.

Nous n'entrerons point dans les autres disputes sur les auteurs Latins. Le stile d'Ovide & celui de Phèdre a été attaqué très-vivement, ainsi que celui de Plutarque chez les Grecs.

DE LA LANGUE FRANÇOISE.

LA première contestation sur le stile François consiste à sçavoir si, pour bien écrire en notre langue, il faut s'être exercé longtemps à écrire en Latin, ou du moins s'il est nécessaire de l'avoir appris.

Plusieurs personnes de mérite ont agité cette question, & l'agitent encore. Le P.

Brumoi a choisi l'affirmative. Le sentiment de ce jésuite célèbre est d'un grand poids, puisqu'il réunissoit le double avantage de bien écrire en Latin & en François. Les ouvrages qu'il nous a laissés, dans la langue des Romains, comme son *Poëme sur la Passion* divisé en douze chants, & un autre sur la *Verrerie*, sont pleins de chaleur & de beautés, & valent du moins, quant à l'imagination, ce qu'il a fait en François. Son *Théâtre des Grecs* est ce qui l'a mis en réputation parmi les gens du monde. La connoissance profonde qu'il avoit des auteurs Grecs & Latins, & l'usage qu'il en faisoit pour extraire les beautés originales & les faire passer dans notre langue, lui ont fait imaginer qu'il falloit tenir la même route. Il crut son opinion fondée, & la soutint avec honneur. M. l'abbé d'Olivet, autre bon juge dans ces sortes de matières, s'est aussi rangé de cet avis. Toute la différence qui se trouve entr'eux, c'est que l'un prétend qu'il est de toute nécessité de réduire en pratique son sentiment; & l'autre se contente de dire que le sien a de très-grands avantages.

Nos beaux-eſprits, pour la plupart, ſont fort oppoſés à cette prétention. Le travail, qui les rebute, leur fait dire que le talent peut ſuppléer à tout. Ils citent quelques bons écrivains François, qui n'ont pas été de grands latiniſtes. Bourſault étoit, plus que perſonne, dans ce cas, ainſi que la plupart de nos dames auteurs. Parmi ceux qui, dans leur jeuneſſe, avoient étudié le Latin, combien l'ont toujours mal ſçu, ou l'ont négligé depuis, & même oublié? Une bonne *Grammaire Françoiſe* peut, dit-on, tenir lieu de tout le reſte. On peut y apprendre la marche, les beautés & le génie de ſa propre langue, & mieux encore que dans ce labyrinthe où nous jette l'étude de celle qu'on ne parle plus.

On entend mettre en queſtion par des perſonnes d'eſprit, ſi, au lieu de condamner pendant ſi longtemps un jeune homme à apprendre le Latin, il ne ſeroit pas plus convenable de le lui défendre abſolument. La raiſon qu'ils en apportent, eſt que l'étude de cette langue fait contracter à l'eſprit une certaine roideur & une ſéchereſſe dont on ſe défait difficilement, & qu'on remarque

juſques dans les moindres bagatelles qu'on écrit. Un des premiers génies de ce ſiècle, dans une de ſes lettres en réponſe à celle d'un jeune homme de douze ans, élevé ſuivant le ſyſtême de l'éducation particulière, & qu'on avoit fait commencer par l'étude de ſa propre langue, le félicitoit de n'être pas au collège, parce qu'il n'auroit eu qu'un mauvais ſtile.

Le ſyſtême des contempteurs de la latinité n'eſt vrai que juſqu'à un certain point : cette langue mérite certainement d'être cultivée. Quelle différence de celui qui la poſsède, & qui a fait de bonnes études, avec celui qui n'en a point de notion ! Les principes qu'on en a reçus dans l'enfance, ſi on les retient, ſont bien une lumière qui nous guide toujours pour écrire dans quelque langue que ce ſoit. Et, quant au mauvais françois, au ſtile même barbare qu'un jeune homme ſe fait dans les collèges, ce langage s'épure enſuite par l'uſage du monde & par la bonne compagnie. Le commerce des femmes, qui ont l'eſprit cultivé, ne fait que le perfectionner, & lui inſpire des tours heureux, des expreſſions

naturelles, élégantes, ingénieuſes. Le deſir de plaire lui donne l'enjouement & la légèreté de ſtile.

Je n'ai garde cependant de préconiſer le Latin, au point de croire ridiculement qu'il faille donner à cette langue les plus belles années de ſa vie, y être conſommé pour ſe mettre en étant d'écrire en François.

La ſeconde diſpute roule ſur les cauſes de la corruption du ſtile.

Il a commencé à ſe corrompre chez les Grecs immédiatement après la mort d'Alexandre; chez les Romains dès le règne de Tibère; chez les Italiens à la mort de Léon X, & en France au commencement de ce ſiècle. Auparavant on l'avoit bien vu décheoir. Une ſociété de précieuſes établie à Paris, y avoit mis en mode un jargon ridicule analogue à leur caractère, une façon romaneſque de s'exprimer, une affecterie continuelle, un ton hors de nature, & qu'elles appelloient celui de la bonne compagnie. Leur fureur de vouloir afficher l'eſprit aux dépens du bon-ſens & du ſtile avoit même été jouée ſur le théâtre; & de plus, il avoit

paru dès 1660 un ouvrage ſous ce titre : *le grand Dictionnaire des précieuſes, ou la Clef de la langue des ruelles* : mais cette démence n'avoit pas encore été portée au point où l'on l'a vue depuis.

Elle a gagné principalement, lorſqu'on n'a plus eu les grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, la Bruyère, ces génies immortels que le ſçavant Huet ſe félicitoit d'avoir connus, comme Ovide ſe fait gloire, dans une élégie, d'avoir vu Horace, Virgile, Tibulle, Properce & Gallus. Les écrivains de nos jours en qui l'on voyoit encore des étincelles de ce beau feu qui animoit ceux du ſiècle paſſé, ont en vain crié contre cette déraiſon, & voulu ſauver le goût égaré en France. L'abbé Desfontaines donna le *Dictionnaire néologique* (*), pour s'oppoſer au torrent. Le livre eſt plaiſamment écrit. On y ridiculiſe l'affectation à courir

---

(*) *Dictionnaire* qu'il s'eſt attribué, & qui eſt l'ouvrage d'une ſociété littéraire, ſuivant l'auteur de la *Vie de M. Fourmont l'aîné*, imprimée à Paris, 1747. Un mot ſingulier & nouveau, échappé au hazard, en fit naître l'idée à un des membres de cette ſociété, qui l'exécuta avec ſes confrères.

après les mots nouveaux, les penſées énigmatiques, les tours recherchés, les petites ſentences coupées, ces fineſſes, ces expreſſions, ces traits ſaillans, ces gaités, ces familiarités ingénieuſes, tous ces jeux d'une imagination déréglée, qui ſont l'eſprit des ſots. On a beaucoup applaudi à l'ouvrage & à l'idée de l'auteur : mais on s'eſt décidé, & l'on ſe décide encore d'après l'habitude.

Elle eſt ſi forte que, pour la déraciner & pour prévenir les innovations en ce genre, une feuille périodique qu'on feroit paroître ne feroit pas la moins utile. Il y a dans tel mois, dans telle ſemaine, de quoi fournir abondamment aux obſervations d'un journaliſte. Ce feroit un Argus qui veilleroit à la pureté de la langue, qui avertiroit des tentatives de ſes ennemis.

Un des écrivains qu'on a le plus accuſé d'avoir introduit ce ſtile, d'avoir fait, quoiqu'excellent original, les plus mauvaiſes copies, c'eſt Fontenelle : on le compare à *Séneque* pour la proſe, & à *Ovide* pour les vers. M. l'abbé Trublet le juſtifie de ce reproche. Ce panégyriſte zélé d'un modèle ſur lequel

quel il ſemble avoir voulu ſe former lui-même, ainſi que d'après Lamotte, prétend que Fontenelle ne reſſemble à perſonne; qu'il n'eſt ni coupé, ni haché dans ſa proſe comme *Séneque*, ni diffus dans ſes vers comme *Ovide*; qu'il eſt ingénieux & naturel, ſolide & agréable, profond, clair & ſouvent enjoué; qu'il joint enfin au *raiſonnable & au ſimple des auteurs du ſiècle d'Auguſte, l'ingénieux & le piquant des écrivains du ſiècle ſuivant.*

Dans les différends qui ſe ſont élevés ſur les cauſes véritables de cette dépradation de ſtile dont on ſe plaint, il faut d'abord faire mention de ceux de l'abbé Dubos, cet écrivain qui avoit peu lu, mais beaucoup réfléchi. Il a traité de la poëſie ſans avoir un livre chez lui, & de la peinture ſans poſſéder aucun tableau. Dans ces *Réflexions* eſtimées ſur ces deux arts, il rapporte en partie à la différente température de l'air, la ſource de la décadence où tendent tous les genres.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* veut que la différence des gouvernemens, des religions, des mœurs & des coutumes des peuples, vienne principalement du cli-

mat. L'abbé Dubos avoit eu cette idée avant M. de Monteſquieu, par rapport à l'eſprit & aux talens. Selon cet abbé, ſi nous n'avons plus d'écrivains ni de peintres dont le pinceau égale celui des grands maîtres, c'eſt que ces derniers ont reſpiré un air qui leur étoit défavorable. Mais, lui répond-on, les Bavius & les Mævius, les Pradon & les Cotin, ont vêcu dans le même temps & ſous le même climat que ces grands hommes, dont les productions ſublimes ont ſi fort honoré leur patrie, & font un étonnant contraſte avec celles de leurs imbécilles rivaux. L'air, plus ou moins ſerein, peut-il influer ſur les écrivains & les artiſtes, comme ſur les fruits & les récoltes ? On objectera ſans doute que les propoſitions générales dans l'ordre moral, comme celles de l'abbé Dubos, ſouffrent des exceptions, & peuvent n'être pas moins vraies ; & que d'ailleurs il n'aſſigne pas une cauſe, mais pluſieurs, qui concourent au même effet.

Quoi qu'on puiſſe dire en ſa faveur, M. Racine fils l'a réfuté. Ce dernier a établi de nouvelles idées : mais en ſubſtituant, comme il fait, les cauſes

morales aux causes physiques, se trouve-t-on plus éclairci ? Il avance que la protection des princes & des ministres n'influe en rien au concours des grands écrivains en tout genre. Sans les bienfaits, dit-il, du cardinal de Richelieu, Descartes a été Descartes, & Corneille a été Corneille. La seule raison qu'il apporte de la rencontre des meilleures plumes en un siècle plutôt que dans un autre, ce sont les efforts & les succès réitérés des personnes de génie. De toutes ces lumières particulières, il en résulte, pour la nation, une lumière générale qui n'a qu'un temps, & qui s'éteint lorsqu'on ne consulte plus la nature, qu'on lui préfère le singulier & le manièré. Là-dessus, il déplore les suites funestes de l'*amour du bel-esprit, qui a tout gâté en France.* Il gémit, à l'imitation de Pétrone, de ce que le stile n'a plus de *nerfs*, de ce qu'on sacrifie la force & la simplicité d'expression à de *petites phrases bien arrondies, pleines de miel, & assaisonnées de pavots.*

Ceux qui se sont élevés contre le sentiment de M. Racine, trouvent ses plaintes très-justes, mais non pas son rai-

sonnement. Il leur paroît étrange que la faveur déclarée d'un grand prince, d'un ministre tel que Mécène, ne puisse aider au talent, le faire sortir, & le créer en quelque sorte.

Un autre auteur a moins gémi de la dégradation des esprits, & a raisonné davantage. En prenant une route différente de celle de l'abbé Dubos & de M. Racine, & commençant par convenir qu'il y avoit encore dans ce siècle des écrivains dignes de l'autre, il a mieux saisi & marqué les causes véritables du contraste de ces deux siècles. Celles que M. l'évêque du Puy, écrivain qui, à l'exemple de Bossuet & de Fénélon, joint à l'amour des sciences le goût de la littérature, donne dans son *Essai critique sur l'état présent de la république des lettres*, méritent de l'attention.

Il les réduit toutes aux suivantes; 1°. l'esprit pointilleux & d'analyse qui fait qu'on discute tout aujourd'hui, & qu'on ne sent rien; 2°. le ridicule de se passionner pour l'antithèse, le recherché, le nouveau & ce qui n'est que dans la petite manière; 3°. l'ignorance & quelquefois même le mépris

des grands modèles; 4°. la manie qu'ont les uns d'être auteurs, & les autres connoiſſeurs; 5°. le défaut capital de ne pas ſçavoir connoître ſon genre de talent, & s'y renfermer; 6°. l'imprudence d'applaudir trop tôt à de jeunes auteurs qu'on perd au lieu d'encourager; 7°. la néceſſité des beſoins, ne faut-il pas commencer par vivre avant que de ſonger à devenir immortel? enfin, l'abus qu'on fait d'une réputation acquiſe, pour ſe relâcher, & pour en impoſer à la faveur d'un nom célèbre, en oſant publier des ouvrages dignes des premiers qu'on a donnés; cette inégalité choquante qu'on eſt étonné de voir quelquefois dans le même homme, me rappelle ce que les Italiens diſoient du Tintoret, qu'il avoit *trois pinceaux, un d'or, un d'argent, & l'autre de fer* (*).

Pour ne laiſſer rien à deſirer dans cette matière, ſi bien traitée par M. l'évêque du Puy, peut-être eut-il fallu aller encore plus loin. Il ſemble qu'on ait moins expoſé les cauſes de la cor-

(*) *Tre penelli, uno d'oro, uno d'argento, altrò di ferro.*

ruption du ſtile, que les effets de cette corruption même. On pourroit remonter aux principes; & demander pourquoi ces défauts, qui n'exiſtent pas dans un temps, exiſtent plutôt dans un autre.

M. de Voltaire s'eſt beaucoup plaint du mélange des ſtiles. Cet écrivain unique pour le coloris, le *Rubens* de la poëſie, & l'*Albane* de la proſe, eſt le premier qui ſe ſoit récrié ſur cet abus. Il ne croit pas qu'il y ait rien de plus funeſte à notre langue que le ſtile Marotique; qu'un genre moitié ſérieux, moitié bouffon; que cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes. Qui ne ſeroit, dit-il, indigné d'entendre *les ſons du ſifflet de Rabelais parmi ceux de la flutte d'Horace*, de voir joindre des *attitudes de Calot à des figures de Raphaël?*

La dernière diſpute ſur le ſtile regarde cette queſtion, s'il ne ſeroit pas convenable, néceſſaire même, de fixer une langue vivante comme les langues mortes.

M. de Montcrif, auteur de plus d'un ouvrage en proſe ſur la morale & ſur la littérature, & de quelques poëſies, ſou-

tint la négative dans une dissertation lue à l'académie Françoise. Il prétend qu'on ne peut, ni qu'on ne doit fixer cette langue. Sa raison est que l'exécution d'une telle idée deviendroit le tombeau de l'imagination & du génie. Il avança cette proposition dans le même sens qu'un de nos plus grands acteurs, en présence de qui l'on parloit des avantages de la déclamation notée, disoit qu'elle n'en procuroit aucun, qu'il pouvoit bien se faire qu'elle fût de quelque ressource aux talens médiocres; mais qu'elle nuisoit surement au génie qui ne veut point de gêne, & qui ne se manifeste que par les saillies, l'invention & l'audace.

Le systême de M. de Montcrif est opposé à celui de Despréaux, qui n'avoit rien tant à cœur que de voir ériger en auteurs classiques nos meilleurs écrivains, & qui vouloit que l'académie Françoise travaillât en conséquence, & s'occupât à les épurer de toutes les fautes de langage, à leur donner force de loi, à les empêcher de vieillir & de tomber journellement.

Combien Amyot & Montaigne ontils perdu par cette raison, ainsi que

Corneille lui-même? Ce dernier reſſemble à un athlète toujours plein de force & de nerfs, mais quelquefois dépouillé de grace. Cependant il feroit dangereux de retoucher au ſtile de ces écrivains. L'épreuve qu'on a faite ſur le *Venceſlas* de Rotrou, n'invite pas à en haſarder de nouvelles. Il eſt affreux d'imaginer qu'il faudra qu'un jour des François étudient la langue de Deſpréaux, de la Fontaine, & de Racine.

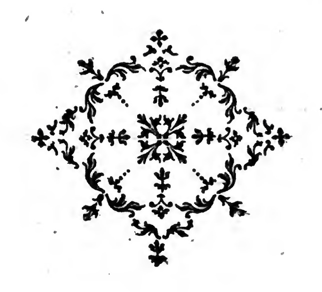
Si le projet de notre Horace François n'a pas été goûté de M. de Montcrif, en récompenſe l'exécution en a été deſirée par M. l'abbé d'Olivet, & en dernier lieu par M. *de la Curne de Sainte-Palaye*. Cet académicien, laborieux & eſtimable, s'eſt fait toute ſa vie une étude du génie de notre langue encore naiſſante, informe & barbare. Il s'eſt appliqué à en débrouiller le chaos, à ſéparer l'alliage de l'or pur, à nous donner l'intelligence des anciens termes dans un *Gloſſaire* attendu avec impatience. Ce travail l'a mis plus à portée que tout autre de juger de l'abus qu'on fait ſouvent des droits réels de l'uſage. Dans ſon diſcours de réception à l'académie Françoiſe, il invite ſes nou-

veaux confrères à tâcher d'établir sur la langue un point fixe auquel l'Europe puisse s'en tenir, & qui empêche nos écrivains d'innover (*). Il semble prévoir avec douleur qu'il en sera tôt ou tard des auteurs du siècle de Louis XIV, comme de ceux du siècle d'Auguste, qui, par la suite, ne furent connus que des personnes qui se piquoient d'érudition.

L'abbé Desfontaines étoit de ce sentiment, & le soutint avec sa causticité ordinaire. Il réfuta M. de Montcrif qui lui répondit ; mais ses raisons ne furent pas satisfaisantes. Quel inconvénient, en effet, peut-on trouver à établir des auteurs classiques? Le génie n'en seroit ni resserré, ni réfroidi. On ne feroit que conserver le tour, le goût & les usages de la langue, consignés dans les grands modèles. Les

(*) Voilà ce qui n'est pas possible. De nouveaux usages, de nouvelles modes, &c. exigent de nouveaux mots. Aussi y a-t-il bien du mal-entendu dans cette controverse, ou les tenans ne sont pas au fond si opposés qu'on le croiroit. Fixer la *Grammaire*, ce n'est pas la même chose que fixer la langue. Si l'on peut empêcher que des mots ne vieillissent, on ne peut pas empêcher la création des mots nouveaux. L'un & l'autre est à desirer.

diſputes qu'elle occaſionne continuellement ſeroient aiſément terminées. L'Italien n'auroit plus ſur le François l'avantage d'être fixé : car l'Italien a ſes auteurs qui font loi. Cette langue n'a preſque point changé depuis Pétrarque ; elle a plutôt acquiſe qu'elle ne s'eſt appauvrie.





SECONDE PARTIE.

DE L'ÉLOQUENCE.

Après avoir traité de l'éloquence en général, je parlerai de celle de la chaire, & de celle du barreau. Sans entrer dans de plus longues discussions, je me contenterai d'observer que notre éloquence académique est un genre peu goûté en Angleterre, en Allemagne, & généralement chez tous les étrangers, qui, après être parvenus à entendre nos meilleurs auteurs, sont étonnés de ne rien comprendre à un discours académique. L'éloquence n'est que celle des métaphores, des antithèses, des épithètes : purement destinée à plaire, elle a été surnommée la *chercheuse d'esprit*. Comme l'intérêt qu'on prend à cette sorte d'éloquence est un intérêt bien foible, elle n'a pas excité de grands démêlés ; au lieu que les autres genres ayant chacun un objet important, ils ont causé des disputes très-vives. Il n'y en a pres-

que aucun pour lequel il ne se soit livré quelque combat mémorable.

ÉLOQUENCE

EN GÉNÉRAL.

Elle mit aux prises les deux célèbres rhéteurs Rollin & Gibert. Ils avoient passé toute leur vie dans l'étude des auteurs Grecs & Latins, dans ce talent si rare d'instruire la jeunesse, dans la composition de plusieurs ouvrages analogues à leur état. Ils s'étoient estimés, aimés & consultés pendant longtemps : ils avoient embrassé la même doctrine ; bien d'autres liens, par lesquels ils devoient être unis en apparence jusqu'au tombeau, ne firent que rendre leur rupture plus éclatante : on vit combien peu la rivalité connoît peu la modération.

Le fameux livre sur *la manière d'enseigner & d'étudier les belles-lettres* fut la pierre d'achoppement. Cet ouvrage, le fruit de tant d'années de leçons données à la jeunesse, & que l'auteur, se-

lon ses enthousiastes, a composé comme César nous a laissé ses mémoires ; cet ouvrage, qui est un livre du métier, & dans lequel la marche qu'il faut tenir durant le cours des études paroît sûre, a été singulièrement vanté, de même que tous les autres ouvrages de Rollin.

Mais la destinée de cet auteur, dont on a parlé si différemment, est aujourd'hui fixée. Si l'on n'en avoit pas fait un colosse, on le trouveroit moins petit : il n'a rien de ce qui mene à la postérité. A-t-il donné à la littérature, ou à la langue, quelque caractère nouveau ? car c'est là ce qui décide une plume immortelle. Ses ouvrages sont utiles sans doute. Ils sont d'une grande ressource à la jeunesse, aux femmes, à ceux qui n'ont pas le temps de s'instruire. Ils leur épargnent bien des peines, & tiennent lieu des originaux. Ils respirent partout la droiture, les bonne mœurs, le christianisme : mais y remarque-t-on un vrai talent ? l'auteur n'y travaille-t-il pas plutôt de cœur & de bonne volonté, que d'esprit & de génie ? y trouve-t-on toujours du jugement ? les récits les plus graves

sont interrompus souvent par des minuties. Qu'il est maussade quand il veut plaisanter ! En parlant des jeux des enfans, *une bale*, dit-il, *un balon*, *un sabot*, *sont fort de leur goût...* ; *depuis le toît jusqu'à la cave tout parloit latin chez Robert Etienne.* Il dit de Cyrus : *Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson :* il s'avance *gravement la serviette sur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts.*

Ce qu'il y avoit de plus estimable dans Rollin, c'étoit la douceur de son caractère, sa modération, la candeur & la simplicité de son ame. Au lieu de rougir de sa naissance, comme le poëte Rousseau, il étoit le premier à en parler (*). Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages (**)

(*) Il fait lui-même allusion à sa qualité de fils d'un maître coutelier à Paris, dans une épigramme Latine qu'il envoya à un de ses amis, accompagnée d'un couteau & de cette réflexion : » Ce présent » vous semblera plus digne de Vulcain que des Mu- » ses. N'en soyez point surpris ; c'est de l'antre » des Cyclopes que j'ai pris mon vol vers le Par- » nasse. »

(**) L'opinion qu'il en avoit lui-même, ou plutôt sa simplicité, alloit au point qu'ayant trouvé à

qu'il croyoit bonnement sans prix, sur la foi de quelques admirateurs. C'étoit un de ces hommes qui sont vains sans orgueil.

Gibert, qui en avoit plus que lui, ne voulut pas sacrifier à l'idole de presque tous les sçavans de l'Europe, depuis les princes (*) jusqu'au dernier suppôt de l'université. Il écrivit contre la *manière d'enseigner & d'étudier les belles-lettres*. Sous prétexte de l'amour de la vérité & du bien public, il releva les fautes qu'il voyoit dans ce livre. Le titre de confrère & d'ancien ami de l'auteur, ne parut pas suffisant à Gibert pour l'empêcher de le citer au

---

la campagne, dans un endroit isolé, une personne qui tenoit un livre, il lui demanda ce qu'elle lisoit. L'*Histoire Romaine*, répondit cette personne. Excellent livre, reprit Rollin, excellent livre! Ces paroles étoient moins l'effet de la présomption, que celui de la candeur & d'un certain oubli de soi-même, qui faisoit le caractère de cet écrivain.

(*) Le duc de Cumberland & le prince royal, aujourd'hui roi de Prusse, étoient au rang de ses admirateurs. Celui-ci l'honora pendant long-temps, ainsi que plusieurs beaux génies de l'Europe, d'une correspondance régulière. Ce monarque, qu'on a dit avoir été dédommagé de la qualité de roi, par l'amour qu'il a pour les arts & les lettres, manda ces propres mots à ce rhéteur: *Des hommes tel que vous marchent à côté des souverains.*

tribunal du public, de vouloir le dépouiller d'une gloire usurpée, & faire mettre en balance qui des deux mériteroit de l'emporter pour le goût, le talent & les lumières : il osa même adresser ses observations à Rollin. Le commencement de la critique étoit un éloge de la personne qu'on attaquoit ; mais on n'avoit débuté par la louange que pour mieux faire passer la critique.

Rollin fut blâmé pour avoir fait dire à Cicéron que l'orateur doit former son stile sur le goût de ceux devant lesquels il parle. Son rival Gibert soutient avec raison que l'orateur Romain n'a jamais eu cette pensée; qu'on ne doit se règler, en parlant en public, sur le goût de ceux qui nous écoutent, que lorsque leur goût est bon. Mais dans ce passage (*), qui fait le sujet de la dispute, est-il question de goût? Ne faut-il pas entendre uniquement que c'est à l'orateur à prendre pour règle les dispositions des auditeurs, ou bien le dégré de leurs lumières? Les

(*) *Semper oratorum eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia.*

orateurs anciens parloient autrement en plein ſénat que devant le peuple.

Un autre point de conteſtation entre nos deux rhéteurs, a été de ſçavoir ſi le ſublime peut s'allier à la ſimplicité. Rollin les croit compatibles ; mais ſon antagoniſte & ſon critique ſoutient le contraire. Il dit que l'un eſt entièrement oppoſé à l'autre ; erreur groſſière. Il n'eſt rien de ſi ſublime qu'on ne puiſſe & qu'on ne doive même exprimer dans un ſtile très-ſimple, c'eſt-à-dire, de la manière la moins détournée, & la plus ſenſible. Car le ſublime, qui tombe toujours ſur la grandeur de l'idée, ſe ſoutient de lui-même, indépendamment de la diction, dans quelque langue que ce ſoit. Sans une élocution élevée & ſublime, le grand paroît toujours grand : le vrai & le beau, pour ſaiſir l'ame, n'ont pas beſoin d'ornement étranger. Tant d'exemples du ſublime cité partout, remarquables principalement par ce naturel qui les caractériſe, & cette facilité qu'on trouve à les traduire dans toutes les langues, ſont une preuve que la ſublimité des penſées peut aller ſans celle de l'expreſſion. D'ailleurs, peut-il

y avoir plusieurs manières de s'exprimer ? La sublime est un mot vuide de sens : la simple est la seule qu'on puisse employer ? Convient-il de dire les choses autrement que la nature les dicte, qu'un sens droit les présente, & que le sujet l'exige ?

Nos deux rhéteurs furent encore en dispute, pour sçavoir ce qui convenoit le mieux à l'instruction des jeunes gens, les exemples ou les préceptes ? Rollin proposoit les exemples. Il ne vouloit pas qu'on multipliât les règles, qu'on accablât l'esprit, & qu'on le rebutât à force de préceptes. Son critique ne trouvoit pas ce raisonnement juste. Il prétendoit qu'on devoit mener à l'éloquence principalement par la voie des principes & des préceptes, auxquels on appliqueroit des exemples très-courts. Ce censeur, judicieux à d'autres égards, ne vouloit pas comprendre que la voie qu'il recommandoit étoit la plus longue ; qu'on n'avoit que trop entassé de tout temps des puérilités pédantesques dans la tête d'un jeune homme qui veut se former à l'éloquence ; que les exemples en disent plus que les maîtres ; qu'un seul

morceau choisi de Démosthène, de Cicéron & de Bossuet, rend plus éloquent celui qui est né avec du génie, que toutes les règles & tous les préceptes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien & de tous leurs commentateurs.

Tels furent les principaux points relevés dans la critique de Gibert. On ne finiroit pas, s'il falloit les rapporter tous. Il s'étend beaucoup sur la nécessité d'apprendre le Grec : il entre, là-dessus, dans de longs détails, & ne dit rien de ce qui est le plus essentiel à l'éloquence. Il ne se moque point de Rollin, qui, l'ayant divisée après Aristote & Cicéron, en genre simple, en genre tempéré & en genre sublime, fait des comparaisons qui, quoique précédées d'explications, loin d'éclaircir, embrouillent davantage. Connoît-on mieux ces trois genres (*), après avoir lu que l'un ressemble à une table frugale, l'autre à une belle rivière bordée de *vertes forêts*, le troisième, à un foudre & à *un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste ?*

(*) *Encyc. art. Eloq.*

Qui ne voit, ſans tout cela, que le ſimple eſt celui qui n'a que des choſes ſimples à dire ; le tempéré, celui qui regarde des matières de pur agrément, & ſur leſquelles il ne faut répandre que des fleurs ; le ſublime, celui qui roule ſur de grands intérêts ?

Gibert ne blâme point, dans ſon antagoniſte, ſa définition de l'éloquence. L'un & l'autre, ainſi que tous les rhéteurs anciens & modernes, l'ont définie l'*Art de perſuader* : deux mots que bien des gens traitent aujourd'hui d'abſurdités.

L'éloquence ne ſe borne pas à la ſeule perſuaſion. On pourroit citer une infinité de morceaux très-éloquens qui ne prouvent, & conſéquemment ne perſuadent rien, qui ne ſont qu'émouvoir l'ame puiſſamment.

Chez les Grecs & chez les Romains, comme auſſi chez les Anglois, & généralement dans toutes les républiques où l'on eſt continuellement occupé de grands intérêts publics, il ſe peut qu'on réduiſe toute la force de l'éloquence à ſçavoir perſuader & faire réuſſir ſes deſſeins ; qu'on ne lui reconnoiſſe aucune autre vertu, parce que toutes les au-

tres qualités doivent être subordonnées à celle-là, & qu'il est juste que le principal l'emporte sur l'accessoire : mais, en France, & partout ailleurs où le gouvernement républicain n'a pas lieu, on doit distinguer ces deux choses. On doit voir que l'éloquence est applicable à des matières purement spéculatives. On en verra même la preuve & des exemples chez les anciens, pour peu qu'on veuille parcourir leurs ouvrages.

L'éloquence n'est point encore un art, selon un moderne (*). C'est un talent, c'est un don de la nature, aussi bien que la poësie. L'orateur & le poëte se ressemblent à cet égard. On est né l'un, de même que l'autre : on peut seulement, dit cet écrivain, conduire le génie & le règler. Si l'art faisoit l'éloquence, si le travail & la réflexion pouvoient nous en découvrir les secrets, les grands orateurs seroient plus rares que les grands poëtes & les grands peintres ? Qui veut trop prouver ne prouve rien. L'éloquence est à la fois

(*) *Encyc. art. Elоq.*

art & talent : art en elle-même, talent dans la perſonne éloquente. On prouveroit, par ce raiſonnement, s'il étoit juſte, que la peinture n'eſt pas un art, puiſque les règles ne donnent point le génie au peintre. La poëſie elle-même eſt auſſi art & talent. Comme art, elle porte le nom de poëtique. Pour former un homme éloquent, l'art & le talent doivent concourir : mais l'art ſuppoſe le talent, le perfectionne & ne le donne pas.

Quelque jaloux que fût Rollin de ſa réputation & de celle de ſes ouvrages, il ne fut point effrayé d'une critique ; il n'interrompit pas même un moment, pour la réfuter, le cours de ſes occupations ordinaires. Sa négligence ne ſervit qu'à faire accroître le nombre des hoſtilités. Il en paroiſſoit tous les jours quelque nouvelle, tellement qu'il prit le parti de les repouſſer. Il fit une réponſe à l'adverſaire qu'il ne jugeoit pas un concurrent digne de lui, mais une réponſe ſimple, courte, & dans laquelle il lui reproche ſes erreurs, ſes bevues & ſes mauvais raiſonnemens.

Un des écrivains les plus minutieux que nous ayons, accuſe Gibert de l'être

à l'excès. Celui-ci se défendit vivement de toutes les accusations dont on le chargeoit. Dans une lettre de vingt-sept pages, publiée en 1727, il donna son apologie, avec le portrait peu ressemblant de Rollin, qu'il y avoit mis. Il y déprécioit ses talens, sa méthode d'enseigner, d'étudier & d'écrire. Le peu de considération que montroient quelquefois pour lui certains de ses élèves (*) n'y étoit pas oublié.

Deux auteurs de cette réputation, d'admirateurs réciproques & d'amis intimes, devenus rivaux & grands ennemis, étoient sur le point de perdre, par leur division, l'estime qu'on leur portoit. Ils alloient être l'entretien & la risée du public. Mais Rollin renonça bientôt au polémique, pour se renfermer en lui-même, & ne s'occuper que d'un ouvrage important.

(*) Plusieurs n'alloient l'entendre au collège royal que par esprit de plaisanterie & d'oisiveté. Il y expliquoit *Quintilien*. Rollin n'avoit pas le don de s'énoncer facilement, quoiqu'il eut professé l'éloquence toute sa vie. Il n'avoit que les mêmes exclamations, pour rendre toutes les beautés de l'auteur qu'il interprêtoit. *Que cela est bien dit ! que cela est admirable !* & point d'autre tour. De façon que ses élèves s'amusoient de son embarras, prévenoient ses exclamations & faisoient l'écho.

Cet auteur a beaucoup travaillé. Outre ses livres d'histoire, qui sont entre les mains de tout le monde, & qui pourtant ne doivent pas le faire comparer, comme on a fait, à Thucydide, nous avons de lui des poësies qu'on lit avec plaisir. Sa prose est diffuse, lâche & sans chaleur, mais exacte. Une chose bien singulière, c'est qu'il n'a commencé à écrire en François que sur le retour de l'âge. L'abbé de Vertot n'avoit rien donné au public avant quarante-cinq ans. Ce ne fut qu'à plus de quatre-vingt que l'ingénieux Saint-Aulaire fit ses premiers vers, & se douta de son talent pour la poësie légère & gracieuse. Rollin en avoit soixante passés, quand il écrivit dans notre langue; & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est l'enthousiasme avec lequel ses livres furent reçus du public. L'étiquette d'homme de collège ne l'empêcha point d'être lu des gens du monde :

Et, quoiqu'en robe, on l'écoutoit ;
Chose assez rare à son espèce.

A l'égard de Gibert, ne pouvant plus continuer la guerre avec Rollin, il

il la fit avec un ancien professeur de philosophie en l'université de Paris, nommé *Pourchot*. Cette seconde querelle mérite qu'on s'y arrête un moment, à cause de sa singularité.

Le professeur de philosophie avoit mis dans ses ouvrages, que *la connoissance du mouvement des esprits animaux, dans chaque passion, est d'un grand poids à l'orateur, pour exciter celles qu'on veut dans le discours.*

Cette proposition hasardée, & qui n'étoit pas du ressort de la profession de celui qui l'avançoit, parut une violation des droits de la rhétorique, une invasion qu'on tentoit dans le pays de l'éloquence. Gibert crut son autorité blessée : il n'étoit pas homme à laisser envahir sur elle. Il fit retentir de ses plaintes la plupart des collèges de Paris, & s'attacha principalement à tourner en ridicule un philosophe qui prononçoit sur des matières dont il n'appartenoit qu'aux rhéteurs de connoître. Après avoir exposé la justice de sa cause, il crut que le plus court moyen d'achever de triompher seroit d'opposer cahiers à cahiers. Il inséra promptement, dans ceux qu'il donnoit, la

contradictoire de la proposition de Pourchot.

Cette guerre ouverte entre les deux professeurs en alluma une plus grande parmi leurs élèves. C'étoit, de chaque côté, une faction épouvantable. Ceux-ci, ne respirant que la haine & la vengeance, employoient l'insulte & les sarcasmes, s'accabloient réciproquement de mauvais procédés, de toutes sortes de pièces satyriques en prose & en vers, en Latin & en François; pendant que leurs chefs s'épuisoient en raisonnemens, publioient réponses sur réponses & répliques sur répliques.

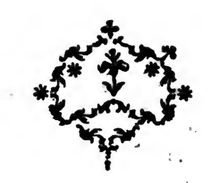
Parmi celles de Pourchot, & qui lui firent le plus d'honneur, il faut distinguer la *Lettre d'un juriste à l'auteur du livre de la véritable éloquence*. Ce philosophe y met, dans tout son jour, son sentiment. Il y prouve que la connoissance du méchanisme des passions est du ressort de la physique. C'est à la physique, dit-il, à les étudier parfaitement; c'est à elle à tâcher d'en découvrir la nature, les causes, les caractères & les effets, moyennant la liaison de l'ame avec le corps. Un orateur, ajoute-t-il, qui aura étudié les

passions en physicien, sera plus en état d'appliquer les préceptes de rhétorique que celui qui n'aura pas les mêmes connoissances. Il en appelle au témoignage de Descartes dans son *Traité des passions*, du P. Mallebranche dans son cinquième livre de la *Recherche de la vérité*, & de beaucoup d'autres auteurs qui ont sondé les abysmes du cœur humain.

Des gens d'un vrai mérite se trouvèrent mêlés dans cette dispute, avec des gens qui n'en avoient qu'un très-mince. Le grand nombre des premiers ne fut pas pour Gibert : le bénédictin Lamy, entr'autres, le combattit vivement. Mais tous les coups qu'on se porta, tous les écrits qu'on publia, furent, ainsi que plusieurs démentis formels, donnés en pure perte. Après avoir disputé longtemps, on vit que rien n'étoit éclairci, que personne ne s'étoit entendu. On n'en devint pas plus raisonnable : chacun se flatta d'avoir pour soi la vérité, & demeura dans son opinion.

Il y auroit encore bien des querelles à rapporter sur l'éloquence en général ; mais j'en ai dit assez pour en donner

une idée. Le génie, la lecture, & surtout la société des gens à talent, doivent faire le reste. Quelle est la meilleure rhétorique pour un jeune homme, demandoit-on à un vieillard qui avoit suivi avec honneur la carrière des Démosthène ? le théâtre, répondit-il. Ce vieux & respectable orateur pouvoit avoir raison, en préconisant ainsi la représentation de nos chefs-d'œuvre dramatiques. Où peut-on mieux connoître l'homme que sur le théâtre ? Où les passions sont-elles plus mises en jeu ? Où les grands traits sont-ils plutôt remarqués & sentis, & les défauts avec les ridicules plus justement relevés ?



ÉLOQUENCE DU BARREAU.

Les Grecs & les Romains, qui ont été nos maîtres presque en tout, en poëſie auſſi-bien qu'en hiſtoire, ſont cauſe que nous avons été longtemps égarés dans ce genre d'éloquence. On a cru devoir les prendre pour modèles dans cette partie : on ne ſongeoit point que le génie de leur barreau n'avoit rien de commun avec celui du nôtre. Les anciens, nés dans des républiques, au milieu des plus violentes factions, traitoient, dans leurs plaidoyers, des affaires d'état les plus importantes. Il falloit que l'élévation de leur diſcours répondît à la dignité du ſujet : auſſi leur éloquence eſt-elle véhémente & paſſionnée.

Mais ce qui étoit de toute néceſſité alors, feroit une puérilité aujourd'hui que les intérêts ne ſont pas les mêmes. Une terre, une maiſon, un teſtament, une injure perſonnelle, & ſemblables

causes particulières auxquelles nos avocats sont bornés, peuvent-elles agiter les puissances de l'ame, frapper l'imagination aussi fortement que l'ambition de Philippe, la trahison de Catilina & les fureurs d'Antoine, que le salut d'Athènes & de Rome? C'est pourtant cet enthousiasme, ces ornemens, cette sublimité de pensées, ce faste d'expression, tous ces ressorts puissans dont Démosthène & Cicéron firent usage, que nos avocats ont cru, pendant plus de quatorze siècles, devoir imiter. Le moindre d'eux, en plaidant, croyoit représenter un avocat consulaire.

Le premier, en France, qui ait eu le courage de faire la guerre à ce mauvais goût & de vouloir amener la réforme dans le barreau, est *Gabriel Guéret*. Il avoit plaidé très-longtemps au parlement de Paris, avec la plus grande distinction, lorsqu'en 1666 il donna ses *Entretiens sur l'éloquence* qui convenoit le mieux aux avocats. Son livre étoit le fruit d'un travail immense, d'une connoissance profonde des hommes & du barreau. Cet avocat, né avec un sens droit, un esprit clair & juste, avec une passion forte pour la véri-

té, sentit qu'elle étoit continuellement étouffée par un étalage ridicule de paroles inutiles & pompeuses. Il comprit combien une solide & élégante dialectique seroit plus convenable au barreau qu'une éloquence d'apparat; combien on faciliteroit aux juges le moyen de voir clair dans une cause & d'opiner surement, si on préféroit, à l'adresse & aux faux raisonnemens de l'art, l'exposition simple des faits, les principes nécessaires pour décider les questions controversées, les conséquences qui en résultent, & enfin la discussion des difficultés.

Guéret condamnoit surtout le talent d'émouvoir les passions: il ne vouloit pas qu'on en fit usage au barreau. L'avocat qui les regardoit comme le plus puissant ressort pour amener les juges à ce qu'on veut, paroissoit au réformateur une peste dans l'état. Point d'entassement, point de figures, point de *pathos*, point d'émotion empruntée, disoit-il; ou, si l'on y a recours, c'est se rendre indigne de sa profession, c'est gâter sa propre cause & supposer les juges malhonnêtes gens. Il s'appuyoit de l'autorité d'Aristote, qui ne veut

pas que les avocats remuent les paſſions ; & de la défenſe que fit l'aréopage, à ceux d'Athènes, d'employer le pathétique.

On ſe doute bien des ennemis que dut ſe faire *Guéret*. Il en fut de lui, comme il en eſt de tous ceux qui veulent innover dans quelque profeſſion que ce ſoit. Les avocats, ſes confrères, le percèrent de mille traits ſatyriques. Il y eut des factums, pour lui prouver qu'il étoit un perturbateur du repos public. On l'accuſoit de ne recommander la ſimplicité, que parce qu'il manquoit d'élévation & de génie. Ses confrères prirent cette vengeance de l'affront qu'il leur faiſoit, en dévoilant la démence de leurs plaidoyers. Mais Guéret, perſuadé qu'il avoit raiſon, enthouſiaſte comme le ſont tous les gens à ſyſtême, n'abandonna pas le ſien : il alla toujours en avant.

Les citations ſont une ſuite du pathétique, de l'envie de faire illuſion & de captiver l'eſprit des juges. Guéret ne voulut pas non plus en entendre parler. Elles lui parurent preſque toujours étrangères à un plaidoyer ; d'autant plus qu'elles n'ont pas été goûtées

des anciens, qui citent rarement & jamais hors de propos.

Les citations étoient devenues à la mode au palais, du temps du premier préſident de Thou : ce magiſtrat les aimoit. Le célèbre avocat Briſſon en impoſoit ſingulièrement par-là. Cet homme donna le ton à ſes confrères. Il ſçavoit quelque choſe, & ſes imitateurs étoient très-ignorans. Bientôt ils ne furent plus que des charlatans & des ſaltinbanques. Au lieu du raiſonnement & de la préciſion, ils n'avoient dans la bouche que de grands mots, de l'emphaſe & des puérilités. On noyoit un rien dans un fatras de paroles. Le fond de la cauſe la plus claire diſparoiſſoit ſous cet entaſſement ridicule de compilations de toute eſpèce (*). Les orateurs, les hiſtoriens, les

(*) A combien d'avocats on eût pu dire alors ce que Martial diſoit au ſien. *Epig. l. XIV.*

Non de vi, neque cæde, nec veneno;
Sed lis eſt mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abeſſe furto.
Hoc judex ſibi poſtulat probari.
Tu Cannas, Mitridaticumque bellum,
Et perjuria punici furoris,

poëtes Grecs & Latins, l'écriture sainte, les pères de l'église, étoient un repertoire de passages. Tel avocat, qui n'avoit jamais lu Tertulien ni saint Augustin, les citoit continuellement, & les appelloit au secours de sa cause.

Guéret s'éleva fortement contre ce goût de son siècle, ou plutôt contre l'abus le plus grand qu'il pût y avoir au barreau & le plus difficile à déraciner. Il parla, il écrivit en toute occasion. Ses confrères, qui déjà lui sçavoient très-mauvais gré de la première réforme qu'il avoit voulu introduire

---

Et Syllas, Mariosque, Mutiosque,
Magnâ voce sonas, manuque totâ.
Jam dic, Posthume, de tribus capellis.

Pourquoi parler, dans mon affaire,
De viol, de poison, de fureur sanguinaire.
J'avois trois chèvres; un voisin
Vient de me les voler; je me plains du larcin.
Le juge veut du cas une preuve très-claire.
Vous citez de grands noms dont nous n'avons que faire,
Mithridate, Annibal, le brave Mutius,
L'implacable Sylla, l'illustre Marius.
La flamme est dans vos yeux, l'écume sur vos lèvres.
Mais, encore une fois, parlez de mes trois chèvres.

parmi eux, & qui avoient exercé si cruellement sur lui & leur langue & leur plume, renouvellèrent toute leur animosité. Ils plaidèrent pour l'érudition qu'ils croyoient perdue en France, parce qu'elle ne seroit plus où elle ne devoit pas être. Ils accusèrent Guéret de favoriser l'ignorance, afin de justifier la sienne.

Cependant, parmi les avantages sans nombre que ce systême procuroit aux avocats, il n'y a peut-être qu'un seul tort réel qu'il leur fasse; c'est qu'il refroidit l'imagination. Elle est rarement satisfaite dans le plaidoyer le plus beau, le plus clair & le plus simple. Aussi ce genre de composition exige qu'on s'y adonne de bonne heure, & qu'on n'en ait entamé aucun autre. Quantité de gens, qui s'étoient appliqués d'abord à la littérature, & qui ont voulu ensuite suivre le barreau, ont été forcés de renoncer à leur entreprise.

Au milieu de cette persécution injuste contre notre réformateur, il eut quelques partisans; mais ils adoucirent son idée. Au lieu de soutenir comme lui (ce qui pourtant est très-vrai dans le fond) qu'il n'y a presque point de

cas où l'on soit obligé de citer, & que, de mille arrêts qu'on rapporte & dont on se prévaut pour sa cause, il n'y en a pas deux qui se ressemblent ou qui y reviennent; ils dirent simplement qu'en fait de citations, il falloit du choix, de la justesse & de l'économie. Ils recommandèrent qu'on ne les fît point dans une langue étrangère, à moins qu'il ne s'agît d'un texte ou d'une loi décisive. En défendant aux avocats de faire le fond de leurs études de tant de livres inutiles à leur profession, ils les bornèrent à l'étude des loix naturelle, divine & humaine; loix anciennes & nouvelles; loix païennes & chrétiennes; loix étrangères & loix du royaume. Ce champ est assez vaste pour occuper un homme tout entier: ceux même qui l'ont cultivé toute leur vie ont peine à s'y reconnoître.

Un nommé *le Gras*, avocat sans occupation & qui se croyoit un écrivain du premier ordre, pour avoir donné au public une mauvaise rhétorique Françoise, déclama contre la réforme projettée. Il annonça, d'un ton pathétique, la ruine du barreau. Il représenta l'ombre de Démosthène & de Cicé-

ron, remontant du séjour des morts dans la tribune aux harangues, pour foudroyer de telles nouveautés & pour en prévenir les suites. Il n'y a point d'invectives qu'il ne mît dans la bouche de ces grands hommes. Son livre en faveur de leur éloquence majestueuse & rapide, est une déraison d'un bout à l'autre. Ce qu'il y a de moins mal, c'est l'éloge qu'il fait de l'utilité & de la noblesse de la profession d'avocat.

Cette profession est peut-être la première de toutes, à quelques égards. Son triomphe étoit dans Athènes & dans Rome : en France, on lui rend aussi justice. Néanmoins on se plaint que cet état est déchu de son ancienne splendeur. Il seroit aisé de la lui rendre, quelques rares que soient les talens supérieurs, si les avocats redoubloient de délicatesse sur l'honneur, sur les bienséances, sur l'attention à ne tourner en ridicule & à ne diffamer personne ; s'ils ne s'injurioient point, comme il est de règle, à haute voix, pendant que les juges sont aux opinions ; s'ils ne se chargeoient pas indifféremment de toutes sortes de procès (*). Avec quelques at-

(*) Quelle réponse affreuse que celle d'un de ces

tentions, on rameneroit ce temps où l'on devenoit chancelier sans passer par d'autre grade que celui d'avocat. On a vu un homme de qualité, qui, pénétré de la noblesse de sa profession, signoit, le marquis de ***, avocat.

Par malheur pour l'éloquence du barreau, les sentimens de *le Gras* & de ses pareils prévalurent sur ceux de la raison. L'éloquence continua d'être en proie à la barbarie, & n'a commencé de triompher que vers la fin du dix-septième siècle. Dans le plus beau du règne de Louis XIV, où tout prit une face nouvelle, cette éloquence ne fut point totalement réformée. Les changemens qu'y apportèrent le Maître & Patru sont quelques pas vers le but qu'on devoit se proposer; mais on étoit encore, de leur temps, bien loin de la perfection. On trouve, dans ceux qui furent appellés les deux lumières du barreau, des applications forcées, un assemblage d'idées singulières & de

messieurs à un premier président qui lui reprochoit d'en user ainsi! » J'ai perdu tant de bonnes causes, » & j'en ai gagné tant de mauvaises, qu'aujourd'hui » je me charge de toutes.

mots emphatiques, un ton insupportable de déclamateur ; quelques belles images, il est vrai, mais souvent hors de place ; le naturel sacrifié à l'art, & l'état de la question presque toujours perdu de vue. De semblables plaidoyers ne doivent exciter d'autre admiration que celle qu'ils aient passé, pendant si longtemps, pour des modèles.

L'époque décidée de la révolution importante arrivée au barreau n'est fixée qu'à notre siècle : il n'a été donné qu'à lui de voir créer, en un sens, cette éloquence. La vérité s'est fait jour à travers tous les nuages dont la chicane la couvroit. Elle abjure tout art imposteur, tout faste de l'érudition, tout faux brillant des fleurs, l'inutilité des digressions, tout ce qui n'est que de pur ornement. Elle vient à la voix de celui qui réunit la précision, la pureté du langage, la force & la justesse du raisonnement, une méthode aisée & claire. Tels ont été Cochin, le Normand, Julien de Prunay, Aubri, Laverdi : tels étoient encore la Monnoie & Guéau de Reverseaux. C'est sur les pas de ces puissans génies, que s'en

élèvent tous les jours d'autres.

Le fameux Cochin a ſurtout donné le ton. On ſçait le cas que faiſoit de lui le judicieux premier préſident Portail. Tous les deux ont mis pour jamais, en France, nos avocats ſur la bonne voie; l'un par ſon exemple, & l'autre par la guerre qu'il fit, toute ſa vie, au verbiage emphatique.

Les ſeules occaſions où l'on peut s'élever, c'eſt dans les diſcours d'apparat, tels que ceux des avocats généraux à l'ouverture des audiences, ou dans les grandes affaires. Comme ils ont à parler de politique ou de légiſlation, leurs harangues doivent être pleines de mouvemens & de grandes vues. Les diſcours de l'illuſtre d'Agueſſeau annoncent un orateur formé ſur les meilleurs modèles & un génie du ſiècle paſſé.



ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

C'EST le genre d'éloquence qu'on a porté le plus à sa perfection. Presque tous les autres sont restés au-dessous de ce qu'ils peuvent être : celui-là seul a produit de dignes rivaux de Démosthène, de Cicéron & de saint Jean Chrysostome. On retrouve, dans plusieurs beaux endroits de nos sermons, l'ame, le génie, le feu, cette force de raisonnement, cette éloquence véhémente & rapide, victorieuse des esprits & des cœurs, qui caractérise ces grands hommes. Cette grande éloquence, si ridicule quand elle est déplacée, semble faite pour traiter l'objet le plus important de l'homme. C'est une vérité à laquelle tout le monde n'a pas voulu se rendre. Les contradictions qu'elle a essuyées ont été le signal d'une guerre très-vive entre le fameux docteur Arnauld & Philippe Coibaud Dubois de l'académie Françoise.

Cet académicien obscur, un de ces

hommes ſans imagination, ſans génie, ſans uſage du monde, mais qui percent la foule par la ſingularité, par de petites manœuvres cachées, par le maſque impoſant de la ſévérité, par le ton cauſtique & frondeur, s'éleva contre la manière établie d'annoncer les vérités de la religion. Il voulut ramener l'éloquence de la chaire à la ſimplicité de celle du barreau. Une expoſition claire & ſimple eſt tout ce qu'il demandoit dans un orateur fait pour annoncer les grands objets de la religion. Tout le reſte, diviſion de diſcours, preuves triomphantes & naturelles, érudition choiſie, penſées neuves & ſublimes, figures hardies, raiſonnemens forts & ſuivis, pathétique admirable, diction élégante & correcte, lui ſembloit étranger. Il croyoit l'art directement oppoſé à l'eſprit de l'évangile : la manière de prêcher des apôtres étoit la ſeule qu'il approuvât. Il ne ceſſoit de crier, d'après quelques pères, qu'il falloit parler au peuple, » non ſuivant la méthode des rhé- » teurs, mais à la façon des pêcheurs (*) «. Il crut voir, dans les ſermons

(*) *Non Ariſtotelico more, ſed piſcatorio.*

de saint Augustin, le modèle de la vraie éloquence de la chaire.

Pour amener cette révolution qu'il desiroit tant, il traduisit & fit imprimer, en 1694, quelques sermons choisis de ce père, qui avoit étudié longtemps les règles de l'éloquence. L'académicien Dubois mit à la tête de sa traduction une longue préface, qui étoit le développement de son systême. Il y fait valoir l'exemple de Jésus-Christ qui, pour convertir les souverains aussi-bien que les sujets, n'employa que le langage ordinaire. Il cite saint Paul, dont toute la science étoit Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié. Il fait l'éloge de plusieurs orateurs formés sur de tels modèles.

L'écriture, selon lui, présente, tout à la fois, aux prédicateurs les vérités qu'ils doivent annoncer & la manière dont ils doivent les rendre. Toutes ces ressources, dit-il, si étudiées, & qu'on tire avec tant de peine de l'art, sont le poison le plus dangereux qu'un prédicateur puisse offrir à ceux qui l'écoutent. L'imagination, échauffée par les grands traits de l'éloquence, se livre toute entière à l'admiration du ta-

lent, ne goûte que les images ſenſibles, & ſe refroidit ſur les choſes inviſibles & de pure ſpéculation.

Notre réformateur croyoit ſa préface un chef-d'œuvre. Il défioit tous les prédicateurs de pouvoir la réfuter ſolidement. Rien cependant n'étoit plus aiſé : on pouvoit même tourner contre lui l'exemple des apôtres & des pères. Il s'en faut bien que leur éloquence ne nous préſente jamais qu'une majeſtueuſe ſimplicité, qu'ils aient toujours montré la vérité ſans parure & ſans art. Saint Paul lui-même, foudroyant la raiſon humaine au milieu de l'aréopage, met en mouvement les reſſorts les plus puiſſans de l'éloquence.

Et à l'égard des pères, ne l'ont-ils pas employée également ? Quelle profondeur de raiſonnemens, quelle rapidité de penſées, quel langage élevé, pur, élégant & pittoreſque dans le grand ſaint Baſile, qu'Éraſme oſoit préférer à Démoſthène ! Quelle pompe, quelle douceur, quelle juſteſſe, quel enchantement dans ſaint Chryſoſtôme, que l'on peut comparer du moins à Iſocrate ! Quels traits de force & de lumière, quelle diction pure &

coulante dans ſaint Jérôme ! Que de fleurs, que d'ornemens, que d'onction dans ſaint Bernard ! Preſque tous les anciens orateurs ſacrés ont fait uſage de leur talent. Ils ſe ſont ſervis des avantages qu'ils tenoient de la nature & des leçons des grands maîtres de l'art. Aucun n'a négligé de convaincre l'eſprit, d'échauffer le cœur, & de triompher des paſſions.

Leur éloquence même, bien loin d'être ſimple, uniforme, a toujours porté l'empreinte de la différence de leur caractère perſonnel, de celle des mœurs générales & de l'eſprit dominant de leur ſiècle. S'ils ont mis dans leurs ſermons plus de naturel & de ſimplicité qu'on n'en trouve dans les nôtres, c'eſt que, le ſiècle où ils vivoient étant moins difficile que celui-ci ſur l'article des bienſéances, ils ont eu moins de ménagemens à garder dans la peinture des vices ; peinture auſſi groſſière que les vices mêmes qu'ils reprennent. Mais aujourd'hui qu'on voit la débauche s'allier avec une ſorte de décence, aujourd'hui que le vice eſt devenu ingénieux, il a fallu, ſelon une réflexion judicieuſe, *le devenir avec*

lui, pour le combattre; employer les secours de l'éloquence humaine, pour le rendre plus odieux; convaincre enfin l'esprit & aller au cœur, par tous ces grands mouvemens qui ébranlent l'ame & la tournent au bien & à la vertu.

Il est vrai qu'en permettant à nos prédicateurs, dans les panégyriques surtout, les ornemens & une certaine ressemblance avec les anciens orateurs d'Athènes & de Rome, on outre souvent les choses. On court puérilement après les fleurs & après l'esprit. On ne distingue point assez les personnes devant qui l'on parle. Le moindre prédicateur, devant le plus chétif auditoire, imagine parler aux grands & briller dans la chapelle de Versailles. On fait quelquefois les peintures les plus indécentes, jusqu'à représenter une femme frivolement occupée à sa toilette, avec toute la vivacité d'une passion, tous les termes de la plus fade coquetterie; jusqu'à dire, mot pour mot, comme faisoit le P. de ***, un billet qu'il supposoit avoir été écrit par un amant à sa maîtresse.

Le systême de l'abbé Dubois peut

être appuyé de l'exemple des nations ſeptentrionales : leurs prédicateurs abandonnent les ornemens & le pathétique. On ſe moque, dans preſque tous les pays proteſtans, d'un prédicateur qui ſe livre à ſon imagination. Les ſermons y ſont auſſi froids, compaſſés & didactiques, qu'ils ſont chargés, en Italie, de traits ſaillans & de pieuſes extravagances. Quand on lit *Segneri*, le plus ſage & le plus eſtimé des prédicateurs Italiens, & qu'on lit enſuite *Tillotſon*, le modèle des prédicateurs Anglois, on eſt frappé de leur contraſte énorme. On a peine à concevoir que, la nature étant partout la même, on plaiſe cependant par des voies ſi oppoſées. Ils parlent l'un & l'autre purement & correctement; mais autant l'Italien eſt plein d'onction, d'ame & de vie, autant l'Anglois eſt ſimple & naturel partout, dans ſes diviſions, dans ſes preuves, dans ſes réflexions, dans ſes paſſages trop fréquens.

Mais l'abbé Dubois ne ſçut pas employer tous ces argumens en faveur de ſon opinion. Il ne parla point des prédicateurs du Nord, & peignit mal les

nôtres. Boſſuet & Bourdaloue furent mis, par lui, au rang des Cotin & des Caſſaigne. Tout glorieux de ſes nouvelles idées, il envoya ſa fameuſe préface au docteur Arnauld, ſon ami, ſon ancien maître, dont il briguoit le ſuffrage.

Arnauld la reçut lorſqu'elle avoit déjà commencé de ſoulever tous les prédicateurs du royaume. Ce grand homme, admirateur paſſionné de la vraie éloquence de la chaire, de cette éloquence forte, animée, don ſi rare de la nature & le plus puiſſant reſſort du cœur humain, fut indigné du ſyſtême nouveau : il écrivit promptement pour réfuter d'auſſi ſingulières idées.

Il montra, dans ſa réponſe à l'académicien Dubois, que ſaint Auguſtin avoit eu ſouvent recours à l'art & aux règles de l'éloquence ; qu'il ſçavoit être profond, lumineux & véhément à propos ; que, prêchant au peuple d'Hippone ſur les ſujets les plus ſtériles & les plus ſpéculatifs, il avoit mis dans ſes diſcours du corps & de la conſiſtance ; qu'il n'en étoit pas de tous les ſermons de ce père comme de ceux qu'on a nouvellement traduits, & qui

ne

ne sont que des discours familiers, composés à la hâte, sans préparation & sans méthode. Il nia que l'évangile présentât, tout à la fois, aux prédicateurs & *les vérités qu'ils doivent dire & la manière dont ils doivent les dire.*

Point d'objets, répétoit-il, aussi frappans & qu'on doive rendre avec plus de dignité & d'appareil, que ceux que nous offre la religion chrétienne. *Son établissement miraculeux, son triomphe sur les démons & sur les passions des hommes, la violence qu'elle nous commande de faire à nos desirs, la réformation du cœur, la sublimité de ses mystères & de ses dogmes, l'éternité de gloire & de supplices qu'elle nous présente, l'héroïsme de ses généreux athlètes;* toutes ces idées, véritablement grandes, prêtent plus à l'éloquence, au génie heureusement né pour l'art oratoire, que les intérêts des plus grands états.

Cette réponse du docteur Arnauld, écrite avec son feu ordinaire, foudroyoit l'ennemi de toute élévation & de tout pathétique dans les sermons. Heureusement ce dernier ne la lut point; il mourut comme elle étoit encore sous presse: mais, né sensible à

l'excès à la critique, on dit qu'il feroit mort à la lecture.

Tout plat écrivain qu'étoit l'académicien Dubois, il eut, en France, quelques partisans de son systême. Des personnes, qui n'avoient guère lu Cicéron ni Démosthène, qui connoissoient à peine de nom ces génies puissans & créateurs, joignirent leur voix à la sienne, pour empêcher tout jeune prédicateur de se remplir de leurs plus beaux traits, & de s'embraser de leur feu. Mais toutes les tentatives réunies de ces ridicules ennemis du goût & des vrais intérêts de la religion, furent inutiles & tournèrent contr'eux-mêmes. Arnauld les terrassa tous. Après la mort de ce digne soutien de l'art de prêcher, ils eurent affaire à Nicole & au P. La Rue, qui achevèrent de les rendre ridicules.

De ce grand démélé, passons à celui qu'a fait naître l'habitude de diviser en deux ou trois points. C'est un reste de la barbarie & de ce mauvais goût auquel la chaire a été si long-temps en proie. Ceux qui l'ont réformée d'ailleurs, n'ont osé rien changer à cet égard. Ils ont précieusement conservé

une puérilité consacrée. Par cette annonce ridicule, l'action du discours est nécessairement affoiblie. Un sermon devient la matière de plusieurs. L'imagination est refroidie ; l'attention nécessaire, détruite ; un plan, quelque beau, quelque grand qu'il puisse être, défiguré.

L'archevêque de Cambrai, Fénélon, s'est élevé plus fortement que personne contre l'usage de ces divisions. Il les condamne dans ses *Dialogues sur l'éloquence*. Il fait sentir, avec ce stile enchanteur & persuasif qui lui est propre, combien elles nuisent à un prédicateur. Elles arrêtent l'essor du talent, si elles ne l'étouffent même. Toutes les fois que M. de Voltaire a eu occasion de parler là-dessus, il a gémi également de voir un tel abus aussi enraciné. Il en rapporte l'origine à la décadence des lettres.

Mais il va plus loin que Fénélon ; il trouve encore ridicule cette coutume de prêcher sur un texte, d'en faire une espèce de devise ou d'énigme que le discours développe. L'opinion de deux hommes, tels que Fénélon & M. de Voltaire, méritoit d'être respectée : mais

il s'eſt trouvé des écrivains qui n'en ont fait aucun cas : entr'autres, celui qui nous a donné la notice de tant de livres, ſous le titre de *Bibliothèque Françoiſe*.

Il ſe déclare, ſans balancer, pour la méthode des diviſions recherchées ; uſage que mépriſèrent les Grecs & les Romains ; que les Anglois, ennemis de toute contrainte, n'ont pas manqué de ſecouer ; & dont, en dernier lieu, s'eſt éloigné parmi nous un prélat, capable, par ſa grande réputation & par ſon exemple, de réformer nos idées à cet égard, & de hâter les changemens deſirés dans l'éloquence chrétienne. L'abbé Goujet prétend que ces deux ou trois parties qui diviſent communément un ſermon, n'empêchent point d'en faire un tout régulier & bien ſuivi, d'approfondir les raiſonnemens, de varier la matière. Il ajoute qu'ils ſoulagent la mémoire de l'auditeur, & contribuent à mettre, dans un diſcours, de la méthode & de la clarté.

Si l'abbé Goujet n'avoit eu pour lui que ſes argumens & quelques foibles défenſeurs qu'il ſe fit de ſa cauſe, il eût bientôt ſuccombé ſous le poids des

raiſons de ſes adverſaires. Mais, par malheur pour l'opinion de la réforme projettée, il étoit fortifié de l'autorité de nos plus fameux orateurs. Tous ont diviſé leurs ſermons; tous les ont compaſſé ſur une citation d'une ligne ou deux, & tous diviſent encore : tous citent un texte primordial, pour en faire éclore leur deſſein & leurs plus belles idées : tant l'habitude a d'empire, & prévaut quelquefois contre la raiſon.

LA troiſième diſpute regarde cette queſtion, encore indéciſe, s'il ne ſeroit pas plus avantageux de lire un ſermon que de le prêcher de mémoire.

Le célèbre La Rue, le prédicateur de ſon ſiècle qui débitoit le mieux, le vrai Baron de la chaire, ſi on oſoit le dire, étoit d'avis de l'affranchir de cet eſclavage. Il ne penſoit pas que ce fût nuire à l'action que de tenir un cahier à la main & d'y lire d'excellentes choſes, que d'être au moins raſſuré par une perſonne dont l'emploi ſeroit de ſuggérer ce qui ne s'offre plus à la mémoire. Il expoſe, dans un écrit, tous les avantages qui réſultent de ſon idée, & les inconvéniens qu'elle préviendroit.

Un prédicateur ne feroit plus, comme il arrive quelquefois, autant de temps à retenir un fermon qu'à le faire. Ceux qui apprennent difficilement, mais qui compofent avec facilité & avec génie, attireroient une foule d'auditeurs ; & ceux qui n'ont pour tout mérite que de la hardieffe & de la mémoire, qui prodiguent le dégoût & l'ennui, céderoient enfin au talent, & ne dégraderoient plus la dignité de la chaire. On ne feroit point en danger de compromettre fa réputation devant la multitude qui fait circuler, dans la fociété, comme un très-grand ridicule, un moment d'abfence de mémoire.

Bien d'autres raifons très-fatisfaifantes que le P. La Rue apportoit en faveur de fon opinion nouvelle, furent combattues par tout ce qu'il y avoit alors d'ignorans fermoneurs à préjugés, & que la moindre innovation effraye.

La Rue défendit fon fyftême. Il écrivit de nouveau pour le faire goûter, & il y parvint en partie. Quelques prédicateurs adoptèrent fa façon de penfer, & c'étoient même les plus célèbres. Ils avoient éprouvé plus d'une

fois combien l'exécution en feroit utile, & il n'eſt perſonne qui n'éprouve la même choſe en certains momens. Maſſillon ne deſiroit rien tant que de voir établir cet uſage (*).

Mais tout ce que put écrire & dire le P. La Rue en faveur de ſon opinion, quelque approuvée qu'elle fût des gens raiſonnables, ne perſuada jamais la multitude. On continua, & l'on continue encore à prêcher de mémoire, parce que l'on croit que c'eſt un uſage univerſel.

Cependant qu'on ſe tranſporte à Londres, je ne dis pas dans les aſſemblées des *Quakers*, qui parlent tous par inſpiration, mais dans les égliſes nationales, dans celles de la religion dominante, & l'on verra leurs prédicateurs lire leurs ſermons. S'ils ont la froide monotonie d'un diſſertateur, en récompenſe ils ſe mettent à l'aiſe eux

(*) Il lui étoit arrivé, auſſi bien qu'à deux autres de ſes confrères, de reſter court en chaire, préciſément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures, un vendredi ſaint, & voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte ſaiſit les deux autres, & leur fit éprouver le même ſort, au point d'être longtemps à ſe remettre.

& leurs auditeurs. Le désagrément réciproque, suite du défaut de la mémoire, n'est plus à craindre.

La dernière querelle qui s'éleva au sujet de la prédication, fut entre M. de Montcrif, & un avocat au parlement de Paris : le premier gémissoit de la voir si négligée. Pour la réformer & lui donner un éclat nouveau, il quitta le ton de poëte, d'auteur profâne, & prit celui de citoyen vertueux, & de chrétien zélé.

Si les prédicateurs sont abandonnés, dit-il dans une lettre au roi Stanislas, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. D'où vient ne sont-ils pas plus courts & passent-ils la demi-heure, *étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre d'auditeurs est capable ?* D'où vient (& c'est le grand projet de M. de Montcrif pour rendre la prédication utile), ne suppléent-ils pas au talent qui leur manque, en se bornant à réciter les beaux sermons que nous avons dans notre langue ? D'où vient enfin ne cherchent-ils pas *à toucher le cœur plutôt qu'à frapper l'esprit*, selon la réfle-

xion d'une princesse pieuse, qui vouloit qu'on lui fît aimer davantage la religion, & qu'on la lui prouvât moins. Ces trois remarques méritent de l'attention ; mais elles ne furent pas sans réplique, comme l'auteur s'en flattoit.

L'avocat les combattit l'une après l'autre dans une lettre imprimée. Il y condamne d'abord cette idée d'astreindre tous les prédicateurs à n'être que demi-heure en chaire. Cet espace ne lui semble pas suffisant pour plaire, persuader & toucher. C'est les mettre, selon lui, dans le cas que leur discours ressemble à *un squelette décharné, sans consistance & sans chaleur.*

Il ne voudroit pas non plus qu'on amenât la mode de prêcher les sermons d'autrui, de faire reparoître en chaire ces grands hommes qui l'ont illustrée, comme on remet sur la scène les grands poëtes dramatiques ; qu'un prédicateur annonçât qu'il prêchera pendant tout le carême *tantôt un sermon de Bourdaloue ; tantôt un autre de Chéminais ; un jour Fléchier, un autre jour Massillon.* Il doute qu'une telle méthode réussît ; & nous assure qu'elle

introduiroit l'ignorance parmi les prêtres, décourageroit les jeunes ministres de l'évangile, étoufferoit en eux le talent. Celui de Massillon, dit-il, eut été perdu, s'il se fut avisé de prêcher les sermons de Bourdaloue. Que de faux raisonnemens !

Quand M. de Moncrif conseille aux jeunes prédicateurs d'apprendre les plus beaux sermons & de les débiter, il ne parle point de ceux qui sont nés avec un talent décidé pour la chaire. Il n'envisage que cette foule inutile de sermoneurs ennuyeux & monotones qui débitent, avec emphase & tant de confiance, des choses communes, puériles & ridicules. Il seroit d'avis que, dans le cas où l'on n'excelleroit point pour la composition, on se bornât au mérite d'un déclamateur. Un religieux en usoit de la sorte : il déclamoit supérieurement, & prévenoit avec ingénuité ses auditeurs, leur déclaroit qu'il ne pouvoit mieux faire, que de leur donner les sermons des prédicateurs les plus vantés.

Cette façon de penser, devenue générale, ne seroit point humiliante ; elle auroit même de quoi flatter le décla-

mateur ; il s'attireroit des louanges à proportion de ſon talent pour débiter. L'ignorance feroit également profcrite & l'émulation encouragée, le génie voulant toujours prendre ſon eſſor.

L'amour des productions nouvelles y feroit courir. Si elles étoient bonnes, on les goûteroit, on les redemanderoit ; ſi elles étoient mauvaiſes & ſur-tout ridicules, on les mépriſeroit ; on forceroit l'auteur à ſe taire, & l'on s'en tiendroit aux chefs-d'œuvre des maîtres de l'art. La comparaiſon des organes évangéliques avec nos acteurs profanes ſe préſente naturellement ; mais je la laiſſe faire à d'autres.

Venons à la troiſième propoſition, qu'il vaut mieux toucher qu'inſtruire.

L'avocat la rejette également. Il avance qu'elle ne doit point avoir lieu dans un ſiècle où l'ignorance eſt ſi profonde en matière de religion, qu'à peine les gens du monde en poſsèdent-ils les premiers élémens. On ſe fait une eſpèce d'honneur de l'indifférence ſur cette matière, & dans peu les prédicateurs feront réduits *à la néceſſité de faire en chaire le catéchiſme*. Il repré-

ſente l'obligation de confondre l'incrédulité & l'eſprit philoſophique du ſiècle, de ne plus ſuppoſer les auditeurs inſtruits ou perſuadés.

Mais ce raiſonnement ne prouve rien. Les incrédules, ou les perſonnes qui ont perdu les premières idées du *catéchiſme*, vont-ils ſouvent au ſermon ? D'ailleurs quelle impreſſion feroient ſur eux quelques inſtructions néceſſairement ſuperficielles ? Veut-on qu'elles ſoient approfondies ? alors un ſermon dégénérera en controverſe. Se mettre à la portée du plus grand nombre des auditeurs, communément ſoumis, & poſſédant aſſez la théorie de la religion, mais froids dans la pratique ; parler à leur eſprit beaucoup moins qu'à leur cœur; remuer efficacement l'ame, toucher, plaire, entraîner, ſéduire même en un ſens; voilà quelle doit être la principale qualité d'un orateur chrétien, & c'eſt auſſi celle qui diſtingue Maſſillon.

Il l'a poſſédée au plus haut dégré. C'eſt de tous les prédicateurs celui qu'on lit le plus ſouvent, & qu'on lira le plus lontemps.

Quelle force de raiſonnement chez

le P. Bourdaloue ! quelle profonde & ſublime dialectique ! quelle progreſſion éloquente d'idées dans ce génie créateur, qui tira l'art de prêcher du chaos ! Mais auſſi quelle attention ne faut-il pas pour le ſuivre ? L'onction lui manque : on voit que ſa vaſte érudition avoit deſſéché ſon génie. Il ſacrifie tout au raiſonnement. Perſonne n'étoit plus propre que lui à battre en ruine les ſyſtêmes des eſprits forts ou des hérétiques : auſſi fut-il employé pour la converſion des huguenots. On ſe ſouvient encore à Montpellier de l'impreſſion qu'il y fit.

La Rue eſt élevé, ſublime, éloquent, unique même dans quelques ſermons, comme dans celui des *calamités publiques* : il anime tout ; mais ſon imagination le rend quelquefois plus poëte que prédicateur. On retrouve dans ſes ſermons l'auteur de *Lyſimaque*, de *Cyrus*, de l'*Andrienne*, & de beaucoup d'autres ouvrages qui lui font tenir un rang ſur le Parnaſſe. Il eut peut-être donné dans l'eſprit ſans le propos que lui tint un courtiſan : » Mon père, lui dit-il, continuez à » prêcher comme vous faites ; nous

» vous écouterons toujours avec plai-
» ſir, tant que vous nous préſenterez
» la raiſon. Mais point d'eſprit. Tel
» de nous en mettra plus dans un cou-
» plet de chanſon, que la plupart des
» prédicateurs dans tout leur carême«.

Chéminais eſt onctueux : on l'appelle le Racine des prédicateurs, comme Bourdaloue en eſt le Corneille. Mais Chéminais eſt foible : ſes productions ſont celles d'un génie heureux, qui n'eſt point encore parvenu à ſa maturité ; & ſa mort l'a empêché de mettre la dernière main à ſes ouvrages.

La Colombière, Gaillard, (*) Ter-

(*) On n'a preſque rien fait imprimer de lui : mais ce qui nous reſte eſt marqué au coin du génie. Il eut, de ſon temps, la plus grande réputation. C'eſt lui qui produiſit la converſion de la célèbre Fanchon *Moreau*, actrice de l'opéra, qui épouſa depuis un capitaine aux gardes ; cette même Fanchon, admiſe à la ſociété du grand-prieur de Vendôme, & pour laquelle il fit à table cet in-promptu. Elle lui préſentoit du tokai :

Fanchon porte le dieu du vin
Et l'enfant de Cythère,
L'un dans ſes yeux, l'autre en ſa main,
Pour nous faire la guerre.
Et lon lan la :
Je crains plus ces dieux-là,
Que celui qui tient le tonnerre.

rasson, Ségaut, sont au-dessous de ces grands modèles. Bossuet & Fléchier n'ont excellé que dans le panégyrique.

Enfin, personne ne touche plus que Massillon : personne n'a mieux rempli l'objet de la chaire, ni pratiqué le conseil de M. de Montcrif. Quel pathétique ! quelle connoissance du cœur humain ! quel épanchement continuel d'une ame pénétrée ! quel ton de vérité, de philosophie, d'humanité ! quelle imagination à la fois vive & sage ! Il entraîne, dans son *petit carême*, le courtisan, l'académicien & l'homme d'esprit. L'impression que fait toujours cet orateur simple, naturel, insinuant, suffit pour faire préférer le sentiment à l'instruction, le pathétique au raisonnement, les réflexions de M. de Montcrif à toutes celles que lui oppose son adversaire.

Voici quelques anecdotes sur ce prédicateur célèbre. Dès les premières années qu'il fut dans l'Oratoire, on s'apperçut qu'il aimoit le monde. Il se répandit dans toutes sociétés des villes où on l'envoya. Il fut recherché, fêté partout par les agrémens de son esprit, l'enjouement de son caractère,

& par un fond de galanterie qu'il conserva toujours. Avec cette aménité qu'il mettoit dans le commerce de la vie, il passoit chez ses confrères pour être haut & fier. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de régence, des intrigues avec quelque femme, l'envoyèrent dans une de leurs maisons du diocèse de Meaux, laquelle est une espèce de solitude : c'est là qu'il commença de faire connoître ce qu'il seroit par la suite. Il n'étoit que huit jours à composer un sermon. Cette grande facilité lui venoit de l'étude qu'il avoit faite de ceux du P. Le Jeune de l'Oratoire. Ce sermonnaire, disoit-il, est un excellent répertoire pour un prédicateur, & j'en ai profité. Lorsqu'on demandoit à Massillon où il avoit pu trouver des peintures du monde aussi saillantes, aussi finies & aussi ressemblantes : dans le cœur humain, répondoit-il ; pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions. Il attribuoit la vogue qu'il eut à la ville & à la cour, en commençant à prêcher, en partie à la précaution qu'il avoit eue de débuter avec un nombre de sermons suffisant pour un

carême. Quand je fais un ſermon, diſoit-il encore, j'imagine qu'on me conſulte ſur une affaire ambigue. Je mets toute mon application à décider & à fixer dans le bon parti celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le preſſe, & je ne le quitte point qu'il ne ſoit rendu à mes raiſons. Après avoir prêché ſon premier avent à Verſailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : *Mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, je ſuis content d'eux ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été mécontent de moi-même*. Il répondit à un de ſes confrères qui lui faiſoit le compliment le plus flatteur ſur ce qu'il venoit de prêcher admirablement ſelon ſa coutume : *Eh ! laiſſez mon père, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire*. Les occupations du miniſtère ſacré l'empêchoient de ſe livrer à la ſociété autant qu'il auroit voulu. Sans bleſſer les décences, il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur. S'y trouvant chez M. Crozat, celui-ci lui dit un jour : *Mon père, votre morale m'effraye, mais votre façon de vivre me raſſure*. Son eſprit de

philoſophie, de conciliation & de tolérance ne ſe manifeſta jamais mieux, que lorſqu'il fut nommé à l'épiſcopat. Il ſe faiſoit un plaiſir de raſſembler des oratoriens & des jéſuites à ſa maiſon de campagne, & de les faire jouer enſemble. Un de ſes neveux nous a donné une bonne édition des œuvres de ſon oncle.

Encore une fois, le ſuccès & le mérite des ouvrages de ce grand homme viennent de ce qu'il cherche moins à inſtruire qu'à toucher. Il ſuppoſe toujours les principes, ou les établit en deux mots, & ſe jette ſur la morale : il préfère le ſentiment à tout : il remplit l'ame de cette émotion vive & ſalutaire, qui nous fait aimer la vertu.

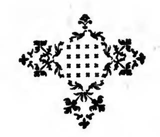
En parlant des prédicateurs qui ont excellé, je n'ai remonté qu'à Bourdaloue : la plupart de ſes devanciers, dans le quinzième & ſeizième ſiècle, ne ſont connus que par leurs ridicules. C'étoient des pieux baladins. Leurs ſermons, remplis de penſées fauſſes, extravagantes, de pointes & d'illuſions puériles, de comparaiſons baſſes & burleſques, de toutes ſortes de bouffonneries & de peintures qui bleſſent

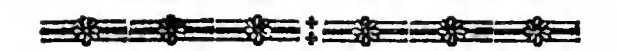
la pudeur; le tout, rendu dans un jargon barbare, moitié François, moitié Latin, sont au-dessous de nos farces & de nos parades.

Le grand art pour captiver un auditoire consistoit à faire des déclamations très-fortes & très-vives; à désigner, dans son zèle satyrique, les personnes devant qui l'on parloit; & surtout à raconter des historiettes scandaleuses (*).

(* C'est par-là qu'*Olivier Maillard*, observantin, *Barlette*, *Raulin*, *Meyssier*, *Guerin*, *Menot*, furent si goûtés. On ne peut s'empêcher de rire dans les sermons de celui-ci, sur l'enfant prodigue & sur la Magdelaine: non plus que dans un panégyrique de la vierge d'un autre prédicateur, qui rapporte naïvement que Marie & son fils eurent des altercations au sujet du salut de l'ame d'un ecclésiastique libertin, quoique dévot à la mère. Autres traits qui ne sont pas moins certains. Une très-belle religieuse, appellée *Béatrix*, passa quinze ans dans le monde, vivant en courtisanne, sans que, dans le couvent, on s'apperçût de son absence scandaleuse, parce que la vierge, qu'elle avoit invoquée, ayant emprunté sa ressemblance, s'acquitta de tous ses emplois, jusqu'à celui de portière. Une abbesse, étant devenue grosse, au scandale de ses inférieures & de l'évêque, eut recours à Marie, qui chargea deux anges de prendre l'enfant, & de le cacher; de façon que, lorsqu'on voulut la convaincre de sa faute, elle passa pour une sainte calomniée. On trouve, parmi ces contes, celui des oies de frère Philippe. La Fontaine eût pu y en prendre d'autres, aussi bien que dans *Bocace*.

Telles sont les querelles qu'on a soutenues au sujet de l'éloquence de la chaire. Leur importance m'y a fait arrêter plus qu'aux autres.





TROISIEME PARTIE.

DE LA POESIE.

Je comprends ſous ce nom, 1°. la poëſie en elle-même; 2°. la verſification & la rime; 3°. l'épopée; 4°. la poëſie dramatique, & généralement ce qui a rapport au théâtre, comme les parodies, la nature des ſpectacles, & la déclamation.

I.

LA POESIE EN ELLE-MEME.

Les uns l'ont condamnée abſolument; d'autres l'ont admiſe, mais avec des modifications. Ces deux ſyſtêmes ont beaucoup de difficultés.

Dans le premier, on établit que la poëſie eſt un des plus grands fléaux dont le genre humain puiſſe être affligé; qu'elle eſt directement contraire aux bonnes mœurs, & à la tranquillité

des états, à leur forme de gouvernement, aux ſages loix, aux uſages reſpectables, à la religion, au commerce, enfin à tous les arts utiles.

On repréſente un poëte comme un être tout particulier, dont la démence peut vivement frapper l'imagination des autres, & tourner les têtes. Platon, qui en avoit une des mieux organiſées, eſt le premier auteur du ſyſtême anti-poëtique.

Dans ſa république & dans ſes loix, définiſant un homme qui s'occupe à faire des vers, il le peint des couleurs les plus affreuſes. Quelques modernes ſe ſont fait gloire d'adopter l'opinion de ce philoſophe, & ont encore chargé le portrait.

Parmi les plus grands ennemis de la poëſie, il faut compter un frère de madame Dacier, ſçavant comme elle quoique moins célèbre; mais eſprit entêté de réforme. Il voulut l'apporter dans la littérature, ainſi que dans la religion. Après avoir abjuré le calviniſme où ſon père étoit reſté par une indifférence philoſophique & par tolérantiſme, il afficha des idées rigoureuſes & ſingulières. Il trouva la poëſie

ſcandaleuſe, s'appliqua fortement à la décrier, & donna un ouvrage dans lequel il la maintenoit non ſeulement inutile, mais très-dangereuſe. Le livre eſt en Latin: il avoit au moins cet avantage, d'être peu connu; mais le P. Lamy de l'Oratoire, entreprit de le tirer de l'obſcurité.

Il en fit paſſer les principes & les preuves dans un ouvrage intitulé, *Nouvelles réflexions ſur l'art poëtique.* Il n'eſt guère d'attentat dont il n'ait chargé la poëſie. Cet oratorien aimoit les ſciences & les arts; mais il n'aimoit que les ſciences abſtraites, quoiqu'il eût beaucoup d'imagination. Il compoſa ſes élémens de mathématiques dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris.

Faire le procès à la poëſie, c'étoit le faire aux poëtes eux-mêmes; c'étoit à eux à la venger: Saint-Evremond ſe déclara contr'elle. » La poëſie, dit-» il, demande un génie particulier, » qui ne s'accommode pas trop avec » le bon-ſens. Elle eſt tantôt le lan-» gage des dieux; tantôt celui des » foux; rarement celui d'un honnête-» homme «.

Si l'on remonte des particuliers aux princes, on verra que bien des souverains ont pensé de même; qu'ils n'ont rien eu tànt à cœur que de tenir la poësie éloignée de leurs états, comme un de ces maux contagieux qui portent la désolation & la mort partout où ils se glissent. Personne n'a poussé la prévention, à cet égard, plus loin que le feu roi de Prusse, qui certainement n'avoit lu ni Platon, ni le père Lamy : tout poëte lui étoit un objet odieux (*).

(*) Ce prince, remarquant des caractères tracés au-dessus de la principale porte de son palais à Berlin, demande à ses courtisans ce que c'est. On le lui explique : on lui dit que ce sont des vers Latins, composés par Wachter, résident à Berlin. Le roi, courroucé, le mande sur le champ, Le poëte, en paroissant, s'attendoit à une récompense ; mais, qu'il fut étonné quand ce monarque lui dit avec menace : *Je vous ordonne de sortir incessamment de la ville & de mes états.* Wachter se retira promptement dans le pays d'Hanovre, d'où il passa à Leipsic.

Au reste, ce prince n'aimoit pas plus les philosophes & les sçavans que les poëtes : témoin l'exil du célèbre Wolf & le mauvais accueil qu'il fit au jeune Baratier, fils d'un François réfugié, qui lui fut présenté comme un prodige d'érudition. Le roi lui demanda, pour le mortifier, s'il sçavoit le droit public. Le jeune homme étant obligé de convenir que non, *Allez l'étudier*, lui dit-il, *avant que de vous donner pour sçavant*. Le jeune Baratier y travailla si fort, renonçant à toute autre étude, qu'il soutint sa

Quelle

Quelle oppoſition de caractère & de goût entre le père & le fils ! Autant l'un déteſtoit la poëſie, autant l'autre en connoît le mérite. Frédéric en fait le plus cher de ſes amuſemens & ſa gloire. Il brigue une place parmi les poëtes François, comme parmi les hiſtoriens & les philoſophes (*)

Auguſte, Adrien, &, ſi nous venons à nos princes, Thibault comte de

---

thèſe de droit public au bout de quinze mois : mais il mourut, peu de temps après, de l'excès du travail. Le prince royal, aujourd'hui roi de Pruſſe, étoit obligé, du vivant de ſon père, de ſe cacher pour étudier, & pour s'entretenir avec quelques ſçavans.

(*) Ses poëſies ne ſont point indignes de lui, quoiqu'on ait dit qu'elles ne ſont que des plagiats ; qu'on y voit moins ſon eſprit que celui des autres ; que l'auteur a fait des vers dans notre langue, comme nous en faiſons dans celle des Romains. La critique eſt injuſte. On convient que les vers du philoſophe couronné manquent quelquefois de ſoin & de fini ; qu'ils n'atteignent pas toujours à notre coloris François : mais, en récompenſe, il les a remplis d'idées, de grandes vues, de morceaux très-poëtiques. Tout, dans les tableaux qu'il trace, juſqu'à ſes germaniſmes & aux expreſſions ſingulières, marque l'empreinte de ſon ame. Je ne ſçais pourtant s'il a lieu de ſe glorifier de l'impreſſion de ſes poëſies. Il en a fait brûler, à Berlin, par la main du bourreau, deux éditions clandeſtines. *L'Epître au Maréchal Keith* ne fait point honneur à un partiſan zélé de la cauſe du proteſtantiſme. Auſſi les proteſtans ſont-ils très-fâchés de cette profeſſion de foi de leur protecteur.

Champagne & roi de Navarre, Charles d'Orléans, François I, la reine Marguerite & quantité d'autres, ont fait des vers. Un plus grand nombre les a seulement aimés (*).

Les ennemis de la poësie, ridicules échos de Platon, voudroient qu'on la bannît totalement. Selon eux, elle sappe tôt ou tard les fondemens des états : elle est la mère de tous les vices ; elle enfante l'ignorance, l'orgueil, l'ambition, la paresse, la débauche, la vengeance, le parjure, l'inceste & l'adultère, l'ivresse de toutes les passions & le mépris de la religion. Ils l'accusent de jetter du ridicule sur la vertu, de mettre en maximes les réflexions les plus détestables, de traiter le plus souvent des sujets licencieux, d'attaquer les réputations les mieux établies, d'ê-

(*) Les vers d'Alain lui procurèrent l'estime & l'affection de Marguerite d'Ecosse, première femme du dauphin de France depuis Louis XI. Passant dans une salle du Louvre, où elle vit Alain endormi, elle s'approcha de lui & le baisa. Quelques courtisans ne purent s'empêcher de lui témoigner leur étonnement de ce qu'elle appliquoit sa bouche sur celle d'un homme aussi laid. La princesse répondit en riant : *Je n'ai pas baisé l'homme, mais la bouche qui a dit tant de belles choses.*

tre un cloaque dont l'infection se répand partout. Ils ne voient, dans ceux qu'elle transporte, que des phrénétiques, des monstres dont il faut purger la terre. Ils confondent, dans leurs proscriptions, tant de poëtes aimables, enfans du génie & des graces, avec les poëtes inspirés par la débauche, tels que Pétrone, La Fontaine, Vergier, Ferrand & le dégoûtant Grécourt (*).

(*) Pour quelques contes passables, combien en a-t-il fait dont la lecture révolte? Grécourt amusoit, dans la société, par son enjouement & ses saillies, & s'y faisoit craindre à cause de ses épigrammes & de sa méchanceté. On se souvient encore, à Tours, d'un sermon qu'il s'avisa d'y prêcher étant jeune prêtre. C'étoit un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des femmes de la ville. Prêt à monter à l'autel, un jour de Pâques, on vint le prier de faire une epigramme. Au sortir du sacrifice divin, il dicta les vers. On supputa le temps qu'il avoit pu mettre à la composition, & l'on observa qu'il n'avoit eu que celui du *memento*. On connoît son *Philotanus*. Quelque mécontente que dût être la société, cela ne l'empêchoit point de voir souvent des jésuites de Tours, & de vivre avec eux. Sa frivolité, son amour pour le plaisir, le feu de son imagination, le rendoient incapable de toute étude sérieuse & suivie. Cependant il prétendoit à l'érudition; il se disoit très-habile dans le Grec, quoiqu'il n'en sçût pas un mot. Cela lui donnoit souvent des ridicules. On se plaisoit souvent à le confondre, lorsqu'il faisoit le capable: mais il payoit d'effronterie. Son grand talent étoit de brouiller, de semer la division partout. Sa réputation ne l'intéressoit guère. Il médisoit encore plus de lui-même que des autres. Il se glorifioit de sçavoir mieux mentir que personne.

Ils blaſphèment contre Anacréon ; Ovide, Tibulle, La Suze, Chaulieu, Pavillon & La Fare.

Certains cenſeurs auſtères de la poëſie la rédoutent au point de compter, parmi les belles actions de leur vie, celle de s'interdire la lecture de tout poëte. On a loué madame Racine de n'avoir jamais lu les tragédies de ſon époux.

Mais les anathèmes, lancés contre un art qui fait le charme des ames ſenſibles, ne le rendent point odieux. Il s'éleva, de tous côtés, des voies pour le défendre, & pour empêcher qu'on ne ramenât la barbarie. Les écrivains les plus ardens à crier contre un projet auſſi biſarre, furent ceux qui n'avoient jamais rien donné qu'en proſe.

Les muſes trouvèrent des apologiſtes dans le P. Thomaſſin de l'Oratoire, dans le ſçavant & judicieux abbé Maſſieu, dans le baron des Coutures, ce traducteur, commentateur & ſectateur de *Lucrèce*. Le poëte Gacon fit un éloge exceſſif de la poëſie & des poëtes. Plutôt que de voir profaner le Parnaſſe, il ſe fût enſéveli ſous ſes ruines. Mais ce même Gacon, ſi connu pour avoir

été à la tête de cette aſſociation, appellée le *régiment des fous* & de la *calotte*, penſa gâter entièrement la cauſe qu'il défendoit. Voulant prouver combien la poëſie eſt innocente de tout ce dont on l'accuſe, il appuya ſon ſentiment de quelques couplets affreux contre Boſſuet & Fénélon, qui avoient condamné le théâtre.

Les partiſans du Parnaſſe alléguoient bien des raiſons pour eux. On ne condamne, diſoient-ils, la poëſie, que faute de s'entendre : on a l'injuſtice de confondre l'abus d'un talent avec le talent même. Les inconvéniens, attachés à la poëſie, ſe trouvent également dans l'éloquence & dans toutes les parties des belles-lettres. La ſculpture, la peinture & la gravure en ont de plus grands encore. Il faudroit que le gouvernement proſcrivît auſſi ces arts aimables, à cauſe des objets dangereux qu'ils préſentent quelquefois à la vue. Rien, ajoutoit-on, de ce qui eſt du reſſort de l'imagination ne devra être ſouffert dans un état, parce qu'elle eſt ſujette à des écarts; qu'elle ſe frappe de l'agréable, encore plus que de l'utile; & que l'amour du plaiſir & de

la frivolité ne gagne que trop tous les esprits.

A l'égard de l'impression que peuvent faire les maximes hasardées par les poëtes, il est aisé, disoit-on, de la prévenir, en ne laissant rien passer au théâtre & à l'impression qui soit contre les bonnes mœurs, contre les loix & le gouvernement.

On sçait quelle étoit là-dessus la délicatesse des Athéniens; quel mauvais traitement ils firent à Euripide, lorsqu'il lui arriva de parler indécemment des dieux. Un acteur, qui jouoit dans une de ses tragédies, fut prêt, un jour, d'être interrompu & chassé du théâtre, pour avoir rendu une maxime pernicieuse, dont on ne vit le contrepoison qu'au dénouement de la pièce. En France, on n'en représente point qui n'ait auparavant obtenu l'approbation d'un censeur; & ce censeur est communément austère. Il a un milieu à tenir, pour contenter à la fois les spectateurs ou les lecteurs qui n'aiment point à voir heurter les idées reçues, & les poëtes eux-mêmes, auxquels il faut laisser ces grands traits, ces coups de force & de lumière, cette heureuse

hardiesse, par laquelle seule il passe à la postérité.

Enfin (& cette raison étoit décisive) si la poësie, disoit-on, s'est exercée sur des sujets de frivolité & de galanterie, elle a traité aussi tous les autres & les plus sérieux. Elle n'a pas seulement des Pétrarque, des Quinaut, des La Fontaine, elle a souvent inspiré des génies qui l'ont rendue estimable. Son origine est de la plus grande noblesse & de la plus haute antiquité. Strabon prétend qu'elle a précédé l'éloquence ; cette primauté suffit. D'autres ont cru puérilement que la poësie avoit été le premier langage de l'homme, qu'il avoit rendu par elle les mouvemens rapides de son ame, ces transports de reconnoissance dont il dut être saisi à la vue du spectacle de l'univers. Il est vrai seulement qu'elle a dressé, par la suite, l'hommage que mérite l'être suprême. Après avoir chanté la divinité, elle est descendue, par dégrés, aux créatures qu'elle a jugées dignes de son encens. Elle a célébré les héros, les conquérans : les fondateurs des empires, les législateurs des nations. Moïse est le père de la poësie ;

c'eſt le premier poëte qu'on connoiſſe. Sa proſe égale les plus beaux vers, & ſon *Cantique* eſt un chef-d'œuvre de verſification. Pourquoi flétrir un art émané du ciel, & qui porte tous les caractères d'une inſpiration divine ?

Dans la réfutation des préjugés, répandus contre la poëſie, on n'oublia pas de répondre à celui qui fait regarder ceux qui la cultivent, comme des membres inutiles à l'état, & qui ne ſont d'aucune reſſource. L'injuſtice qu'on faiſoit aux poëtes fut repréſentée vivement. On les jugeoit tous par l'imagination déréglée de quelques-uns. Cela rappelle une réflexion de madame la ducheſſe du Maine, qui ſe trouve dans les *Mémoires de madame de Staal.* Un certain baron, Walef, rimailleur ſubalterne, s'étoit mêlé de faire réuſſir, en Eſpagne, une négociation, & avoit préſenté, au cardinal Albéroni, un *Mémoire* plein de viſions & d'extravagances, dans lequel cette princeſſe étoit compromiſe. Elle en fut indignée, & s'écria : » Il eſt tombé abſolument en » démence ; accident ſi ordinaire aux » gens qui, comme lui, ſe mêlent de » faire des vers, que j'aurois dû le pré-

» voir, & ne pas souffrir qu'un pareil » homme pût se vanter d'être connu » de moi «.

On en appelloit aux autres nations qui font plus de cas que nous des poëtes, & qui ne dédaignent pas quelquefois de les mettre à la tête du gouvernement. En effet, rien n'empêche, en Angleterre, qu'on ne soit poëte & homme d'état. Addisson, Congrève, Prior, ont été employés pour des négociations importantes. Ils ont bien servi leur patrie. Les Italiens en ont souvent usé de même. Voulant engager le pape Clément VI, qui faisoit sa résidence à Avignon, de revenir à Rome, ils députèrent, vers lui, Pétrarque, qui lui présenta de très-beaux vers. Si l'ambassade ne fut pas heureuse, & si le pape ne se rendit point à de si pressantes sollicitations, c'est que la poësie, non plus que l'éloquence, n'a pas toujours son effet.

L'Arioste fut aussi chargé d'affaires d'état. On lui donna le gouvernement d'une province de l'Appennin, qui s'étoit révoltée, & qu'infestoient des bandits & des contrebandiers, d'autant plus difficiles à réduire, qu'après avoir com-

mis toutes ſortes d'excès, ils ſe retiroient dans leurs montagnes, & n'y craignoient perſonne. L'Arioſte appaiſa tout; il acquit, dans la province, un grand empire ſur les eſprits, & en particulier ſur ces brigands. Un jour le gouverneur, poëte, plus rêveur que de coutume, étant ſorti, en robe de chambre, d'une forteresſe qui faiſoit ſa réſidence, tomba entre leurs mains. Un d'eux le reconnut, & avertit le chef que c'étoit le *ſignor Arioſto*. Au nom d'Arioſte, de l'auteur du poëme d'*Orlando furioſo*, tous ces brigands tombèrent à ſes pieds, l'aſſurèrent qu'il n'avoit rien à craindre, l'accablèrent d'honnêtetés, & le reconduiſirent juſqu'à la forteresſe; ajoutant que la qualité de poëte leur faiſoit reſpecter, dans ſa perſonne, le titre de gouverneur.

Voilà pour ce qui concerne les accuſations dont on charge la poëſie, & qui la font condamner par certaines perſonnes. Quant à ceux qui l'admettent, mais avec des modifications, ils ont ſoutenu encore des diſputes très-vives.

Une de ces modifications tombe ſur les fables, que bien des gens vou-

droient bannir de la poësie.

Tout le monde sçait que les fables des Egyptiens, des Grecs & des Romains, composoient la religion de ces peuples les plus éclairés de la terre. Elles faisoient la théologie des anciens; mais on n'est point d'accord sur l'origine de la mythologie. Les uns la trouvent dans l'écriture, d'autres dans l'histoire; quelques-uns dans l'astrologie, d'autres dans la morale; le plus grand nombre, dans l'ignorance & dans la superstition. On a pris pour autant de dieux les perfections de l'être suprême, représentées sous des noms divers & sous ses différens attributs; & on a rendu également un culte aux signes & à la chose signifiée. Dom Pernetti, bénédictin de la congrégation de saint Maur, croit avoir trouvé, en dernier lieu, quelque chose de mieux. Il explique toutes les fables par l'alchymie. Il prétend que les premiers philosophes *hermétiques*, c'est-à-dire, ceux qui travaillèrent au grand-œuvre & à faire de l'or, sont les pères de la mythologie; qu'elle leur étoit un langage particulier; qu'ils l'avoient imaginé, pour dérober au public la

connoissance de leurs secrets ; que la poësie représentoit la théorie de leur art ; qu'il leur servoit à parler énigmatiquement pour les autres, & très-intelligiblement pour les adeptes, à peu près comme les francs-maçons, qui se reconnoissent à certains mots & à certains signes. Ces philosophes eurent des disciples qui en firent eux-mêmes. Leur langage mystérieux fut adopté insensiblement, & se répandit dans toutes les parties du monde.

Quoi qu'il en soit de la source & de l'établissement des fables, elles tiennent essentiellement au paganisme, & c'est assez pour que leur emploi devienne un crime aux yeux de quelques écrivains. Ils les ont jugées totalement étrangères à la poësie. Ils n'ont fait aucune grace à la fiction, aux allégories, aux allusions, à toutes les idées profanes. Un poëte chrétien doit se passer, disent-ils, de cette multitude de dieux, de déesses & de cérémonies. Ils veulent qu'il parle sans emblêmes ; qu'il n'ait qu'un langage, celui de la vérité. Ils traitent de monstre la fable & tout ce qui y a rapport ; ils croient même le christianisme en danger avec

elle. Ces embelliſſemens, cette magie, cette ame qu'elle met dans tout, leur paroît une choſe ſuperflue, nuiſible & criminelle. Ils maintiennent la poëſie aſſez riche de ſon propre fonds; aſſez abondante par elle-même pour fournir à l'imagination, à l'enthouſiaſme, à ce feu rapide & divin qui décèle le génie.

Fleuri, Boſſuet, Nicole, Péliſſon, étoient de cet avis. Les imaginations fabuleuſes, ce merveilleux répandu dans la poëſie Grecque & Romaine, ne trouvèrent pas plus de grace auprès de M. Racine le fils (*).

Cet écrivain, dont les ouvrages reſpirent la religion, qui n'a jamais preſque chanté qu'elle & les dogmes de la grace, prétend que les fables ne ſont qu'un abus de la poëſie; qu'elle a dégénéré du moment qu'elles ont commencé d'être de mode, en Egypte, dans la

---

(*) Un fameux peintre à portrait l'a repréſenté appuyé ſur un bureau, ayant devant lui les œuvres de ſon illuſtre père, & ſous ſes yeux, ce vers d'Hippolyte, dans la tragédie de *Phèdre* :

Et moi, fils inconnu d'un ſi glorieux père,
Je ſuis encore loin.....

Grèce, en Italie, chez les Gaulois, & même chez les peuples de la Chine & de l'Amérique. La poësie n'étoit originairement qu'un enthousiasme dicté par les idées de la morale & de l'être suprême.

Rollin, en condamnant l'usage des fictions dans un poëte chrétien, n'interdit point certaines figures hardies qui font image, & par lesquelles on donne de la voix, du sentiment, de l'action même aux choses inanimées : » Il sera toujours permis, dit-il, d'adresser la parole aux cieux & à la terre ; d'inviter la nature à louer son auteur ; de supposer des aîles aux vents pour en faire les messagers de dieu ; de prêter une voix de tonnerre aux cieux pour publier sa gloire ; de personnifier les vertus & les vices. On ne peut s'offenser d'entendre dire d'un conquérant que la victoire accompagne partout ses pas ; que l'épouvante marche devant lui ; qu'il traîne après lui la désolation & l'horreur «.

Le poëte Santeuil prit la défense des fables, dans le temps qu'on les attaquoit le plus vivement. Il étoit dans

les fougues de sa jeunesse. Enchanté de ce merveilleux qu'elles offroient à son imagination échauffée, il écrivit & combattit pour elles, comme un preux chevalier. Rien ne lui paroissoit au-dessus de ce beau pays de Féerie. Il en représenta tous les agrémens dans des vers latins publiés en 1669, & que le grand Corneille lui fit l'honneur de traduire librement en vers François. Mais Santeuil, le plus enthousiaste & le plus foible des hommes, faisant toujours le contraire de ce qu'il projettoit, changea d'idée : il crut avoir blasphêmé contre le ciel que d'avoir mis, dans une de ses pièces, le seul mot de *Pomone*. Il protesta qu'il ne parleroit jamais d'aucune divinité payenne (*) :

Bannissons de nos vers tout ornement profane,
Tous ces dieux supposés que notre dieu condamne.

Mais bientôt il revint à son premier sentiment. Enfin, il étoit pour ou contre, selon qu'on lui parloit plus ou

(*) *Ergò sacra novæ mutent jam carmina leges,*
Et suus antiquis præripiatur honos.

moins fortement ſur cet article. Le P. Rapin ne varia jamais. Il mit dans la préface *des Jardins* l'apologie des fables. Vanière les a quelquefois employées : mais il s'en eſt repenti ; elles lui parurent des puérilités. Il n'approuvoit point le *berger Ariſtée*, du quatrième livre des *Georgiques* de Virgile : il condamne toutes ſes fictions. Je les aimai, dit-il dans une note de ſa *Maiſon ruſtique*, parce que l'exemple de Rapin m'avoit gâté : je le croyois un modèle à ſuivre.

Cette contrariété de ſentimens affligea l'abbé Ménage. Ce poëte Grec, Latin, Italien & François, avoit encore plus de zèle que de talent pour l'art des vers, quoiqu'il en ait fait d'aſſez heureux. Il aimoit véritablement la poëſie. Il étoit attentif à lui former des élèves, & même il employoit dans cette vue une partie de ſon bien. La dévotion lui avoit déjà fait abandonner toutes ſes idées de poëte, lorſqu'il entendit parler de la réforme projettée ſur le Parnaſſe : mais dès ce moment il les reprit. Il regardoit les fables comme le plus puiſſant reſſort de toute poëſie, & principalement de cette

poëſie enjouée, légère, & galante que ſes ennemis lui reprochèrent, & qu'il ſoutint n'être pas contraire à ſon état, attendu le grand nombre d'eccléſiaſtiques qui l'ont cultivée. Il fit paroître une longue liſte de ceux qui avoient chanté ſur le ton d'Anacréon, de Tibulle & d'Ovide. Ménage diſoit qu'ôter de la poëſie *Vénus*, *Cupidon* & les *Graces*, c'étoit *retrancher le printemps de l'année*; & que, bien loin que nous euſſions trop de tous les dieux & de toutes les déeſſes de l'antiquité, il feroit à ſouhaiter que le nombre en fût plus conſidérable, pour ajouter encore à l'illuſion & aux effets de la poëſie.

Il eſt a remarquer qu'aucun de nos grands poëtes François n'a écrit contre les fables :

La fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.

BOIL.

Dans le fond, la mythologie eſt favorable à la poëſie comme à la peinture, pourvu que l'uſage en ſoit tempéré par le goût & le jugement. On eſt révolté de voir les auguſtes vérités de la religion mêlées avec les abſur-

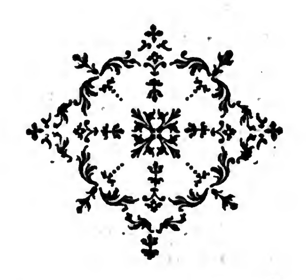
dités du paganiſme dans la *Luſiade* ou dans la *Jéruſalem délivrée*. Le *Camoens* & le *Taſſe* ſont inexcuſables là-deſſus. Mais partout ailleurs où il ne ſera point queſtion de ce monſtrueux mélange, quel inconvénient y a-t-il qu'un poëte, qui cherche à nous inſtruire ou à plaire, emploie quelquefois, pour parvenir à ſon but, & la fable & ces fictions ingénieuſes, qui, par la vie qu'elles donnent à tout, ſont plus d'effet ſouvent que la réalité même?

Convenons pourtant d'une choſe, que le goût des fables eſt paſſé: notre ſiècle leur préfère l'eſprit de philoſophie, d'exactitude & de raiſon: elles étoient d'une grande reſſource aux anciens poëtes. Lucain eſt le ſeul qui n'y ait point eu recours. Il eſt le premier qui ait trouvé, dans lui-même, un fond aſſez riche pour fournir à une carrière auſſi vaſte, que celle du poëme épique. Dans la *Pharſale*, point de batailles chimériques. Ceſt en ſuivant l'exacte vérité, qu'à travaillé l'auteur de la *Henriade*. Avec quel art il ſupplée aux enchantemens de la fable, par des images vraies, neuves, fortes & plus ſéduiſantes qu'elle, par la ma-

nière frappante & naturelle dont les êtres moraux ſont animés dans leurs diſcours & dans leurs actions ! Je doute qu'un poëte épique réuſsît aujourd'hui s'il en uſoit autrement, s'il introduiſoit, dans un long ouvrage, les dieux & les déeſſes, & toutes les idées mythologiques, quelque ſage que fût d'ailleurs l'ordonnance du poëme. Ces fictions ſont uſées : on en eſt revenu même en fait de peinture.

Autrefois c'étoit la paſſion des femmes de ſe faire peindre en Junon, en Diane, en Hébé, en Vénus. On voyoit, ſous la figure de cette dernière déeſſe, des viſages, qui, malgré toute la flatterie de l'art, n'auroient pas été admis aux moindres emplois à la cour d'Amathonte : des hommes même avoient ce ridicule. On ne voyoit partout que des Jupiter, des Mars, des Apollon & des Neptune, qui n'étoient jamais ſortis de leurs vieux châteaux, ou de leurs comptoirs. Toutes ces idées faſtueuſes ne ſont plus de mode. On peint dans le naturel & dans le vrai, & la manière la plus ſimple eſt toujours la meilleure. On s'eſt auſſi dégoûté, & avec raiſon, de voir la na-

ture forcée ſous des formes biſarres. On ne ſçait preſque plus ce que ſignifient ceux qu'on montre à *Sceaux*, ou les perſonnes attachées à madame la ducheſſe du Maine, M. de Malézieux, le cardinal de Polignac, madame de Staal, ſont repréſentées ſous des figures de ſinges. On a bien de la peine à les reconnoître aux différentes attitudes du corps. C'eſt ſans doute la critique des idées que je viens de combattre. Un troiſième ridicule, qui ſubſiſte encore de nos jours, c'eſt celui de ſe faire peindre en payſan, en viéleur, en marmotte, en nourrice, en ſavoyarde, en ſœur du pot, &c. &c.



I I.

LA VERSIFICATION,

ET

LA RIME.

Peut-il y avoir de la poësie sans vers, & des vers sans rime? deux questions pour lesquelles il s'est élevé sur le Parnasse une double guerre civile, & que je traiterai dans un seul article à cause de leur rapport.

Le *Télémaque* a fait renouveller la première question agitée, en *1663*, par un écrivain obscur, nommé Pierre de Bresche, dans son ouvrage intitulé, le *Mont-Parnasse.* Il se décida pour les vers. Les partisans de l'illustre Fénélon ont fait le contraire; ils ont soutenu que la versification n'est pas de l'essence de la poësie

Croyant assurer à la nation la gloire d'avoir enfin un poëme épique, ils décorèrent de ce nom le *Télémaque*, quoique l'auteur lui-même ne l'ait jamais fait paroître sous ce titre, mais celui d'*A-*

ventures de Télémaque. Ils avancèrent qu'il avoit toutes les parties qui constituent un poëme. Ils le mirent à côté de l'*Iliade* & de l'*Enéide*, & voulurent prouver que notre Parnasse n'avoit plus rien qu'il dût envier au Parnasse Italien, Anglois & Portugais. La prose du *Télémaque*, si fleurie, si tendre, si harmonieuse, si cadencée, leur sembla plus poëtique & plus agréable que les plus beaux vers. On alla jusqu'à prétendre que la mesure eût gâté le chef-d'œuvre de Fénélon ; & que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, étoit de dire qu'ils valent de la prose. On s'appuya de l'exemple de ce beau génie pour la faire employer partout, & la rendre désormais le seul langage d'Apollon.

Qui croiroit que le plus ardent à fronder la versification, fut un versificateur ? La Mothe, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier. Jamais un vrai poëte, jamais le Tasse, Despréaux, Racine & Pope, n'eurent pareilles idées. Newton déclama-t-il contre les mathématiques, Lulli contre la musique, & Raphaël contre la peinture ? La Mothe

traita la verſification de folie ingénieuſe à la verité ; mais toujours de folie. Il compara les plus grands verſificateurs à des *faiſeurs d'acroſtiches*, & *à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille, ſans avoir d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue.* Il les repréſenta ſe donnant la torture pour un mot, les yeux étincelans, les ongles rongés, faiſant mille geſtes convulſifs & ridicules pour amener des idées.

On diſoit que La Motte ne s'élevoit contre les vers, que parce qu'il ne les ſçavoit pas faire. Les ſiens ſont durs, raboteux & chevillés. Il mettoit partout de l'eſprit au lieu d'images, de l'analyſe au lieu d'imagination, de la ſéchereſſe & de la froideur au lieu d'embonpoint, de véhémence & d'un feu divin. Néanmoins dans ſa bouche ils étoient charmans, parce qu'il étoit l'homme de France qui liſoit le mieux. Toutes les fois qu'on l'entendoit réciter quelques vers à l'académie Françoiſe, on l'applaudiſſoit ſingulièrement. Ses fables même étoient écoutées avec tranſport. On étoit enſuite étonné à l'impreſſion de l'effet

qu'elles avoient pu faire à la lecture. Sa prose, quoique fort supérieure à ses vers & pleine de raison, est précieuse, épigrammatique & forcée. De quelque manière qu'on envisage La Mothe, il ne peut être mis dans la classe des excellens écrivains. *Issé* & l'*Europe galante* ne le rendent pas plus égal à Quinault, que *Romulus* & *Inès de Castro* à Corneille & à Racine.

Pour faire passer ses idées, & pour engager les jeunes gens dans la route qu'il étoit tout glorieux de leur tracer, il ne parla d'abord de mettre en prose que les pièces de théâtre. Il donna, en confirmation de ses principes, la décomposition de la première scène de *Mithridate* de Racine, *On nous faisoit Arbate*, &c. : jamais beauté ne fut plus défigurée. Il fit un *Œdipe* en prose pour le faire contraster avec son *Œdipe* en vers : l'une & l'autre pièce est insupportable. La première ne fut pas même lue : la seconde fut jouée trois fois, & c'étoit beaucoup, quoique l'auteur, dans un avertissement à la tête de cette tragédie imprimée avec ses autres œuvres dramatiques, prétende qu'elle fut interrompue au milieu du plus

grand

grand ſuccès. Quand La Mothe crut avoir familiariſé le public avec l'idée d'avoir une tragédie ſans vers, il étendit ſon ſyſtême à l'ode. Il en publia deux en proſe : il en vint juſqu'à prétendre que la proſe étoit du reſſort de tous les genres de poëſie. Il les parcourut tous, & donna ſucceſſivement de pareils exemples. Son ode au cardinal de Fleuri, lue en pleine académie, n'eſt que le développement de ce ſyſtême. Dans la ſeconde ſtrophe l'auteur invective ainſi contre la meſure : » Meſure tyrranique, mes pen-
» ſées ſeront-elles toujours vos eſcla-
» ves? Juſques à quand uſurperez-vous
» ſur elles l'empire de la raiſon ? Dès
» que le nombre & la cadence l'or-
» donnent, il faut vous immoler com-
» me vos victimes, la juſteſſe, la pré-
» ciſion, la clarté, ou, ſi je m'obſtine
» à les conſerver malgré vous, par
» quelles tortures ne vous vengez-
» vous pas de ce que je vous réſiſte.
» Je vois le ſoleil ſe lever, ſe cou-
» cher, ſe relever plus d'une fois avant
» que j'aie pu vous réconcilier avec
» une penſée qui valoit à peine quel-
» ques momens «.

Le grand argument de La Mothe, en faveur de son opinion, étoit que la prose peut dire tout ce que disent les vers ; au lieu que les vers ne sçauroient dire tout ce que dit la prose ; qu'elle comporte, aussi bien que la poësie, l'enthousiasme, l'invention, les images, les figures hardies, la pompe de l'expression. D'aussi frivoles raisonnemens persuadèrent quelques esprits, toujours entraînés par la singularité. Ils se joignirent à La Mothe, mirent des couronnes de laurier sur le front des poëtes prosateurs, appellèrent favori d'Apollon quiconque, sans employer la mesure, écrivoit avec beaucoup d'imagination ou d'énergie. On leur entendoit dire le poëte Malebranche, le poëte Fénélon, le poëte La Bruyère. Ils contestoient que la mesure fut à la poësie, ce que les couleurs sont à la peinture, & les sons à la musique. Le rithme, le nombre, les inversions, la rime, l'harmonie, tout ce qui constitue les productions heureuses d'un génie poëtique, étoit rejetté.

La conspiration étoit à craindre. Les poëtes de tous les siècles & de tous les pays perdoient de leur mérite, si

l'on ne se fût empressé d'assurer les prérogatives du Parnasse. On représenta les vers comme l'ame de la poësie, comme le point de réunion de toutes les beautés enfantées par la véritable verve, comme la source du pouvoir magique d'Amphion & d'Orphée. Et qu'importe, disoit-on, aux ennemis des vers, qu'ils soient une beauté réelle ou de convention, un plaisir né de la chose même ou de l'effet du méchanisme, du moment qu'ils sont tant que de charmer ? Ne détruisons point le prestige ; livrons-nous à l'impression délicieuse qui résulte du mérite de la difficulté vaincue. Oui, c'en est un ; &, sans celui-là, quelque intéressante que soit une tragédie, elle aura cette perfection de moins. *Inès de castro*, mise en prose, perdroit tout son prix. On cita cet axiome. » Point de poësie sans versification, comme point » de chant & point de danse sans » cadence & sans mesure. Ecrire en » prose, c'est parler, c'est marcher ; » écrire en vers, c'est chanter, c'est » danser «. On a comparé la poësie sans versification aux desseins de Le Brun, qui ne sont point coloriés. Il

faut qu'ils le ſoient, pour être des tableaux. On vouloit qu'on admit les vers, ne fut-ce que parce qu'ils gravent mieux que la proſe les faits dans la mémoire.

Parmi ceux qui s'opposèrent fortement à l'innovation, on diſtingua l'abbé Fraguier, Raimond de Saint-Mard, Desfontaines, La Chauſſée & La Faye. Celui-ci fit voir, dans une ode, que les difficultés de la verſification diſparoiſſent devant ceux qui ſont nés poëtes; & que, bien loin d'être nuiſibles au talent, elles contribuent à le faire ſortir, & deviennent la ſource de mille beautés:

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut dégré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art, plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Il parla de l'effet que firent, ſur l'ame d'Auguſte, les vers de Virgile, touchant la mort de Marcellus. Tous

ſes raiſonnemens furent accompagnés de modération & de politeſſe. Il loua La mothe, en le critiquant &, s'attira, de ſa part, une réponſe également polie. L'ode, décompoſée & miſe en proſe, fut oppoſée à l'ode en vers. La Faye revint à la charge. Ils firent, l'un & l'autre, pendant long-temps, aſſaut d'eſprit, de raiſon, d'honnetetés, & même de fadeurs. La Mothe fut comparé au paćtole, comparaiſon d'autant plus ſingulière, que La Faye avoit appellé grand fleuve cette petite rivière. Le poëte Laynès, dont on a ſi peu de choſes, releva la bévue dans cette épigramme :

La Faye a comparé ſon héros au paćtole.
Il les a ſi bien aſſortis,
Qu'on fait grace à ſon hyperbole.
Il les croit tous deux grands, ils ſont tous deux petits.

Enfin M. de Voltaire, jeune alors, mais animé de cette confiance qu'inſpire à la jeuneſſe une grande réputation naiſſante, s'éleva contre l'abus de ſubſtituer la proſe aux vers. Il peignit La Mothe comme un mécontent de la cour d'Apollon, qui cherchoit à

ſe venger de n'avoir pas eu ſes faveurs, en détournant les autres de les recevoir. Condamner, diſoit-ils nos poëtes François, c'eſt condamner auſſi les poëtes Grecs & Latins. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactiles donne autant de peines que nos hémiſtiches & le nombre déterminé de nos ſyllabes. La Mothe, quoique vieux athlète, ne dédaigna pas de rentrer en lice avec un ennemi de cet âge : mais il conſerva ce ton d'empire, ces airs de préſomption que lui paſſoient ſes adorateurs, & qui ne lui réuſſirent point alors. Il eſt peint dans le *Temple du goût.*

Tout doucement venoit La Mothe Houdard,
Lequel diſoit, d'un ton de papelard :
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon *Œdipe* en proſe.
Mes vers ſont durs, d'accord, mais forts de choſe.
De grace, ouvrez, je veux, à Deſpréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La diſpute, entre ces deux hommes célèbres & leurs partiſans, n'alla pas plus loin. La Mothe, au jugement d'un de nos écrivains également verſé dans la littérature & dans les ſciences abſtraites, n'eut d'autre tort que celui

d'écrire contre la poësie en écrivant contre les vers dans les pièces de théâtre. Il se comporta comme une personne qui écriroit contre la musique, voulant prouver que le chant n'est pas essentiel à la tragédie. S'il n'eût pas combattu le préjugé par des paradoxes, s'il eût tout simplement écrit en prose la tragédie intéressante d'*Inès*, nous aurions peut-être un genre de plus.

Mais ce genre, selon un autre observateur judicieux, nous l'avons. Nos vers ne sont point des vers : ils n'ont point de rithme, point de longues & de brèves. Deux syllabes ont toujours la double valeur d'une seule dans l'énumération des pieds & dans la prononciation. Faute de mesure métrique, proprement dite, nos vers ne sont que de la prose. Elle peut réclamer toutes les beautés poëtiques qu'ils renferment, & faire valoir contr'eux le systême de La Mothe. Des syllabes uniformes, comptées par les doigts & rimées à la fin de la ligne, ne sçauroient dénaturer la prose. Les Italiens & les Anglois sont dans le même cas que nous. Aucune des langues modernes n'est favorable à la versification. Les Grecs

& les Romains ſont les deux peuples de la terre qui ont le mieux entendu cette partie, qui ont le plus montré de délicateſſe d'oreilles, en meſurant les ſyllabes brèves & longues, & les combinant enſemble pour le rithme & le métre. Cependant, conclut notre écrivain, quelque imperfection qui ſe trouve dans nos vers, il faut les laiſſer tels qu'ils ſont, parce que le mal eſt ſans remède.

La diſpute, concernant la rime, ſe paſſa preſque entre les mêmes perſonnes. Celles qui rejettoient la verſification, ne pouvant faire adopter leur étrange paradoxe, ſe retranchèrent à fronder la rime, à tâcher au moins de la bannir des vers. Ils l'appellèrent une invention nouvelle & barbare, une production monſtrueuſe, enfantée dans le temps que les langues étoient informes. Ils la peignirent comme une de ces figures hideuſes, dont le contraſte avec la belle nature effraye tous ceux qui les examinent de près. La rime, à ce qu'ils prétendoient, gêne plus qu'elle n'orne les vers : elle les charge d'épithètes; rend la diction forcée, extraordinaire, emphatique; énerve les

penſées & allonge néceſſairement le diſcours. Pour amener un bon vers, elle oblige ſouvent d'en faire un mauvais. Elle fatigue à la longue, & cauſe de la ſatiété. Sa monotonie eſt tout au plus ſupportable dans les petits ouvrages ; dans les autres, elle excède, ſurtout ſi ce ſont des vers alexandrins, qui ne ſouffrent point de licences & d'enjambemens, & dont l'égalité des hémiſtiches eſt une ſeconde cauſe d'ennui. L'exemple des Italiens & des Anglois, qui admettent des vers blancs ou non rimés, étoit l'argument qu'on faiſoit le plus valoir contre le retour des mêmes ſons dans les vers. Un Anglois diſoit que chaque dyſtique portoit ſur deux rimes comme ſur deux béquilles. Toutes ces raiſons, ſi ſpécieuſes & ſi foibles d'ailleurs, prenoient du poids & de la force dans la bouche & dans les écrits de Fénélon, de La Mothe & de M. l'abbé Prévôt ; car ils en vouloient tous à la rime. Ils tentèrent d'affranchir les poëtes de ſon eſclavage ; mais ceux-ci furent retenus ſous le joug par les abbés Nadal, d'Olivet & Desfontaines, par le préſident Bouhier & par M. de Voltaire. Ce poë-

te, l'indépendance même en fait de littérature, a senti que la rime étoit nécessaire à nos vers.

Il nia qu'elle fût nouvelle. En effet, n'a-t-elle pas été pratiquée dans tous les temps & chez toutes les nations? Les Sauvages même l'ont connue. On lit dans Montaigne une chanson en rimes Américaines traduite en François, &, dans un des discours du *Spectateur* d'Addisson, une autre traduction d'une ode Laponne rimée & pleine de sentiment. Les Arabes, qui ont apporté la rime en Europe, l'admettoient jusques dans la prose. Elle étoit aussi en usage chez les Hébreux, & dans des pièces qui, vraisemblablement, n'étoient pas de la poësie proprement dite. Ces faits prouveroient que la rime, par elle-même, n'est pas un des caractères distinctifs de la poësie; mais les anti-rimeurs ne firent pas mention de ces exemples.

Les vers blancs des Italiens & des Anglois, dont la langue comporte les inversions & les enjambemens d'un vers sur un autre, ne sçauroient être une décision pour nous qui voulons que notre langue, toujours claire, tou-

jours élégante, marche, en vers comme en profe, dans l'ordre précis de nos idées. Le François n'a prefque aucune profodie : il faut donc fuppléer à cela dans nos vers par le fecours de la rime. Le tourment qu'elle donne, le tort qu'elle fait quelquefois au ftile, ne font pas une raifon pour la rejetter. Le mauvais poëte, celui qui veut porter un poids au-deffus de fes forces, tombe feul dans cet inconvénient. Le poëte fupérieur ne rime jamais, ou très-rarement, aux dépens de la diction & du coloris. Racine & l'auteur de la *Henriade* ont-ils perdu le leur ?

A l'égard de la monotonie & de l'ennui, caufé par la rime dans les longs poëmes, on veut que le reproche foit fondé. Le préfident Bouhier foutient que cet ennui ne fe fait pas plus fentir dans les ouvrages de longue haleine que dans les petites pièces. C'eft, dit l'abbé Desfontaines, comme fi un muficien faifoit ce raifonnement : Douze mefures à quatre temps n'ennuient point ; par conféquent, douze cens mefures à quatre temps ne doivent pas ennuyer.

Mais il y auroit moyen de diminuer

un peu de ce dégoût qu'excite la lecture des longs poëmes ; ce feroit de fubftituer aux vers alexandrins les vers décaffyllabes, à caufe de la variété de leurs hémiftiches, produite par la liberté des enjambemens ; ce feroit d'en ufer au moins comme les Italiens, qui, dans leurs grands vers, ont trois fortes de repos au choix du poëte. Ils ont encore foin de croifer leurs rimes. Si nous les imitions en cela, l'inconvénient dont on fe plaint difparoîtroit. M. de Voltaire vient de l'effayer avec fuccès dans la tragédie de *Tancréde*.

Il y eut, de la part des anti-rimeurs, plufieurs exemples de l'application de leurs principes. Pour rendre fupportables les morceaux de verfification qu'on préfenta dépouillés de la rime, il eût fallu fuppléer à ce défaut par un redoublement de force & de chaleur : mais ces exemples étoient froids & fans génie, & la rime ne les eût pas élevés au mérite des vers. On fent combien elle eft néceffaire, en la retranchant de ces quatre vers de la *Phédre* de Racine :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;

Le fort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

M. de Voltaire fit cette épreuve. A *fatale* il substitua *funeste*, & *mortels* à *humains*. Le morceau fut entièrement défiguré ; plus d'harmonie, plus de grace.

A quoi bon crier contre la rime ? Quand on ne l'aime pas, on peut écrire en prose. On observera que La Mothe, ce grand anti-rimeur, se plaignit, en même temps, du peu d'indulgence qu'on a pour les mauvais poëtes, & condamna l'axiome d'Horace (*).

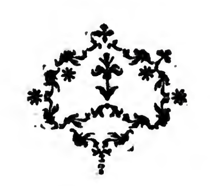
Un poëte, réduit aux talens ordinaires,
Est mal reçu des dieux, du public, des libraires.

La Mothe sçut toujours présenter ses paradoxes d'une manière imposante & captieuse. Il se consoloit de l'idée d'être aveugle & infirme, par celle de faire parler de lui & d'avoir beaucoup de partisans. Il étoit recherché pour son esprit agréable & solide, pour sa con-

(*) *Mediocribus esse poetis,*
Non dii, non homines, non concessere columnæ.

versation brillante, pour ses mœurs douces & ce mérite de caractère qui souvent influe sur la réputation. C'est un des écrivains qui a eu le plus de ce qu'on appelle amis; mais il est mort, en 1731, abandonné de tout le monde. On lui a fait cette épitaphe :

Ci gît un aveugle, dit-on,
Qui fit de très-beaux vers en prose.
Il reforma tout l'Hélicon,
Y changea mainte & mainte chose,
En dépit même d'Apollon.
C'étoit, au reste, un bon apôtre,
Aimant un peu le cotillon,
Et priant Dieu tout comme un autre.
Il y croyoit sans doute? Oh non.



III.

LE POEME ÉPIQUE, *ou* L'ÉPOPÉE.

Je parlerai du poëme épique en lui-même, de l'Iliade, ou de la querelle des anciens & des modernes, de l'Enéide & des romans.

Du Poeme épique en lui-même.

On le définit un récit en vers d'aventures héroïques; mais quel doit être le but de ce récit? l'inſtruction, ou l'amuſement? Voilà ſur quoi pluſieurs écrivains n'ont pas été d'accord.

Les commentateurs d'Ariſtote ne concevoient pas qu'on pût balancer entre l'un & l'autre. Ils croyoient que, dans un poëme épique, on devoit tout ramener à la morale, à la réformation des mœurs. Tout autre objet ne leur ſembloit pas devoir allumer l'imagi-

nation d'un poëte honnête homme. C'étoit l'avis du jésuite Rapin & du génovéfain Le Bossu; M. & madame Dacier pensoient de même. Ils veulent que le sujet de l'épopée ne soit qu'une vérité morale, présentée sous le voile de l'allégorie; qu'avant même d'inventer la fable, on ait fait choix de la moralité. Ils se fondent sur l'autorité d'Aristote, & citent plusieurs passages qui favorisent cette opinion.

Mais l'abbé De Pons la fronda hardiment dans une *Dissertation sur le poëme épique*, imprimée en 1717. Le raisonnement n'est pas la partie dominante de cet écrivain. Il n'a rien fait que de superficiel & qui ne soit au-dessous du médiocre. Pour se donner la réputation d'un homme capable, il osa contredire les personnes les plus célèbres par leur érudition, & assigner aux poëtes épiques une route nouvelle. L'abbé de Pons veut qu'ils cherchent uniquement à plaire. Il leur défend de mettre dans la bouche de leurs héros des leçons de sagesse & de vertu; de rendre ces illustres personnages les précepteurs du genre humain. Il appréhende qu'on ne confonde l'apologue avec l'épopée.

A l'égard de l'autorité d'Ariſtote, l'abbé De Pons n'eſt pas embarraſſé. Il nie qu'Ariſtote ait jamais recommandé aux poëtes épiques d'être inſtructifs. Au ton de confiance de cet auteur on eût dit qu'il avoit pâli toute ſa vie ſur le Grec. Il eſt bien certain pourtant qu'il n'avoit jamais lu Ariſtote, & qu'il n'en connoiſſoit que très-peu de choſe, d'après quelques traductions.

Il analyſa les beautés des plus anciens poëmes, & défia qu'on pût y rien trouver qui annonçât la règle de la moralité. Il ne vit aucun ſujet d'inſtruction dans l'embraſement de la ville de Troie, cauſé par l'amour funeſte de Pâris pour Hélène; dans Ithaque délivrée par le retour d'Ulyſſe, c'eſt-à-dire, par un héros au-deſſus de la fortune & des plus cruels revers, par un héros bon roi, bon père, bon époux; dans l'exemple d'un prince qui fait céder la paſſion la plus violente à la voix des dieux & à l'ordre qu'il reçoit de fonder en Auſonie une nouvelle patrie; dans un patriote comme Pompée, qui ne reſpire que la liberté Romaine & l'amour des loix.

Les poëmes modernes n'étoient pas jugés plus ſuſceptibles d'inſtruire. Quel autre but, diſoit l'abbé De Pons, ont pu ſe propoſer le Taſſe, Milton, le Camoens, ſi ce n'eſt d'amuſer leurs contemporains, de ſe faire lire des gens frivoles & déſœuvrés. Le ton de moraliſte eût été déplacé dans de pareils ouvrages; &, s'il y paroît quelquefois, ce n'eſt que pour peu de temps. L'agrément en eſt l'ame; il en fait le principal mérite. En conſéquence de cette idée, l'abbé De Pons définit le poëme épique » un tiſſu ingénieux des » événemens & des motifs qui con» duiſent à l'action que le poëte s'eſt » propoſé de célébrer «. Il donne le nom de poëme épique à tout poëme où l'on eſt *rélateur* de l'action. Sur ce principe, voilà bien des poëmes épiques. L'abbé De Pons élève à ce rang les *Faſtes* & les *Métamorphoſes d'Ovide*, nos élégies, nos églogues, toutes nos inſipides hiſtoriettes en vers.

Les partiſans les moins auſtères de l'antiquité & de l'érudition furent effrayés d'idées ſi contraires à celles de le Boſſu & de Dacier. Ils ſoutinrent, avec ces interprêtes d'Ariſtote, qu'il

étoit de toute néceſſité qu'un poëte épique tournât ſon talent du côté de l'inſtruction, & qu'il préſentât, dans ſes ouvrages, des vérités utiles.

L'abbé De Pons ne ſe crut pas vaincu pour ſe voir condamné par des perſonnes d'un mérite ſupérieur. Il défendit ſon opinion, mais tous ſes efforts furent impuiſſans. A peine daignoit-on lire ſes productions. La diſpute, tombée avec elles dans l'oubli, y fût reſtée éternellement, ſi La Barre ne l'eût relevée quelques années après.

Cet écrivain, un de ceux qui, faute d'invention & d'idées, ſe bornent à diſſerter ſur celles des autres & à donner au public de laborieuſes inutilités, agita, dans une ſéance de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, le point de conteſtation entre l'abbé De Pons & ſes érudits adverſaires. Il jugea que ces derniers avoient tort. Il les condamna d'avoir voulu établir, dans le poëme épique, une règle de moralité que les anciens n'avoient point connue. Il traita de rêverie tout ce que les commentateurs faiſoient dire là-deſſus à Ariſtote. Le P. le Boſſu lui parut la déraiſon même, un de

ces hommes dont l'imagination égarée voit continuellement dans celle d'autrui ce qui n'eſt que dans la leur. Le génovéfain, difoit La Barre, tout rempli de la lecture des *Fables d'Éſope*, a paſſé à la poëtique d'Ariſtote. Il y trouve le nom de *fable* donné à l'action du poëme ; & il en conclut que cette action devoit, comme les apologues, avoir deux parties eſſentielles, une fiction & une vérité morale. Peut-on ſuppoſer dans un homme, & un homme inſtruit comme le P. le Boſſu, une mépriſe auſſi groſſière que celle de confondre *fable*, apologue, avec *fable*, conſtitution d'un poëme.

La Barre, voulant qu'un poëte épique donne tout à l'agréable, qu'il ne préſente à ſes lecteurs que des tableaux gracieux, des ſituations neuves & intéreſſantes, ſans qu'il ait le moindre projet de moraliſer, déſapprouvoit beaucoup l'auteur des *Voyages de Cyrus* qui, traitant la même matière, avoit dit, dans une diſſertation qui ſe trouve à la tête d'une édition de *Télémaque*, que ce n'étoit pas tout de ſçavoir plaire dans un poëme, qu'il falloit encore s'attacher à inſtruire. Le

judicieux & l'élégant Ramſay, dans le choix de l'un ou de l'autre, ne balançoit pas à ſacrifier l'agrément à l'utilité ; mais il vouloit qu'on réunît ces deux objets, & propoſoit pour exemple le *Télémaque*, dont il n'eſt pas aiſé de dire ce qui y domine davantage, des graces ou de l'amour de la vertu.

La plupart des perſonnes qui ont été liées avec La Barre, ſçavent combien il aimoit à jetter du ridicule ſur le célèbre Ramſay, qui prêtoit effectivement à la plaiſanterie par ſes airs empeſés, par ſon affectation à faire parade de ſcience & d'eſprit dans la ſociété, par les fadeurs qu'il étoit accoutumé de dire aux femmes (*).

Un autre membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres entra dans

(*) Etant un jour chez madame la ducheſſe de Sully, où l'on vint à parler du ſyſtême d'un auteur Ecoſſois qui mettoit l'enfer dans le ſoleil, Il lui fit ce compliment: *Madame, ſi vous étiez damnée, j'irois me placer dans un des ſatellites du ſoleil, pour tourner autour de vous.* La ducheſſe trouva la plaiſanterie ſingulière, & fit ſur Ramſay ces vers :

Monte vîte aux enfers, doucereux ſatellite,
De l'aimable Alecton la voix te ſollicite ;
Vas mêler tes ſoupirs aux tendres ſifflemens
Des aſpics ſur ſon front hériſſés galamment.

cette dispute. Il réfuta son confrère La Barre en présence des mêmes personnes qui l'avoient entendu décharger les poëtes épiques de la règle de la moralité. L'abbé Vatri soutint publiquement qu'ils ne peuvent pas plus se dispenser de cette règle que de toutes les autres qu'ils reconnoissent pour incontestables. Il fit beaucoup valoir le P. le Bossu ; le donna pour l'homme qui avoit le mieux entendu tout le méchanisme de l'épique, & dont les décisions sur ce point devoient être autant d'oracles. Il cita les anciens rhéteurs, & fit, autant qu'il put, montre d'érudition grecque.

Cette contrariété de sentimens dans les deux académiciens auroit eu peut-être des suites, si la mort n'avoit, en 1738, enlevé La Barre. Horace eût dû les mettre d'accord (*):

Tout consiste à mêler l'agréable à l'utile.

Ce vers suffit pour arrêter toute onteſtation. Il est vrai qu'Horace dit encore (**):

L'objet de tout poëte est d'instruire ou de plaire.

(*) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

(**) *Aut prodesse volunt, aut delectare poetæ.*

ce qui ſemble donner gain de cauſe à ceux qui prétendent qu'on peut ſe borner à l'un ou à l'autre. Du reſte, La Barre & ſes adverſaires penſoient de la même façon pour les autres parties de l'épique. Ils convenoient que l'action doit être une, grande, mémorable & ſurtout intéreſſante, entière, vraie ou du moins réputée telle; qu'il faut s'y borner à la narration & à l'imitation, afin de diſtinguer ce genre de celui de l'hiſtoire, qui raconte & qui n'imite pas, & du poëme dramatique, qui ne peint qu'en action.

Les partiſans des deux académiciens ſe permirent bien des réflexions ſur le plan, les caractères & le ſtyle de l'épopée. Ils s'érigèrent en maîtres d'un art qu'aucun d'eux, à l'exception de Ramſay, n'étoit en état de connoître. Ils en parlèrent comme on parle des Terres Auſtrales. Toutes les loix, tous les préceptes qu'ils établirent ſur l'épopée, ſont quelquefois plus capables d'égarer que de conduire. C'eſt au génie à tracer la marche.

Encore ſi ces commentateurs d'Ariſtote, qui croyoient avoir reçu leur miſſion d'Apollon pour révéler aux

hommes ses secrets, avoient traité de ce qu'il y a de plus intéressant dans l'épopée, de ce qui y donne le plus de chaleur & de vie, je veux dire les situations & les épisodes, ils eussent été réellement utiles; mais ils ne touchèrent rien de l'effet qu'elles y font, de la manière & de la nécessité d'y en amener. Si tant d'auteurs ont échoué, c'est principalement parce qu'ils n'ont pas mis assez de ces morceaux & que le lecteur trouve trop de récits & trop peu de scènes. La *Henriade* elle-même, selon la remarque d'un écrivain, péche par cet endroit, & seroit le plus beau de tous les poëmes, si l'auteur s'y fût livré davantage à la partie dominante de son talent, au pathétique de *Mérope* & d'*Alzire*. Les *Adieux d'Hector & d'Andromaque*, dans l'*Iliade;* les *amours de Didon*, l'*amitié d'Euriale & de Nisus*, les *regrets d'Évandre*, dans l'*Énéide; Armide, Herminie & Clorinde*, dans *le Tasse; le conseil infernal, Adam & Ève*, dans *Milton;* voilà les endroits qui ont immortalisé ceux qui les ont mis en scène, & que doivent sagement imiter les génies assez hardis pour emboucher la trompette hé-
roïque

roïque & compter ſur les inſpirations de Calliope.

LA QUERELLE

DES

ANCIENS & *des* MODERNES.

Les objets d'étrange meſure
Sont rares parmi les humains.
Il ſe trouve, dans la nature,
Peu de géans & peu de nains.

Rien de plus vrai que cette remarque de Platon, traduite par le poëte Théophile; &, ſi l'on en eût fait l'application aux anciens & aux modernes, dans le temps de cette fameuſe diſpute qu'ils excitèrent, elle auroit été bientôt terminée. Ni les uns ni les autres ne ſont ou tout géans ou tout nains. Il y avoit entr'eux un milieu à tenir: il falloit ſçavoir marcher entre le mépris & l'admiration, entre le blaſphême & l'idolâtrie; mais chacun, ne jugeant que ſuivant ſon goût particulier, ſelon les beautés & les défauts relatifs à ſon caractère, à ſes études, à

ſon dégré d'eſprit, d'imagination & de chaleur, aux préjugés de ſon enfance, de ſes maîtres, de ſa ſociété, de ſon ſiècle & de ſon pays; chacun, dis-je, vit toujours les objets au-delà du but, & ils ne purent être peints dans les proportions convenables. Les partiſans des anciens outrèrent ſurtout les choſes. C'eſt un reproche qu'on leur fait généralement, aujourd'hui que tout ſe trouve réduit à ſon véritable point de vue; aujourd'hui que le ſuffrage unanime de toutes les nations a conſacré les écrivains du ſiècle de Louis XIV, auſſi-bien que les grands hommes du ſiècle d'Alexandre & de celui d'Auguſte. Il n'eût pas convenu aux rivaux de Sophocle & d'Euripide, d'Ariſtophane & de Térence, de Juvénal & d'Horace, de ſe couronner de leurs propres mains, ni de donner à nos écrivains du ſecond ordre la palme ſur les anciens. Les modernes, qu'on eût pu leur oppoſer avec raiſon, furent ceux qui ſe déclarèrent le plus fortement pour l'antiquité. On vit renouveller alors ce qui ſe paſſa à Rome ſous Auguſte; car cette querelle des anciens eſt très-ancienne elle-même. Les La-

tins se sont disputés pour les Grecs, comme nous l'avons fait pour les uns & les autres. Pline le jeune se défend d'être idolâtre de tout ce qui n'est ni son siècle ni sa patrie. Phèdre se moque de certains artistes & écrivains de son temps qui, pour en imposer au public, mettoient à la tête de leurs ouvrages des noms Grecs extrêmement connus. Ils réussissoient quelquefois à procurer du débit à leurs propres sottises, en les attribuant aux Phidias, aux Praxitèle, aux Platon, aux Aristote. L'imitation de cette ruse est usée aujourd'hui. On n'est plus la dupe de ces écrivains qui, pour se faire acheter & lire, travestissent leurs noms en des noms anciens, ou du moins étrangers, Allemands, Espagnols, Anglois; mais on donnoit dans ce piège, il n'y a pas long-temps. On lisoit, avec la plus grande vénération, un livre qu'on assuroit avoir été trouvé dans les ruines de quelque ancienne ville, & qui ne l'avoit été que dans le cerveau d'un auteur famélique. On ne soupçonnoit pas qu'il pût y avoir de la supercherie de la part de l'éditeur; parce qu'on étoit bien aise de n'être pas désabusé,

& qu'on idolâtroit tout ce qui portoit l'empreinte de l'antiquité. Les ſçavans du ſiècle de François I, & même long-temps après ce monarque, étoient ſur-tout fanatiques à cet égard. On ſçait comment Muret les rendit ridicules dans la perſonne de leur coryphée, Joſeph Scaliger, l'homme de ſon ſiècle qui ſçavoit le plus de mots Grecs & Latins, qui diſoit ſe connoître le mieux dans ces deux langues, mais auſſi le plus vain, le plus envieux, le plus emporté, le plus cynique & le plus ridiculement enthouſiaſte des anciens. Le puriſte & l'élégant Muret lui envoya ces vers (*) qui renferment une grande moralité :

Si les gémiſſemens, les pleurs & les hauts cris
Pouvoient être un remède aux miſères humaines;
Eſt-il douteux qu'alors ils ne fuſſent ſans prix.
Mais les larmes ſont auſſi vaines,
Lorſque, par le deſtin, nous ſommes pourſuivis;
Que ces triſtes accens d'une femme éplorée,
Qui croit, dans la douleur dont elle eſt pénétrée;
Faire, à ſa voix, ſortir les morts de leur ſommeil.
Dans le malheur, laiſſons les pleurs pour le conſeil.

(*) *Here ſi querelis, ejulatu, fletibus,*
Medicina fieret miſeriis mortalium

Muret accompagna cet envoi d'une lettre, dans laquelle il disoit que les vers lui avoient été adressés d'Allemagne, & qu'on les avoit tirés d'un vieux manuscrit. Scaliger ne se douta de rien. Aussitôt après les avoir lus, il s'écria qu'ils étoient admirables, qu'ils ne pouvoient appartenir qu'à un ancien, & prétendit qu'ils étoient d'un vieux comique, nommé *Trabea*. Il les cita, dans un de ses ouvrages, comme un des meilleurs morceaux de ce poëte. Quand Muret eut vu Scaliger engagé dans le piège, il en instruisit tout le monde. On rit beaucoup aux dépens de ce dernier, qui, plein de honte & de rage d'avoir été trompé, se vengea contre Muret, en lui reprochant, dans un distique (*), ses mœurs & le bucher où des accusations horribles pensèrent le conduire à Toulouse.

Auro parandæ lacrymæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quam nænia præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ consilium, non fletum expetunt.

(*) *Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,*
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Le célèbre ſculpteur, Michel-Ange Buonarotti donna, à Rome, une ſcène dans le même goût. Voulant faire trouver en défaut les aveugles enthouſiaſtes de l'antiquité, il enterra un Cupidon de ſa façon dans un endroit où il ſçavoit qu'on devoit fouiller. On n'eut pas plutôt découvert la ſtatue, qu'elle devint l'objet de l'admiration de tous les prétendus connoiſſeurs. Le morceau fut vendu pour antique au cardinal de *Saint-Gregoire* ; mais Buonarotti reclama ce Cupidon, &, pour preuve qu'il étoit de lui, produiſit un bras qu'il avoit caſſé à cette figure avant que de la cacher dans la terre, & qu'il avoit conſervé ſoigneuſement.

Tous ces efforts ne ſuffiſoient pas pour faire revenir le public ſur le compte des anciens. Leurs partiſans ſe conſoloient de quelques mortifications paſſagères, par l'idée de l'authenticité & de la généralité de leur culte. Leur adoration étoit celle de tous les temps & de tous les pays ; adoration d'autant plus difficile à détruire, qu'elle étoit fondée en partie ; il y avoit même du danger à entreprendre de l'affoiblir. Un tel projet

demandoit beaucoup de circonſpection. Il ne falloit pas renverſer les autels de ces anciennes divinités; il ſuffiſoit qu'on déterminât les hommages qu'on leur doit, & qu'on retranchât les abus. C'étoit à des hommes à talent, & du premier génie, à faire ce changement dans les idées, & à ramener les nations. Il arriva malheureuſement tout le contraire. L'élite des écrivains du ſiècle de Louis-le Grand fut pour les anciens. Les modernes n'eurent en général, pour eux, que la voix & la plume des auteurs décriés, ou du moins médiocres.

Le premier, en France, qui oſa entrer en lice, diſputer ouvertement aux anciens leur gloire & leur mérite, prétendre que les Grecs & les Romains devoient nous céder à tous égards, eſt l'abbé Boiſrobert, ſi célèbre par ſa faveur auprès du cardinal de Richelieu, dont il faiſoit l'amuſement & dont il avoit la protection & l'eſtime, malgré le mépris avec lequel le public recevoit ſes ouvrages. De dix-huit pièces de théâtre qu'à compoſées cet abbé, il n'y en a pas une qu'on liſe aujourd'hui. Il attribuoit ſes mauvais ſuccès à

la grande admiration qu'on avoit alors pour les anciens, & leur déclara la guerre. Les dépouillant l'un après l'autre d'une gloire qu'il croyoit usurpée, il les représenta comme des hommes inspirés quelquefois par le génie, mais toujours abandonnés par le goût, & par les graces. Pour détruire sûrement ce qu'il appelloit de fausses divinités, il décria d'abord la principale. Homère fut le plus maltraité de tous les anciens. Boisrobert le compara *à ces chanteurs de carrefour, qui ne débitent leurs vers qu'à la canaille.*

Cette idée fut saisie par un autre protégé de Richelieu, par *Desmarets de S. Sorlin*, un de ceux qui travaillèrent le plus à la tragédie de *Mirame* de ce ministre. S. Sorlin avoit de la réputation, quoique son extrême fécondité lui fit beaucoup de tort. C'est une des plus extravagantes imaginations qu'il y ait jamais eu : on disoit qu'il étoit le plus fou de tous les poëtes, & le meilleur poëte qui fut entre les fous. Il donna des scènes de fanatisme sur la fin de sa vie, qui l'ont plus fait connoître que tous ses ouvrages. Sa comédie des *Visionnaires* passa pour un

chef-d'œuvre ; c'eſt que Molière n'avoit pas encore paru. Ses deux poëmes, *Clovis* & *la Magdelaine*, ſont des tiſſus d'extravagances, qu'il croyoit ſupérieurs à tout ce qu'il y a de mieux dans l'*Iliade*. Il ne ſe croyoit pas même flatté, quand ont feignoit quelquefois de lui donner la préférence ſur le poëte Grec. L'*Iliade* lui ſembloit le comble de toutes les impertinences poëtiques ; & pour amener le public à ſon opinion, il ſe déchaînoit contre Homère. Zoïle avoit moins d'acharnement, lorſqu'il alloit mutilant & fouettant toutes les ſtatues de ce poëte, dont il fut ſurnommé le fléau.

On rit, pendant longtemps, de la bonne opinion que Saint-Sorlin avoit de lui-même ; mais, pour que toute plaiſanterie ceſsât, il eut l'adreſſe de faire de ſes intérêts ceux de la France, d'oppoſer ſes grands hommes à tous ceux d'Athènes & de Rome. Perrault, le célèbre Perrault, gardoit encore le ſilence ; mais les ſollicitations réitérées de Saint-Sorlin, qui le preſſoit de ſe joindre à lui, & d'embraſſer leur cauſe, le déterminèrent à ſe faire chef de parti. L'idée de ſervir ſa patrie, & ſes con-

temporains le flatta. Saint-Sorlin lui représenta, dans une épître, la France éplorée & lui demandant son appui :

Viens défendre, Perrault, la France qui t'appelle.

Charles Perrault n'étoit pas assurément le plus grand soutien, & le premier génie de la nation; mais, au défaut de talens, il avoit un amour véritable pour eux, & fut plus utile aux lettres & aux arts, que la plupart des personnes qui avoient la plus grande réputation. Il donna la forme aux académies de peinture, de Sculpture & d'architecture. Controleur général des bâtimens sous Colbert, aimé & considéré de ce ministre, il employa sa faveur auprès de lui pour faire récompenser les gens de mérite. Il eut passé pour en avoir beaucoup lui-même, s'il n'avoit pas eu la sottise de faire des vers; & s'il s'en fut tenu à la prose dans laquelle c'étoit tout un autre homme. Il étoit frère du fameux Perrault, à qui nous sommes redevables du plan du Louvre, & de plusieurs excellens commentaires sur Vitruve. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers hommes

de son siècle : comme médecin, il est encore recommandable, ne fut-ce que pour avoir donné la vie & la santé à plusieurs de ses amis, & nommément à Boileau, qui lui en témoigna sa reconnoissance par des épigrammes. Peu de gens possèdent les vertus de la société dans un dégré aussi éminent, que les avoient ces deux frères. Charles, surtout, ne connoissoit ni la haine, ni la jalousie ; se faisoit distinguer par un zèle étonnant pour ses amis, & par une franchise singulière.

Son *parallèle des anciens & des modernes*, en ce qui regarde les arts & les sciences, fut cause qu'il s'attira de si puissans ennemis. On crut le poëme *du siècle de Louis-le-Grand*, la satyre la plus indécente qu'on put faire de tous les autres glorieux siècles du monde.

Il est vrai que Perrault ne l'avoit imaginé que pour faire revenir de la grande admiration pour les Grecs & les Latins. Ses dialogues, dans lesquels on voit ce poëme, sont le développement de ses idées. Il y fait l'analyse de l'*Iliade*, & des ouvrages de Platon ; &, dans l'étonnement où il est que ces deux génies soient l'objet de

l'admiration du public, il s'écrie : » Il » faut que dieu ne fasse pas grand cas » de la réputation de bel-esprit, puis- » qu'il permet que ces titres soient » donnés à deux hommes comme » Platon & Homère, à un philoso- » phe qui a des visions si bisarres, » & à un poëte, qui débite des cho- » ses si peu sensées «. Perrault fit plus encore: il mit au-dessus d'Homère non seulement nos premiers écrivains, mais les Scudéri, les Chapelain, & les Cassagne. Il jugea les poëmes d'*Alaric*, de la *Pucelle*, de *Moyse sauvé*, des chefs-d'œuvre en comparaison des rapsodies d'Homère. Encore, si, dans ce projet d'élever jusqu'aux nues ses contemporains, il avoit eu l'art de louer & de gagner les plus illustres, peut-être eut-il trouvé le public disposé à le croire : mais ou il ne parla point d'eux dans son *Parallèle*, ou il n'en dit que des choses qu'ils trouvèrent choquantes. Despréaux s'y crut personnellement offensé : Racine le fut également ; & l'on connoît ce couplet contre Perrault, qui avoit défendu son opinion dans une séance publique de l'académie Françoise :

Entêté de son faux systême,
Perrault, philosophe mutin,
Dispute d'une force extrême;
Et, coëffé de son avertin,
Fait le lutin,
Pour prouver clairement lui-même
Qu'il n'entend ni Grec ni Latin.

Despréaux prit sur lui de ne pas éclater d'abord. Il commençoit à être dégoûté de la satyre : il sentoit qu'il n'iroit point à la postérité par elle ; mais par ses épîtres, son lutrin & son art poëtique : tous ouvrages finis, & miracles de poësie. Il se permit seulement quelques vers dans lesquels il avertissoit Perrault d'être sur ses gardes, & il représentoit :

Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux-arts;
Les ris mêmes, les jeux, les graces & leur mère;
Et tous les dieux, enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père.

Cette indifférence, dans un homme dont on avoit toujours vu la bile s'échauffer à la moindre atteinte qu'on put donner au bon goût & à la raison, étonnoit singulièrement. Le sçavant prince de Conti, dit un jour qu'il iroit à

l'académie Françoise écrire sur la place de Despréaux : *Tu dors Brutus.*

Le satyrique se réveilla enfin. Il prit vivement le parti des anciens, auxquels il étoit si redevable. Ses réflexions sur Longin sont toutes à leur avantage. C'est là qu'il veut montrer que le culte qu'on leur rend n'est point un culte d'idolâtrie, mais un culte raisonné : à l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnoît en eux, il les trouve divins en tout, & croit la nature épuisée en leur faveur. Pindare, dit-il, sera toujours Pindare ; Homère sera toujours Homère ; & les Chapelain des Chapelain ; les Scudéri des Scudéri : il n'y a guère de ridicules dont il n'ait couvert tous les Perrault. La réponse de Charles aux réflexions sur Longin, outre qu'elle fait autant d'honneur à son jugement qu'elle en fait peu à celui de Boileau, étoit encore dictée par la politesse & la modération ; mais l'Aristarque de son siècle fut souvent injuste. Il ne pardonnoit pas à son adversaire de s'être moqué de l'ode sur la prise de Namur, & de la satyre contre les femmes. Cependant qu'étoit-ce qu'une critique de quelques

vers foibles, de quelques mauvaises expressions, de quelques bévues réelles, & de quelques pensées fausses, en comparaison de tant de traits qu'il décocha sur toute la famille de Perrault ?

Le procès de ces deux hommes, si différens pour le goût, pour le génie & le caractère, fut porté au tribunal du public. Tous les écrivains de l'Europe s'érigèrent en juges : chaque nation eut son chef de parti. En Italie, le célèbre Paul Béni tenoit pour les modernes, & ne voyoit rien de comparable à Guichardin, au Dante, à l'Arioste & au Tasse. Les Anglois en général faisoient le même honneur à leurs écrivains. Saint-Evremont, retiré alors à Londres, y plaidoit de son mieux la cause des nôtres & des leurs. Ce bel-esprit, mauvais poëte, mais prosateur agréable, enterré à Westminster avec les rois & les hommes illustres d'Angleterre, y parloit & y écrivoit contre l'injustice de n'estimer que les anciens. A la prière de cette duchesse de Mazarin, si célèbre par son esprit, son goût & ses malheurs, il chanta, dans quelques stances, la gloire du siècle présent :

Pourquoi révérer, comme antique,
Ce que les Grecs; dans leur attique,
Aimoient comme des nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre?

Ainſi Perrault, malgré toutes les plaiſanteries dont ſon adverſaire l'accabloit, comptoit au moins quelques ſuffrages. Son triomphe étoit hors de ſa patrie. Il n'eut, pour le ſoutenir en France, d'écrivain de diſtinction, que Fontenelle dont la réputation naiſſante ſouffrit alors quelque éclipſe. On réunit contre lui tous les ſifflets, & il fut preſque jugé un Perrault. Dans l'ode ſur la priſe de Namur, on lit un couplet contre Fontenelle, qui prit ſa revanche au moyen d'une épigramme contre la ſatyre des femmes nouvellement publiée : mais cette ſatisfaction fut de courte durée. Les adverſaires de Fontenelle eurent de quoi s'exercer ſur lui à l'occaſion de la tragédie d'*Aſpar*, qu'il donna malheureuſement dans ces circonſtances. Racine fit cette jolie épigramme, dans laquelle il rapporte, à cette pièce, l'époque de l'origine des ſifflets du parterre. Voilà ce que valut

à Fontenelle son courage à dire librement sa pensée, ou plutôt son foible pour Charles Perrault qui l'avoit vanté souvent, & principalement dans une certaine épître sur le génie, dans laquelle il lui disoit platement :

> De l'églogue, en tes vers, éclate le mérite,
> Sans qu'il en coute rien au fameux Théocrite,
> Qui jamais ne fit plaindre un amoureux destin
> D'un ton si délicat, si galant & si fin.

Puisque ceux qui avoient le plus de talent, & dans qui le génie pouvoit tenir lieu de tout le reste, se déclarèrent pour l'antiquité, on imagine aisément combien ceux dont l'érudition étoit le plus grand mérite, durent être révoltés de voir le mauvais traitement fait à leurs idoles. Les Huet & les Hardouin en furent au désespoir. L'abbé Fraguier manqua d'en mourir de chagrin, lui qui, dans moins de quatre ans, avoit recommencé six ou sept fois la lecture d'Homère ; qui, pour mieux retenir, ou pour reconnoître plus facilement les beaux endroits de ce poëte, les soulignoit d'un coup de crayon dans son exemplaire ; & qui, à force d'admirer & de remarquer toujours,

fouligna toute l'*Iliade*. Les fçavans croyoient le bon goût banni pour jamais de France, fi les fentimens de Perrault venoient à y prévaloir. Ils regardoient l'admiration pour les anciens comme la plus fûre marque de l'élévation, ou de la chute des lettres & des états. Ils ne vouloient point voir que Perrault, dans le fond très-impartial, balançant également les beautés & les défauts, fans aucune acception ni des perfonnes, ni des fiècles, ne fouloit point aux pieds les objets de leur idolâtrie, mais qu'il rectifioit leur culte. Ils difoient que, pour être juge recevable, il lui auroit fallu des connoiffances qu'il n'avoit pas; que fon incapacité dépofoit contre fon équité; qu'il connoiffoit auffi peu les beautés que les défauts des anciens; qu'il avoit multiplié le nombre des derniers bien au-delà du vrai, & qu'il avoit même pouffé la mauvaife foi jufqu'à créer plufieurs de ces défauts.

Racine, Defpréaux, & tous ceux qui raffuroient le peuple fçavant, par leur amour pour l'antiquité, & par leurs excellens écrits, s'abufoient auffi étrangement. Ils n'ouvroient les yeux

que ſur les beautés de détail des anciens, & les fermoient ſur l'enſemble. Les défenſeurs de Perrault faiſoient tout le contraire, & n'avoient pas plus raiſon. Ils ſe prévaloient des vices qu'on remarque dans l'enſemble, pour ne pas rendre juſtice aux détails : ainſi l'état de la queſtion ne fut ſaiſi ni de part ni d'autre. On l'eut décidée bientôt, ſelon M. de Voltaire, ſi l'on avoit comparé ouvrage à ouvrage; un ſujet traité par les anciens à un ſujet traité par les modernes; l'*Amphitrion* de Molière à l'*Amphitrion* de Plaute. En effet, ſi l'on employoit ce moyen, on verroit que la différence eſt à notre avantage : on s'appercevroit du progrès des arts : on en laiſſeroit l'invention aux anciens ; & encore ont-ils connu celle de l'imprimerie, des glaces, des pompes à feu, de la poudre, du canon, des eſtampes, de la phyſique expérimentale. Leur muſique étoit informe, auſſi bien que leur hiſtoire naturelle. Tout a été perfectionné, & les ouvrages, pour être anciens, n'en ont pas moins de défauts. La première machine à rouage & à reſſort n'a pas été la meilleure. Le plus ancien poëme

connu n'eſt pas auſſi le plus beau. Les poëſies d'Homère, dit Saint-Evremont, ſeront toujours des chefs-d'œuvre, & non pas en tout des modèles.

Dans le temps que les deux partis étoient le plus animés, le vieux abbé Deſmarais vint, comme un ſecond Neſtor, ſe donner pour conciliateur. Il croyoit parvenir adroitement à faire pancher la balance du côté des anciens, lorſqu'il auroit fait connoître une traduction en vers du premier livre de l'*Iliade ;* mais elle étoit déteſtable, &, lorſqu'on l'eut vue, on ne voulut plus de lui pour arbitre.

Cependant les auteurs de la querelle avoient envie de la faire ceſſer : ils étoient las de prêter ſi longtemps à rire au public : des amis communs s'employèrent pour cela. La paix étoit fort avancée, lorſqu'elle manqua d'être rompue totalement. Perrault exigeoit qu'avant que de rien conclure, on promit d'eſtimer ſes ouvrages. Deſpréaux trouvoit la condition trop dure. Il ne pouvoit ſur-tout paſſer à ſon adverſaire le conte des *Souhaits ridicules*, où eſt cette *aune de boudin* que le grand Jupiter fait deſcendre par la chemi-

née, & qui pend au bout du nez de l'héroïne : mais tous les obstacles de l'accommodement furent levés, & Boileau le célébra l'an 1699 :

Tout le trouble poëtique,
A Paris, s'en va cesser.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,
Consentent de s'embrasser.

Les chefs de parti reconciliés, le feu de la querelle ne fut pas éteint : il resta caché pendant quelque temps, & enfin il se montra plus violent & plus à craindre que jamais, lorsque l'on vit La Mothe aux prises avec madame Dacier. Elle manqua à tous les égards de la bienséance en défendant sa traduction, qu'elle croyoit excellente pour être au-dessus de celle de son adversaire : ni l'une ni l'autre n'est supportable.

Celle de La Mothe est d'une absurdité singulière. On ne conçoit pas comment un homme d'esprit, sans entendre un seul mot de grec, a pu former le projet de mettre l'*Iliade* en notre langue ; comment, dans l'idée de réduire ce poëme, d'en retrancher le gi-

gantesque, le puérile & le superflu, il l'a rendu plus long & plus chargé d'inutilités; comment, d'un corps plein d'embonpoint & de vie, il n'en a fait qu'un squelette aride & désagréable. Je neparle pas du coloris d'Homère, qu'il est impossible, à quelque traducteur que ce soit, de rendre parfaitement; mais je parle de ses pensées, de ses images, du sublime & du merveilleux qui y règne, & qu'on peut faire passer dans quelque langue du monde que ce puisse être. La traduction en prose de madame Dacier l'a comblée de gloire dans l'esprit de certaines gens. Mais qu'est-ce pourtant que cette traduction? qu'elle est séche & décharnée! quelle diction pédantesque! quels tours forcés! le génie ne s'y montre presque nulle part: elle est uniquement l'ouvrage du travail: point de feu, point de poësie. Un poëte ne doit être traduit qu'en poëte. Il faudroit qu'on entreprit une nouvelle traduction d'Homère: ce père de la poësie est encore à traduire. Qui s'imposeroit cette tâche, ne pourroit tout au plus s'aider que des recherches de madame Dacier. Le morceau que l'abbé Desfon-

taines à traduit de l'*Iliade*, nous donne idée de ce que feroit là-dessus une excellente plume.

Pour juger combien Homère est défiguré dans La Mothe, il suffit d'ouvrir au hasard sa traduction. Sur quelque morceau qu'on puisse tomber, on deplorera l'abus de l'esprit, on verra quelques antithèses, quelques tours délicats tenir lieu des beautés d'imagination, & des plus sublimes traits d'éloquence; la petite manière substituée en tout à la grande. Il ne s'est pas même attaché à redoubler d'attention, & de verve dans le peu d'endroits que Despréaux a traduits. L'amour propre eut dû le porter à faire mieux encore que son prédécesseur, & à s'épargner une comparaison humiliante. Si La Mohte énerve tout ce qu'il y a de grand & de sublime dans son original, il n'est pas plus heureux à en rendre le pittoresque & le gracieux. La description riante de la ceinture de Vénus, l'idée des graces qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, la préférence que Pâris donne à Vénus sur les trois déesses; tout cela est manqué. Toutes ces peintures, au-dessus des

plus agréables tableaux de l'Albane, sont dégradées. Quelle mutilation dans cet endroit où le poëte Grec personifie les prières, où l'on reconnoît ces *filles du maître du tonnerre à la tristesse de leur front, à leurs yeux remplis de larmes, à leur marche lente & incertaine, placées derrière l'injure, l'injure arrogante, qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse.* Le ridicule a fait retenir deux vers sur la description de l'épée d'Hector:

D'une épée, ornement & défense à la fois,
Pendoit à son côté le magnifique poids.

L'expression même du sentiment que La Mothe a si bien traité dans son *Inès*, s'est refusée à lui dans son *Iliade*. L'adieu d'Hector & d'Andromaque, cette scène épique si touchante, si pleine de chaleur & de vie, est rendu ainsi:

C'est trop, s'écrie Hector, c'est trop vous attendrir.
Adieu, chère Andromaque, il faut vous secourir:
Adieu, je vais tenter la fortune des armes;
Qu'un généreux espoir dissipe vos allarmes.
Mais, pour vous consoler, c'est assez de sçavoir
Que, vivant ou mourant, Hector fait son devoir.

Du moins si madame Dacier manque

que d'élégance, de poësie & de feu, elle a le mérite de la fidélité du texte: elle en rend les idées principales & acceſſoires.

Les deux traducteurs s'accablèrent mutuellement de reproches; mais ces reproches tomboient moins ſur ce que d'un excellent antique, ils en avoient fait une copie méconnoiſſable, que ſur ce qu'ils avoient formé le deſſein, l'un, de déifier Homère; & l'autre, de lui ravir l'apothéoſe. La Mothe expoſa ſon projet dans un diſcours à la tête de ſon *Iliade*. Le diſcours eſt écrit & raiſonné ſupérieurement : mais Homère y eſt bien petit. On y avance qu'il n'a rien de ce qui décide le grand poëte, & un génie créateur. On y condamne le deſſein de ſon poëme, lequel n'eſt pas aſſez déterminé; la multiplicité de ſes dieux & de ſes héros, ſi vains, ſi rodomonts, ſi cruels, ſi impies, ſi babillards; la baſſeſſe de quelques-unes de ſes deſcriptions qui roulent ſur des mœurs ſi étranges; la longueur & la monotonie de ſes narrations; l'ennui prodigieux de ſes répétitions; le ſtile mêmequi n'eſt pas toujours aſſorti au ſujet: on y trouve que la nature pour-

roit être peinte dans toute sa simplicité, & plaire davantage. La plupart des remarques de La Mothe étoient justes; ses principes étoient vrais: mais il s'égara dans l'application qu'il en fit. Ceux de madame Dacier furent développés dans la préface de sa traduction. Jamais idole ne reçût d'hommage plus sincère, que celui qu'elle y rend à son original. Elle le nomme la source de toutes vertus, & de toutes connoissances. Il est universel chez elle, géographe, chronologiste, antiquaire, historien, poëte, orateur, physicien, moraliste, théologien. Elle le représente triomphant de la mort, du temps & de l'envie. Quel dommage, dit-elle, qu'il ne puisse être donné à aucun mortel d'avoir son inspiration divine, pour être en état de le rendre en vers. Quiconque oseroit, ajoute-t-elle, entreprendre de le faire sans cela, verroit bientôt la plume lui tomber des mains à mesure qu'il liroit l'original, & qu'il en connoîtroit toute la beauté.

Cette contrariété de jugement produisit le livre de *La Corruption du goût*, ouvrage dicté lui-même par le mauvais goût, par la prévention, le fiel

& la haine. Que de groſſièretés, que de termes injurieux à chaque page ! ceux de *ridicule*, d'*impertinence*, de *témérité aveugle*, d'*ignorance*, de *folie*, d'*abſurdité*, reviennent continuellement. L'auteur, dans ſon livre, eſt une femme des halles en furie. Ce qu'il y a de moins choquant pour La Mothe, c'eſt le reproche qu'on lui fait d'ignorer le Grec, & d'avoir compoſé des opéra.

Quelle vengeance tira-t-il de ces invectives ? Pas d'autre que celle d'en donner au public la liſte, de ne point ſe permettre la moindre injure par repréſailles ; de donner l'exemple d'une diſſertation modérée, fine & délicate. Que d'art, que d'adreſſe dans ſes réflexions ſur la critique ! Il s'y juſtifie d'ignorer le Grec, par la raiſon qu'il a cru devoir connoître Homère d'après madame Dacier. A l'égard des opéra, il lui dit : » Qu'elle me paſſe » ceux que j'ai faits, pour les traduc- » tions qu'elle a faites de l'*Eunuque* » & de l'*Amphitrion*, de quelques co- » médies d'auſſi mauvais exemple & » des odes d'Anacréon, qui ne reſ- » pirent qu'une volupté dont la nature

» même n'eſt pas d'accord. Soyons
» raiſonnables ; il me ſemble que cela
» vaut bien quelques opéra qui ſont
» des ouvrages très-modeſtes, & preſ-
» que moraux en comparaiſon de
» ceux que je cite. Mettons auſſi les
» romans qu'elle ſuppoſe que j'ai lus,
» pour les deux cent fois qu'elle à lus
» avec plaiſir quelques pièces du ci-
» nique Ariſtophane. Mes lectures
» frivoles ne montent pas à beaucoup
» près ſi haut ; mais je ne veux point
» chicaner, & je conſens que l'un aille
» pour l'autre «.

Tous les gens de lettres furent encore partagés. Ceux qui avoient déjà écrit pour les anciens écrivirent, de nouveau, pour Homère. Boivin, homme ſçavant &, qui plus eſt, d'eſprit & de goût, ſe déclara vivement pour madame Dacier. Fénélon, quoiqu'ami de La Mothe, n'oſa l'approuver dans tout. Il convenoit bien que les dieux & les héros de l'*Iliade* ne valent pas nos honnêtes gens ; mais il nioit que ce fût la faute du poëte, qui avoit dû peindre les mœurs & ſuivre les idées du temps. Ainſi, ſelon lui, tant pis pour ceux qui ſe moquent de *Patrocle*

& d'*Achille* préparant leur dîner, & de la princeſſe *Nauſicaa* lavant ſes robes. Une image contraire eût été un défaut, la poëſie n'étant qu'une imitation; & » ſi l'on eût donné, ajoute-t-il, au » Pouſſin, le Gueſclin & Boucicaut à » peindre, il les eût repréſentés ſim- » ples & couverts de fer, pendant que » Mignard auroit peint les courtiſans » du dernier ſiècle avec des fraiſes ou » des collets montés, ou avec des ca- » nons, des plumes, de la broderie » & des cheveux friſés «. Fontenelle oſa encore moins que perſonne embraſſer ouvertement un parti. Ses démêlés avec Racine & Deſpréaux l'avoient dégoûté du polémique. Il ſe contenta d'effleurer la queſtion agitée, de dire des choſes obligeantes pour les deux célèbres combattans, & de les déſigner ſous le nom de l'*eſprit* & du *ſçavoir*.

Les perſonnes qui ſe décidèrent pour La Mothe, furent la marquiſe de Lambert, l'abbé Terraſſon & l'abbé de Pons. L'illuſtre auteur du *Traité de l'amitié* porta d'Homère un jugement tel qu'on avoit lieu de l'attendre d'une dame de beaucoup de mérite, & dont les

écrits respirent la justesse, la morale & l'agrément. Elle a fait encore des vers de société que le public ne connoit pas. L'abbé Terrasson entreprit de prouver, par géométrie & démonstration, qu'Homère est un radoteur. C'est de cet abbé dont madame Dacier dit: *Quel fléau pour la poësie qu'un géomètre!* D'ailleurs il n'étoit pas sans mérite. Sa traduction de Diodore est utile. Le *Séthos* contient aussi quelques beautés, quoiqu'on y sente toujours la géne & le travail, une certaine dureté dans le stile qui fait qu'on croit toujours entendre le bruit aigu & discordant d'une mauvaise horloge qu'on remonte.

Terrasson avoit été de l'oratoire: il en étoit sorti avec trois de ses frères. Après avoir vécu en philosophe, toute sa vie, il se démentit à la mort.

L'abbé De Pons traita madame Dacier comme elle avoit traité La Mothe. Ils furent à l'unisson l'un de l'autre pour les injures & les grossiéretés. Cet abbé comprit dans ses déclamations toute cette classe de sçavans » toute cette es-
» pèce de manœuvres Grecs & Latins,
» dont la bassesse ne s'élève jamais au-
» dessus du servile emploi de travailler

» sur l'antiquité ». Il définit l'*Iliade*
» un beau monstre né du seul instinct
» d'un homme supérieur ». On voit, dans ses écrits, qu'il croyoit toucher au moment où les grands modèles de l'antiquité éprouveroient le sort de la philosophie péripathéticienne; mais il ne s'appercevoit pas qu'en reprochant à madame Dacier son culte fanatique pour Homère, il faisoit de La Mothe une autre divinité.

Parmi les ennemis de cette illustre sçavante, il faut compter encore l'abbé Cartaud de la Vilate. Il dit que le Grec avoit produit des effets singuliers dans la tête de cette dame; qu'il y avoit dans sa personne un assemblage grotesque & plaisant des foiblesses de son sexe & de la férocité des enfans du Nord; qu'il sied aussi mal aux femmes de se hérisser d'une certaine érudition, que de *porter des moustaches;* qu'une femme sçavante a quelque chose *de trop hommasse*, & conclud que madame Dacier étoit peu propre à faire naître une passion. » Son extérieur
» avoit, continue-t-il, un certain air
» de bibliothéque peu galant. Quelle
» indécence n'y auroit-il pas eu de se

» mettre des pompons de la même » main dont on écrivoit un passage » Grec «. Tout ce que Cartaud de la Vilate, dans ses *Essais historiques & philosophiques* sur le goût, rapporte de madame Dacier, est écrit de ce ton & de ce stile.

D'autres écrivains prodiguèrent encore les louanges à La Mothe, & attisèrent le feu de la discorde. La querelle s'échauffa tellement & devint si plaisante, qu'on en joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. On faisoit, dans une tragi-comédie, le *bon goût* amant de l'*Iliade*, madame Dacier mère de l'*Iliade*, l'*Iliade* amante du *bon goût*, La Mothe amant de la *Pucelle* de Chapelain, Fontenelle confident de La Mothe. On donna, au théatre de la foire, *Arlequin défenseur d'Homère*, *Arlequin traitant*, *&c.* Dans une de ces farces, arlequin tiroit respectueusement l'*Iliade* d'une chasse, prenoit successivement, par le menton, les acteurs & actrices, & la leur donnoit à baiser en réparation de tous les outrages faits à Homère. On représenta, dans une estampe, un âne qui broutoit l'*Iliade*, avec ce vers au bas contre

la traduction de La Mothe, qui avoit réduit l'*Iliade* en douze chants :

Douze livres mangés, & douze estropiés.

Fourmont l'aîné tenta inutilement, dans son examen pacifique, de concilier les esprits. Il étoit lui-même trop décidé pour Homère & n'épargna pas La Mothe.

Valincour le sage, Valincour l'ami des arts, des artistes & de la paix, arrêta toutes ces plaisanteries. Il vit ceux qui en étoient l'objet, leur parla, les rapprocha. La paix entr'eux fut signée, & l'acte rendu solemnel dans un repas qu'il leur donna & dont étoit madame de Staal. » J'y représentois, » dit-elle, la neutralité. On but à la » santé d'Homère, & tout se passa » bien «.

Quoique madame Dacier, dans tout le cours de cette dispute, se fût mise à son aise, & qu'elle eût assez exhalé son ressentiment contre La Mothe, elle conserva un fond de chagrin qui abrégea ses jours : elle mourut au louvre en 1720. Elle étoit d'une assiduité opiniâtre au travail, ne sortoit pas six fois l'an de chez elle, ou du moins de

ſon quartier. Mais après avoir paſſé toute la matinée à l'étude, elle recevoit, le ſoir, des viſites de tout ce qu'il y avoit de gens de lettres en France.

Le *Florus*, avec des notes Latines, eſt d'elle. Sa *Traduction de Térence* lui a fait auſſi beaucoup d'honneur. La manière dont elle apprit le Grec & le Latin eſt remarquable : on la tient d'un vieux officier de Saumur, qui avoit vécu avec *Tannegui Le Févre*.

Ce ſçavant élevoit lui-même un fils, ne deſiroit rien tant que de le voir avancer dans l'étude des langues, & le grondoit beaucoup de ne vouloir rien apprendre. La petite Le Févre étoit témoin de toutes les vivacités de ſon père. Un jour qu'il s'emporta plus qu'à l'ordinaire, elle prit en particulier ſon frère, & lui expoſa ſes torts. Le père entendit cette converſation, &, quand elle fut finie, il appella ſa fille & lui demanda ſi elle ſe ſentoit du goût pour l'étude : elle répondit qu'oui. Le père enchanté lui mit entre les mains des grammaires, & elle y fit, en très-peu de temps, des progrès ſinguliers. Le jeune Le Févre prit exemple ; & le frère & la ſœur, à l'envi l'un de l'au-

tre, se trouvèrent, par la suite, à la tête des sçavans de l'Europe.

M. & madame Dacier étoient nés calvinistes : ils sont morts dans le sein de l'église catholique.

L'ÉNÉIDE.

Ce poëme, étant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs que l'*Iliade*, s'est trouvé aussi le sujet de plus de contestations. Voici les principales.

La première regarde la supériorité des deux plus anciens poëmes connus. Les Latins eux-mêmes n'étoient pas d'accord sur cela. On annonça d'abord le poëme Latin comme supérieur à l'*Iliade* (*) :

> Cédez tous, écrivains d'Athènes & de Rome.
> L'*Enéide*, en nos jours, annonce un plus grand homme.

Mais cette flatterie de *Properce* ne passa point. Le plus bel éloge que les Ro-

---

(*) *Cedite Romani scriptores, cedite Graii,*
Nescio quid majus nascitur Iliade.

mains cruſſent faire de Virgile, étoit de le comparer à Homère : ils ne donnèrent jamais, d'une voix unanime, la prééminence à leur compatriote. L'amour de la patrie ne les aveugla point, comme il arrive quelquefois chez les nations modernes.

En effet, chacune a, pour ſon poëte épique, une admiration excluſive. L'Anglois vante Milton ; l'Italien le Taſſe, l'Arioſte ou le Dante ; le Portugais le Camoens. L'écrivain judicieux met tout dans la balance : il n'en a qu'une où il pèſe le génie & le talent. Le mérite du poëme Grec & du poëme Latin a été mis également en diſcuſſion parmi nous. Les uns ont préféré l'*Iliade*, & les autres l'*Énéide*. Le jéſuite Rapin eſt du nombre de ceux-ci : Boivin & le P. le Boſſu ſoutiennent, au contraire, qu'il y a tel morceau dans l'*Iliade* ſupérieur à toutes les beautés réunies de Virgile. L'abbé Fraguier, également naturaliſé Grec & Latin, n'a rien voulu décider : ce qui eſt très-ſage.

Entre deux genres de beauté différente, ce ne ſera jamais que le goût particulier qui décidera. Ceux qui ai-

ment les tableaux pleins de feu & d'imagination, & qui ne sont que heurtés, se détermineront pour les grands traits de l'*Iliade*; mais ceux qui n'estiment que les peintures finies & léchées, mettront au dessus de tout les beaux endroits de l'*Énéide*.

L'auteur de ce dernier poëme ne manque-t-il pas d'invention? autre sujet de dispute. L'*Énéide*, dit-on est totalement calquée sur l'*Iliade*: même dessein, mêmes dieux, mêmes épisodes. Les amours de Didon sont d'après les amours de Circé & de Calypso dans l'*Odyssée*; la descente d'Énée aux enfers est imitée de celle d'Ulysse. Ce sont les traditions fabuleuses de leur temps que les deux poëtes ont mises en œuvre. Homère avoit habilement saisi celles du siège de Troie, & Virgile fait également usage de tout ce qu'on disoit sur l'arrivée & l'établissement d'Énée en Italie: car cette époque, cet établissement est le véritable objet du poëte.

Il faut se moquer du visionnaire & systhêmathique Hardouin, qui veut qu'Énée soit le Messie. Par la même raison que cet écrivain voyoit le Sau-

veur des hommes dans Énée, il croyoit voir aussi la religion chrétienne dans *Lalagé*, la maîtresse d'Horace, & donnoit, pour auteurs de ses *Odes* & de l'*Énéide*, des moines du treizième siècle.

Le changement des vaisseaux Troyens en nymphes de la mer, au moment où ils vont être brûlés par Turnus, étoit presque la seule chose qu'on disoit appartenir à Virgile. On ne lui accordoit même d'être créateur en ce point, que pour montrer combien son imagination, livrée à elle-même, s'égaroit & devenoit bisarre.

Mais ces explications n'ont aucun fondement, selon ceux qui prétendent mieux connoître ce poëte & distinguer entre imiter servilement, & donner une nouvelle création aux idées des autres.

Il suffit, en effet, d'un coup d'œil jetté rapidement sur ces prétendues copies & l'original supposé, pour en découvrir la prodigieuse différence. Si Virgile imite Ennius & quelques poëtes subalternes, c'est en homme supérieur, en homme qui fait gloire de tirer, de quelque mine que ce soit, des diamants bruts, pour les polir & les

mettre en œuvre. Il en use comme en ont usé depuis tous les écrivains de génie, Corneille, Racine, La Fontaine, Rousseau, M. de Voltaire. Ne se moqueroit-on point d'un homme, remarque Ségrais, qui, en considérant le Louvre ou quelqu'autre palais magnifique, diroit que ces ouvrages ne sont pas nouveaux, parce qu'il auroit vu ailleurs des dômes & des pavillons ?

Qu'il y a loin des matériaux d'un poëme à son ordonnance & à sa composition ! Et, d'ailleurs, Virgile est-il imitateur en tout ? Combien de choses tirées de son fond ? Cette idée des destins qui établissent l'empire d'Auguste, & la gloire de Rome, n'est due qu'à lui ; celle des vaisseaux changés en nymphes ne fait aucun tort à son imagination toujours belle, toujours sage. Le peuple Romain croyoit à cette métamorphose, & le poëte a suivi la tradition ; ainsi que dans un poëme sur Clovis, il n'y auroit aucun ridicule, selon M. de Voltaire, à parler de notre sainte Ampoule. Le même écrivain, juge en matière d'épopée, se recrie sur ce qu'on trouve stérile le rival d'Homère. Virgile, dit-il, n'en vaut que mieux,

pour n'avoir pas étalé cette profusion de caractères qu'on remarque dans l'*Iliade*.

Il est vrai qu'il n'y en a qu'un seul dans l'*Énéide*, que l'auteur a tout sacrifié à Énée. Le fort Cloanthe, le brave Gias & le fidèle Achate sont des personnages subalternes & très-insipides: mais, en cela même, le poëte a plus atteint peut-être le but. En poësie, comme en peinture, la division d'intérêt est le plus grand de tous les défauts.

Cependant, lorsqu'on presse les admirateurs de Virgile, les plus jaloux de sa gloire, & qu'on leur demande s'ils imaginent qu'il eût jamais existé un Virgile, s'il n'y avoit eu auparavant un Homère, ils demeurent interdits. Ils sont forcés de convenir que l'un a produit l'autre, ainsi que nous sommes redevables de Racine à Corneille; de Despréaux à Juvénal, à Horace & à Régnier; de La Fontaine à Marot & à Rabélais.

La troisième dispute roule sur les caractères de l'*Énéide*.

L'Auteur de la tragédie de *Didon*

écrivit, en 1734, que Virgile étoit un mauvais modèle pour cette partie. Le jugement n'étoit pas hasardé. Néanmoins il s'est reproché l'expression qu'il avoit employée en le portant. » Je la rétracte aujourd'hui, dit-il, » par respect pour Virgile, en pensant toujours de même par respect » pour la vérité. « Il trouve qu'Énée n'a rien moins que les qualités d'un héros. Il le définit un amant sans foi, un prince foible, un dévot scrupuleux. Saint-Evremont avoit dit que le prince Troyen étoit plus propre à être fondateur d'un ordre de moines que d'un empire (*).

Dans la persuasion où étoit M. Le Franc, qu'un tel caractère avoit été manqué, il a voulu le dessiner mieux, & le rapprocher de l'idée que nous avons de l'héroïsme. Il a fait à la fois, d'Énée, un prince religieux & un grand homme; un héros qui craint les dieux, mais à qui les oracles n'en imposent

(*) Le *sum pius Eneas* a été traduit, *je suis le fat Enée*. On eut mieux fait de dire le *fade*, le *doucereux*. Le terme *pius* doit se rendre par celui de *bon*, de *tendre*, de *compatissant*.

pas ; un héros plein de franchise & de valeur, ne sauvant sa gloire, & ne s'arrachant à Didon, qu'après l'avoir rendue triomphante de ses ennemis, & fait preuve des sentimens les plus élévés. Énée, vainqueur d'Iarbe, & sauvant Carthage, au moment où il la quitte, est un coup de maître. C'est sçavoir dessiner dans le grand.

L'abbé Desfontaines convenoit, en 1740, dans une lettre à M. Le Franc, que le caractère d'Énée étoit pitoyable, & que quiconque mettroit aujourd'hui, soit dans un poëme ou dans un roman, un pareil caractère, seroit infailliblement sifflé.

L'académie de la Crusca a porté le même jugement dans son *Apologie du Rolland furieux* de l'Arioste. Elle se moque d'un héros qui s'occupe d'amour, lorsqu'il devroit avoir la tête remplie des grandes vues que les dieux ont sur lui ; qui, dans le temps que la reconnoissance vouloit qu'il s'attachât à Carthage, prétexte leurs ordres pour aller s'établir dans tel coin de la terre plutôt que dans tel autre, & trahit une reine qui s'est livrée à lui, & l'a comblé de biens pour devenir le ravisseur

d'une femme promise à un autre prince. On se prévaut encore de la plaisanterie de Rousseau sur Énée & sur l'amour de Didon :

> Ce fut sa faute, en un mot.
> A quoi pensoit cette belle,
> De prendre un amant dévot.

Mais autant d'écrivains célèbres, autant d'avis différens. Le président Bouhier justifie Virgile quant aux caractères. Celui d'Énée lui paroît être dans la belle nature & dans le véritable héroïsme. Il combat M. Le Franc, & le blâme d'avoir appellé foible & parjure un tel prince. L'apologiste de ce héros ne le trouve foible en rien, pas même dans les larmes qu'il répand quelquefois. De pareilles larmes sont celles d'un grand homme : Achille ne pleure-t-il pas dans l'*Iliade* ? On ne veut pas non plus qu'Énée ait violé ses fermens : il n'avoit pris aucun engagement solemnel avec Didon.

Tant de choses, qu'il dit & qu'il fait, ne nous paroissent si ridicules que parce que nous n'avons aucune idée juste. Il est plusieurs genres d'héroïsme. Nous ne voulons que des Achilles ou des Cé-

ladons, & nous ne penſons pas que celui qui a crayonné Énée a voulu en faire, non ſeulement un fameux guerrier & un conquérant, mais un grand politique, un véritable légiſlateur, un prince eſſentiellement religieux ; tel qu'on nous aſſure avoir été Auguſte : car c'eſt pour flatter les dévots de ſa cour, c'eſt d'après le caractère de ce grand homme que Virgile a tracé le caractère d'Énée. M. de Voltaire eſt de l'avis du préſident Bouhier ; l'abbé Desfontaines s'y eſt rangé pareillement. Il a détruit, dans ſa préface à la tête de Virgile, ce qu'il avoit avancé dans quelques lettres particulières.

L'anachroniſme du quatrième livre de l'*Énéide* a été encore une matière à diſpute. L'abbé de Marolles a ſoutenu, contre tous les hiſtoriens, que cet anachroniſme n'en eſt pas un, qu'Énée a été contemporain de Didon. Mais tous les chronologiſtes ont abandonné cet écrivain auſſi fécond qu'extraordinaire & obſtiné dans ſes idées. On convient généralement qu'Énée vivoit trois cent ans après Didon : ſur quoi les ſçavans, ſcrupuleux en fait de noms & de dattes, ſe récrient contre

l'audace de Virgile ; lui demandent raison d'avoir fait rencontrer deux illustres personnages qui ont vécu dans des siècles différens ; d'avoir supposé à la reine de Carthage la passion la plus violente & la plus éloignée de son caractère, puisqu'à la mort de Sichée, elle lui voua une fidélité inviolable & préféra le bûcher à de nouveaux engagemens.

La réponse à ces objections est toute simple. Un poëte n'est pas historien : l'ordre des temps & des lieux ne le regarde qu'à un certain point. On peut tout feindre, tout oser dans un poëme, du moment qu'on ne nuit pas à la suite des événemens de l'histoire ; qu'on n'est point démenti par une opinion générale ; qu'on ne suppose rien qui ne puisse avoir été fait. Virgile est dans ce cas ; l'auteur de la *Henriade* y est également, lorsqu'il fait passer secrettement Henri IV en Angleterre. L'entrevue de ce prince, avec la reine Élisabeth, est dans toutes les règles de l'épique. Pourquoi trouver à redire à des fictions ingénieuses & vraisemblables qui sont des sources de plaisir ? C'en seroit un de moins de ne pas con-

noître les amours de Didon & d'Énée? Ils n'eussent jamais arraché des larmes sur le théâtre. M. Le Franc les y a mis avec succès. Racine avoit voulu traiter ce sujet : malheureusement il préfera les amours de Bérénice.

Un cinquième différend, occasionné par le poëme de *Virgile*, c'est de sçavoir s'il est achevé.

Quelques sçavans, qui se donnent pour connoisseurs, prétendent que l'*Énéide* n'est point finie: Ils la comparent à ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, à ces monumens superbes de la grandeur & de l'élévation du génie des Romains, mais qui ne sont arrivés jusqu'à nous que mutilés. Une main grossière & peu habile a entrepris d'achever l'ouvrage. Maphée a ajouté un treizième chant aux douze autres. Ce chant est *la description des nôces vraies ou imaginaires d'Énée avec Lavinie.*

Mais on a montré que l'action de l'*Énéide* est complette. En effet, que peut avoir à desirer le lecteur, après avoir vu l'implacable Junon appaisée, la mort de Turnus, Lavinie & l'empire du Latium, devenir le partage du héros?

Enfin, la plus grande dispute que l'*Énéide* ait occasionnée, tombe sur la comparaison qu'on fait de la moitié de ce poëme avec l'autre. Les six derniers livres, dit-on, ne sont pas de la beauté des six premiers. La *Description de la ruine de Troie*, *le Récit des amours de Didon*, *la descente d'Énée aux enfers*, sont le plus grand effort de génie. De ce haut point d'élévation, où le cigne du Tibre étoit parvenu au milieu de son vol, il n'a fait que descendre. L'imagination, échauffée par les grands objets que le poëte a chantés d'abord, se réfroidit sur le reste. La guerre contre les Latins, qui ont raison de défendre leur pays, le projet du mariage d'Énée avec Lavinie qu'il n'a jamais vue, ne peuvent réchauffer le sujet. Que peut tout l'art du monde sans la nature ?

Ce n'est pas que Virgile ne soit Virgile dans les six derniers chants. On y trouve des morceaux admirables, le *Discours des ambassadeurs d'Énée* & la *Réponse du roi Latinus; le Bouclier forgé par Vulcain*, & dont Vénus fait présent à Énée ; l'*Épisode pathétique d'Euriale & de Nisus ;* la description de plusieurs

combats qui n'ont rien d'ennuyeux, & qui font l'effet de ces tableaux, où Le Brun a si bien représenté les batailles d'Alexandre, le combat singulier entre Énée & Turnus, & plusieurs autres traits uniques. Tels sont les sentimens du plus grand nombre des critiques, &, en particulier, de celui qui porte cette décision sur Virgile:

Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

M. de Voltaire prétend qu'il étoit aisé de jetter de l'intérêt dans les six derniers chants; qu'il n'y avoit qu'à représenter Énée & Turnus tout autrement qu'ils ne sont; qu'il falloit peindre celui-ci à son désavantage, & l'autre avec tout l'héroïsme possible. Suivant ce plan, Turnus ne seroit point un prince jeune, aimable & digne d'obtenir la main de l'objet qu'il adore, mais il en seroit l'oppresseur; il auroit profité de la foiblesse de la reine Amate & du vieux roi Latinus, pour envahir leurs états: & le prince Troyen seroit le libérateur de Lavinie & de son père; au lieu que, chez Virgile, Turnus défend Lavinie, & l'on ne

ne voit, dans Énée, qu'un étranger fugitif, courant les mers, & devenu le fléau des peuples & des rois de l'Italie, & d'une jeune princesse, de sorte qu'on est tenté de prendre le parti de Turnus contre Énée.

L'abbé Desfontaines a voulu défendre l'auteur qu'il a traduit. Il trouve que, dans l'*Énéide*, l'intérêt augmente par dégrès, de livre en livre; que les six derniers sont autant au-dessus des six premiers, que l'*Iliade* est au-dessus de l'*Odissée*. Il est révolté de la comparaison de la seconde partie de *l'Énéide*, avec un terrain ingrat, où il faut toujours lutter contre les obstacles.

Il découvre une plus belle matière à traiter; de plus grands événemens à développer; un palais plus vaste & plus digne d'admiration; intérêt de nation, intérêt de famille, intérêt de politique, intérêt de religion, de curiosité. C'est une succession continuelle des plus beaux traits épiques. L'abbé Desfontaines rejette surtout les correctifs proposés, afin de remédier aux défauts dans les six derniers chants. Son étonnement est extrême, de voir qu'on ose rectifier les plans des grands-maîtres.

Mais finissons, en observant que tous les écrivains s'accordent sur un point sur le stile de l'*Énéide*. On n'en connoît pas de plus beau. L'expression de l'auteur est toujours juste, correcte, simple, claire, énergique, brillante & naturelle. C'est le poëte qui a le mieux versifié. En un mot, s'il n'est pas le plus grand peintre, le meilleur dessinateur, il est le premier coloriste.

LES ROMANS.

On peut les définir l'ouvrage de la fiction & de l'amour. Leur origine, parmi nous, est la première querelle qu'ils ont fait naître.

Quelques sçavans prétendent qu'il y a eu des romans chez toutes les nations & dans presque tous les siècles. En effet, on peut remonter jusqu'à un certain disciple d'Aristote, nommé *Déarque*, lequel s'est exercé dans ce genre. On cite l'*Histoire de Leucippe & de Clitophon*, *les Amours de Rhodanis & de Sinonides*, ceux de *Daphnis & de Chloé*, si célèbres par la charmante

traduction d'*Amiot*, & par des estampes faites sur les desseins du duc d'Orléans, régent. On cite ceux encore de *Théagène* & de *Chariclée*, par Héliodore, évêque de Tricca, dans le quatrième siècle. Tous ces ouvrages, & principalement les derniers, font plaisir par la manière dont les passions y sont traitées, par la variété des épisodes habilement liés à l'action principale, par le naturel & les agrémens du stile.

L'évêque Héliodore est le Fénélon Grec. On le blâma beaucoup d'avoir traité un sujet peu convenable à la dignité de son état. Quelque réserve & quelque politesse qu'il eut mises dans son livre, la lecture en parut si dangereuse pour les jeunes gens, qu'il fut contraint, par un synode, ou de le supprimer, ou de quitter son évêché. Il préféra, dit-on, ce dernier parti.

L'histoire des faits de Charlemagne & de Roland, faussement attribuée à l'archevêque Turpin, prouve encore que les romans sont fort anciens.

Le sçavant abbé Fleuri veut qu'on n'ait commencé à les connoître qu'au douzième siècle, & donne pour la sour-

ce de tous l'*hiſtoire des ducs de Normandie* ; ce qui renverſe le ſentiment de ceux qui mettent Héliodore à la tête des romanciers, & qui diſent que du *mariage de Théagène & de Chariclée*, ſont nés tous les romans, Italiens, Eſpagnols, Allemands, Anglois & François.

Dom River, de la congrégation de ſaint Maur, fixe leur origine au dixième ſiècle. Il dit que le plus ancien de tous fut celui qui parut au milieu de ce ſiècle, ſous le titre de *Philoména*, ou *la bien aimée*. Ce roman contient les prétendus beaux exploits de Charlemagne devant Narbonne, & notre-dame de la Graſſe. On voit encore à Toulouſe un exemplaire de la *Philoména* en langue originale, c'eſt-à-dire, *romance* ou polie, telle que la parloient alors les gens bien élevés, & ſurtout ceux qui vivoient à la cour. Ils la préféroient au latin qui étoit la langue commune, & qu'on avoit fort corrompu.

Au milieu de toutes ces conteſtations ſur l'époque des romans, ainſi appellés parce qu'ils étoient écrits en langue romance, remarquons com-

bien les anciens différent de ceux de nos jours. Les premiers romans étoient un monſtrueux aſſemblage d'hiſtoires, moitié fauſſes, moitié véritables ; mais toutes ſans vraiſemblance, un composé d'aventures galantes, & de toutes les idées extravagantes de la chevalerie. Les actions, multipliées à l'infini, y paroiſſent ſans ordre, ſans liaiſon, ſans art. Ce ſont ces mêmes anciens & pitoyables romans, que Cervantes, dans celui de *Dom Quichotte*, a couvert d'un ridicule éternel.

Mais le roman informe alors, a été porté depuis à la plus haute perfection dont il étoit ſuſceptible. L'*Aſtrée* y a beaucoup contribué. Une narration également vive & fleurie, des fictions très-ingénieuſes, des caractères auſſi bien imaginés que ſoutenus, & agréablement variés, firent le grand ſuccès de cet ouvrage, dans lequel l'auteur décrit ingénument ſa propre hiſtoire, & une partie des aventures de ſon temps. D'Urfé, ſous Henri IV, effaça ſes devanciers.

L'illuſtre *Baſſa*, le grand *Cyrus*, la *Clélie*, donnèrent également beaucoup de célébrité à leurs auteurs. On liroit

encore ces trois romans, ainſi que l'*Aſtrée*, s'ils n'étoient inſupportables par leur ſtile diffus, & plus encore par leur fadeur. La *Zaïde*, de madame de la Fayette & de Ségrais, & la princeſſe de *Clèves*, ont paſſé toujours pour des chefs-d'œuvre.

Mais, quelque beau, quelque agréable que ſoit un roman, quel cas en doit-on faire? voilà ce qu'on demande, voilà ce qui ſuſcite tous les jours de grandes diſputes. Le genre romaneſque n'eſt-il pas un genre pernicieux de ſa nature? Peut-il s'allier avec le bon-ſens, les bonnes mœurs, le bon goût, & le progrès des lettres? Ne faudroit-il pas arrêter le cours de ces productions, les empêcher de ſe répandre dans l'état, avec plus de ſoin encore qu'on n'empêche l'entrée des marchandiſes de contrebande?

Boileau regardoit les romans ſur ce pied-là, & fit tout ce qu'il put pour les décrier au milieu du dernier ſiècle: c'étoit le temps où ils étoient le plus en vogue: parce qu'on avoit vu quelques écrivains y réuſſir, tous les autres ſe flattoient d'en faire de même. On ne voyoit que productions en ce gen-

re, sans génie & sans vraisemblance. Elles ne laissoient pas d'être lues, & généralement admirées. Gomberville, La Calprenède, Desmarais & Scudéri, avoient le suffrage de presque toute la nation. Le Juvénal François, jeune alors, mais d'un goût fin, & d'un jugement formé, sentit allumer sa bile: il en vomit des torrens. Son dialogue, à la manière de Lucien, fit cesser l'illusion.

Boileau se moque, dans ce dialogue, des bourgeois, & des bourgeoises de la rue saint Honoré, peints sous le nom de *Brutus*, *d'Horatius Coclès*, de *Lucrèce*, de *Clélie*. Il veut qu'en punition de ce travestissement, on mène ces *faquins de bourgeois* au bord d'un fleuve, pour les y jetter tous la tête la première à l'endroit le plus profond, » eux & leurs billets doux, leurs » lettres galantes, leurs vers passion-» nés, & leurs nombreux volumes «. Cependant, comme Despréaux avoit une sorte d'estime pour mademoiselle de Scudéri, il ne voulut pas faire imprimer d'abord ce dialogue, par égard pour elle: il se contentoit de le lire dans quelques sociétés; mais l'ouvrage

fut enfin donné au public, & tous les romanciers se réunirent contre l'auteur.

La Calprenède fut un de ceux qui se crut le plus offensé. Il se piquoit d'être l'homme de France qui contoit le mieux. Toute sa réputation dépendoit de *Cléopatre*, de *Cassandre*, & de *Pharamond*. Il ne vit qu'avec désespoir sa gloire attaquée. La vanité étoit extrême dans cet écrivain Gascon, qui faisoit aussi des vers (*). Mais quelque irrité que fut ce romancier, aussi bien que tous ses confrères, ils n'eurent qu'une colère impuissante. Toute leur cabale réunie, ne put tirer vengeance du satyrique. Ils se bornèrent à médire de lui dans toutes les sociétés dont ils étoient les oracles.

Après Despréaux, il faut mettre au rang des célèbres contempteurs des romans, le sçavant évêque d'Avranches, *Huet*. Son ouvrage sur leur origine fit beaucoup de bruit, & servit encore à les décréditer. Il déplora le

(*) Apprenant que les siens avoient été trouvés lâches par le cardinal de Richelieu, il s'écria : *Comment lâche ! Cadedis*, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenede.

ſort de la France d'être inondée de tant de frivolités, & n'oublia rien pour les faire tomber. On voit qu'il étoit ſi pénétré de cette matière, que de toutes celles qu'il a traitées aucune n'a fait plus ſortir ſes talens & ſon eſprit.

Mais que peuvent les plus longs raiſonnemens contre le ſentiment ? Les romans continuèrent à être en règne : on peut dire même qu'on n'en a jamais tant vu, que depuis cinquante ans. On croit que, pour ſe faire lire, il faut uniquement ſçavoir amuſer : on met à tout un coin romaneſque. Les ouvrages de ſciences ſont la plupart écrits d'un ton de frivolité.

Le P. Porée a cru devoir élever la voix contre le genre à la mode. Il prononça, l'an 1736, une harangue, dans laquelle il foudroya les romans. A la manière dont il les repréſente, il ſemble qu'on ſoit à la veille d'une révolution funeſte dans la littérature, & dans les mœurs. On croit voir Cicéron & Démoſthène, haranguant leur patrie en danger. Tout ce qu'on peut imaginer de plus fort contre cette ſorte d'ouvrage, l'orateur le dit avec ſon éloquence & ſon eſprit ordinaire. Il

parle tour à tour en homme de lettres, en homme vertueux, en citoyen. Il invite les magistrats, chargés du soin de la police, d'empêcher que les romans ne se répandent parmi nous, qu'ils ne nous soient apportés de tous le pays, d'Espagne, d'Angleterre, de Hollande, de Grèce, de Perse, du Malabar & du Japon. Il représente ce goût, pour la galanterie, plus *pestiféré* que la *peste même*, dominant à la cour, à la ville, & dans toutes les provinces.

Les tableaux qu'il trace des romanciers faméliques, des femmes occupées jour & nuit à les lire, des petits enfans échappés du sein de la nourrice, & tenant déjà dans leurs mains les *Contes des Fées*; d'un gentilhomme campagnard assis sur un vieux fauteuil, & lisant à ses enfans les morceaux les plus merveilleux de l'ancienne chevalerie, sont d'une vérité frappante, & l'ouvrage est d'un grand maître.

Il croit si bien les romans l'écueil de la vertu, qu'il s'écrie : « Rendez nous » les chastes Bellerophons, les farou- » ches Hyppollites, qui ont été insen- » sibles aux sollicitations des Sténo-

» bées, & des Phèdres. En lisant l'*Astrée* & la *princesse de Clèves*, ils deviendront amoureux «. Déclamation inutile ; tout l'effet qu'elle produisit fut de faire changer de batterie aux romanciers.

Ils sacrifièrent la nature à l'art : ils choisirent une métaphysique de sentiment, & un persifflage inconnus jusqu'alors. On abandonna les grandes aventures, les projets héroïques, les intrigues délicatement nouées, le jeu des passions nobles, leurs ressorts & leurs effets. On ne choisit plus les héros sur le trône : on les tira de partout, même de la lie du peuple. Le genre des Scudéri, des Segrais, des Villedieu, fit place à celui des Lassan, des Marivaux, des Crébillon. Le titre de roman étoit trop décrié pour oser désormais en faire usage : mais on y substitua celui d'*histoire*, de *vie*, de *mémoires* de *contes*, d'*aventures*, d'*anecdotes*.

Pendant que tant d'écrivans s'occupoient à débiter, sous toutes sortes de formes, les délires de leur esprit ; d'autres auteurs écrivoient pour justifier cette conduite. On opposoit aux Despréaux, aux Huet, aux Porée,

d'autres personnes dont l'opinion avoit été très-différente de la leur.

Les raisons qu'on apportoit en faveur des livres d'amusement étoient assez plausibles. Un roman, disoit-on, peut être bien fait & bien écrit ; ne blesser en rien l'honnêteté des mœurs ; n'avoir point une fade galanterie pour objet ; mais renfermer une morale fine en action, ou qui réjouisse le lecteur par des images plaisantes, & des saillies spirituelles & comiques. Un tel roman peut exister, & il existe dans *Gil Blas*. Il ne faut donc pas, concluoit-on, proscrire le genre, mais en défendre l'abus.

Gil Blas vaut lui seul plusieurs traités de morale. Quelle vérité ! quels portraits des différens états de la vie ! Peut-on refuser encore des louanges à *Dom Quichotte*, à l'*Argenis* de Barclay, qui est un tableau des vices & des révolutions des cours, & à quelques essais d'un genre tout particulier, tels que *Zadig*, *Memnon*, *Babouc*, ouvrages bien supérieurs à *Candide*, ou l'*Optimisme*, pour la manière fine & piquante dont la morale & la philosophie y sont présentées. Le comte de Hamilton a fait

aussi des romans dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de Scarron. Il a l'art d'intéresser dans le fond le plus mince, par le stile le plus vif & le plus enjoué.

L'auteur des *Lettres Juives*, dit que *Dom Quichotte* est l'ouvrage qu'il aimeroit le mieux avoir fait. Il est certain qu'un roman composé sur le modèle de ceux que j'ai cités, doit être mis au rang des excellens écrits. Un bon roman mérite d'occuper un homme de lettres, comme un poëme épique, une tragédie, une comédie. La médiocrité même en ce genre n'est pas plus condamnable que dans tous les autres. Cependant si les mœurs sont attaquées dans un roman, l'auteur devient le dernier de tous les écrivains.

Le grand reproche qu'on fait a un de nos romanciers, est de ne devoir sa réputation qu'à *Tanzaï*, au *Sopha*, & à plusieurs autres ouvrages dans lesquels la licence est toujours préconisée. *Manon Lescaut* est encore un livre de débauche. L'auteur de *Cléveland* & des *Mémoires d'un homme de qualité*, ne doit pas se louer de ces productions. Ne sçauroit-on conter agréa-

blement, sans être l'orateur du vice?

Comme ce ton détestable est le plus aisé à prendre, il est aussi le plus suivi. Il a paru mille copies de ces horribles originaux, très-éloignées du mérite de quelques-uns, & qui n'en ont que le mauvais. On donne des couleurs aimables aux actions les plus basses, & les plus noires : on peint en beau l'ingratitude, la supercherie, la fraude, la trahison : on court après les tableaux satyriques, ou les tableaux licentieux. Une héroïne ne brille, dans un roman, que par le contraste de vingt femmes prostituées. Loin de tendre, comme on le devroit, à la correction des mœurs, on semble conspirer pour leur ruine : on réveille presque toujours l'idée du libertinage. La *Julie*, ou *la nouvelle Héloïse*, si lue & si critiquée, remplie de tant de défauts, & de tant de beautés, mérite surtout ce reproche. Rien de plus dangereux que ce roman, par le mauvais exemple de l'héroïne, & par la manière vive & naturelle dont les passions & les foiblesses sont rendues. Les personnages y font parade de grands principes, qu'ils démentent dès le premier vo-

lume. Ils semblent préconiser le vice, en rendant inutile l'amour de la vertu. L'auteur, comme romancier, mérite peu d'estime ; il péche contre la vraisemblance ; il est diffus & déclamateur, intéressant, mais dénué de faits & de situations, chargé de superfluités, & de contradictions perpétuelles. Il s'érige en philosophe & en moraliste, & c'est Platon lui-même dans toute la force de la raison, & dans l'enthousiasme de la vertu ; mais c'est souvent aussi un disciple grossier d'Epicure.

Lequel est le plus dangereux d'un roman ou des *Contes de la Fontaine*, demandoit une femme dans une société où le philosophe Dumarsais se trouvoit avec le président Demaisons ? les *Contes*, sans doute, répondit à cette femme une de ses amies : un roman bien écrit, ajouta-t-elle, peut être d'une grande utilité. La conversation s'anima : chacun fut pour ou contre, selon sa façon particulière d'envisager les objets. Dumarsais, qu'on n'accusera point de rigorisme, fut obligé de convenir que la licence étoit, au fond, la même dans les uns & dans les autres ; qu'il n'y avoit de différence que

dans les termes un peu moins malhonnêtes dans certains romans, que dans les *Contes*. Ce n'eſt pas que Dumarſais proſcrivit les romanciers ; mais il eut voulu qu'ils tournaſſent leur talent à l'inſtruction du lecteur. Loin de ſe plaindre de l'abondance des écrits dans ce genre, le philoſophe le croyoit au contraire trop négligé, tant pour le ſtile que pour le fond.

L'abbé Langlet & M. le chevalier de Mouhi ont fait l'apologie des romans. Ce dernier a jugé à propos de réfuter très-férieuſement & très-vivement un écrivain qui veut que les jeunes-gens rempliſſent leurs momens de loiſir par la lecture des livres de piété, de morale & d'hiſtoire. Ce chevalier, blanchi dans la carrière pour laquelle il combat, ſoutient qu'un roman n'eſt pas plus dangereux que le bal, la comédie, la promenade & les jeux d'exercice ; que la voie la plus courte & la plus ſûre pour inſtruire la jeuneſſe & lui donner le goût des choſes ſolides, c'eſt de commencer par lui préſenter les choſes agréables ; que le roman a cet avantage de montrer la vertu récompenſée & le vice puni, au lieu que

l'histoire offre souvent le contraire, les gens vertueux dans le malheur & les scélérats au faîte des grandeurs & des prospérités; que l'abus d'un bien, d'un plaisir innocent, n'est pas une raison pour le défendre, tout étant relatif au caractère & ne devenant poison que lorsqu'on est mal disposé.

Sur les raisons de M. le chevalier de Mouhi, on voit que ce n'est pas absolument la plus mauvaise cause qu'il ait soutenue. Son ouvrage est intitulé *le Financier*. On regrette que nous n'ayons pas des romans, non sur le modèle des siens, mais sur le modèle de ceux qu'il imagine. Je ne sçais si l'auteur qu'il combat s'est avoué vaincu; mais, du moins, on n'entendit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Quant à l'abbé Langlet, après avoir donné la préférence aux romans sur l'histoire, il a eu ses raisons pour chanter la palinodie dans un livre intitulé *l'Histoire justifiée contre les romans*.

Je passe à la différence des romans Anglois & des nôtres, & sur laquelle les écrivains sont encore divisés.

Quelques-uns la trouvent à notre avantage & d'autres à celui des An-

glois. Que de vérité, s'écrie t on, dans leurs romans ! combien de détails heureux ! quelle image vive & naturelle de la vie ordinaire des hommes ! quel ton de ſentiment ! quelle abondance d'idées ! quelle prodigieuſe imagination ! Il y en a plus dans une ſeule page du *Conte du tonneau* ou de *Gulliver*, que dans les trois quarts de nos romans. Quel choix encore dans les caractères ! Qu'ils ſont bien établis & bien ſoutenus ! *Tom Jones* eſt un des plus beaux qu'on puiſſe imaginer. On vante ſurtout, parmi les romans Anglois, ceux de Richardſon, pour leur morale épurée.

Son admirable *Paméla* fait adorer l'innocence, quand on la voit récompenſée dans une fille jeune & belle, ſans naiſſance & ſans biens. Quelle leçon que l'exemple de *Clarice*, fille de condition, riche, ſage, ſpirituelle, qui périt par l'imprudence qu'elle a de ſe ſouſtraire à une famille injuſte, à la vérité, mais dont la révolte n'aboutit qu'à la faire tomber entre les bras d'un ſcélérat. *Grandiſſon* nous peint deux amans égaux par la naiſſance, par la fortune & par le mérite ; tous deux

charmans, tous deux accomplis, fidèles à tous les devoirs de la religion & de la morale; & qui, après avoir été le modèle des vrais amans, deviennent celui des heureux époux.

Ce qui ajoute au mérite de ces ouvrages & à celui de leur auteur, c'eſt le pays où ils ont été compoſés. Il ſemble que chez une nation libre, dans un gouvernement qui ne défend ni de penſer ni d'écrire ce qu'on veut, la licence des mœurs devroit être extrême dans les livres. C'eſt pourtant le contraire à Londres. Quelque libre qu'y ſoit la preſſe, il en ſort beaucoup moins que parmi nous de romans licencieux.

Le genre épiſtolaire, employé dans ceux des Anglois, eſt encore regardé comme un ſujet d'éloge. La narration en eſt moins embarraſſée : elle en devient plus naturelle, plus vive, plus intéreſſante, & le lecteur plus curieux, plus attentif, plus ému. Il ſe défie moins de l'art de l'auteur : il ne voit, il n'entend que les perſonnages qui ſont en ſcène, & l'illuſion produit tout ſon effet. Les *dit il*, *répondit-elle*, *répliqua-t il*, *reprit-elle*, *interrompit-elle*, toutes ces liaiſons paraſites diſparoiſſent

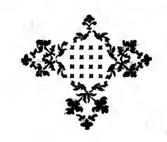
par ce moyen, & l'on ſauve cette monotonie.

Pour juſtifier la préférence qu'on donne aux romanciers Anglois, on ſe jette enſuite ſur les défauts de la plus grande partie des nôtres ; comme ſi l'Angleterre n'avoit pas de bons & de mauvais romans. On ne fait aucune grace à nos intrigues compliquées, à nos épiſodes entaſſés, à nos fictions ſans vraiſemblance, à nos monologues abſtraits, à nos dialogues doucereux, à nos développemens métaphyſiques du cœur, à nos penſées épigrammatiques, à notre affetterie de ſtile, voiſine du phœbus & néceſſairement ennemie de toute correction. On remarque ce perſiflage, même au milieu des horreurs dont nos romans ſont remplis ; au milieu des images terribles formées par les trahiſons, par les enlevemens, les poiſons, les poignards, les enterremens précipités, les réſurrections & les phantômes ; reſſources admirables pour un génie ſtérile.

Ces mêmes romanciers François trouvent des défenſeurs & des vengeurs, qui reprochent à ceux d'Angleterre les longueurs, le verbiage,

la bassesse des détails, mille traits qui sont, à la vérité, dans la nature, mais non pas dans la belle nature. Ils ne trouvent que dans les nôtres l'ordre & la sagesse dans le plan, la nouveauté des situations, la plus exacte bienséance, un ensemble plus beau, plus fini, & toujours supérieur aux écarts brillans d'une imagination féconde & désordonnée.

Mais c'est trop parler des romans. Dans quelque estime qu'on veuille mettre leurs auteurs, soit ceux de France, d'Espagne ou d'Angleterre, ils ne seront jamais élevés par leur nation au rang des premiers écrivains. Ceux-ci les regarderont toujours comme les grands peintres regardent les barbouilleurs d'éventails & de colifichets.



IV.

LA POESIE DRAMATIQUE.

Je traiterai, dans cet article, de l'amour dans les tragédies, du comique larmoyant, des parodies, de l'utilité des ſpectacles & de la déclamation.

AMOUR DANS LES TRAGÉDIES.

LES Grecs n'en mettoient point dans les leurs, & les nôtres en ſont pleines. Qui d'eux ou de nous a raiſon? Si beaucoup d'écrivains approuvent les Athéniens, il en eſt auſſi qui les condamnent.

Cette oppoſition de ſentimens éclata ſurtout dans le temps des premières tragédies de Racine. On le vit s'ouvrir une nouvelle carrière, créer un genre dont on n'avoit point d'idée. L'ambition, la politique, la vengeance, étoient preſque les ſeules paſſions

connues au théâtre. Celle de l'amour avoit été manquée par Rotrou : Corneille l'employa heureusement dans le *Cid* ; mais c'est aussi presque la seule pièce dans laquelle il parle au cœur. Il étoit réservé à Racine de faire de l'amour le fond de ses tragédies. Jamais productions théâtrales ne furent plus goûtées, ni auteur plus chéri.

Mais cette ivresse de la nation Françoise ne l'empêcha point d'essuyer beaucoup de contradictions. On déploroit l'avilissement de l'art de Sophocle & d'Euripide : on gémissoit de voir la majesté de la scène Françoise en proie à de fades discours d'amans : on auroit voulu la ramener à son institution, faire le procès à tout auteur qui donnoit à Melpomène d'autre langage que celui qu'elle parloit aux Grecs, une autre passion, d'autres ressorts à développer que ceux dont elle faisoit usage chez ce peuple si poli, si spirituel, si tourné à la galanterie & à la délicatesse des sentimens.

L'écrivain qui s'éleva le plus contre le genre de Racine fut le célèbre abbé Villiers. Ses *Stances sur la solitude*, fort au-dessus de celles de Saint-

Amand, & ſon *Poëme ſur l'art de prêcher* l'avoient déjà mis en quelque réputation. Il crut s'être acquis par elle le droit de juger Racine; &, dès 1676, il ſe plaignit, dans un ouvrage intitulé, *Entretiens ſur les tragédies de ce temps*, de ce que ce poëte ſi tendre & quelques-uns de ſes foibles imitateurs abandonnoient la marche des tragiques Grecs.

L'immortel Rouſſeau, dont le ſuffrage eſt d'un ſi grand poids, en matière de jugement, a formé, depuis, la même plainte. Ce poëte diſtingue la galanterie de l'amour: il rejette l'un en admettant l'autre. Mais l'amour qu'il veut bien tolérer au théâtre, eſt un amour peint de ſes propres couleurs & non du faux coloris de nos opéra, de nos romans & de la plupart de nos tragédies modernes; un amour accompagné de tous ſes effets tragiques, du trouble, du crime, des remords, de l'état le plus affreux & le plus capable de guérir de cette paſſion.

M. Racine fils condamne lui-même ſon père, pour l'avoir repréſentée ſi ſouvent & n'avoir pas été auſſi heureux dans toutes les tragédies où il l'a

faite

faite entrer, que dans celles d'*Andromaque* & de *Phèdre*. Il rappelle avec complaisance, dans son poëme, combien les Grecs étoient éloignés d'introduire sur leur scène cette coquetterie éternelle qui avilit la nôtre :

> Athènes, il est vrai, tu le sçais, Valincour,
> Par ces vers séduisans que dicte la mollesse,
> N'a jamais, du *Cothurne*, avili la noblesse.

Riccoboni n'a pas oublié, dans sa réformation du théâtre, d'y comprendre cet abus. N'est-on pas étonné, s'écrie-t-il, de voir continuellement des héros doucereux sur la scène ? Dans la fadeur & l'ennui que causent nécessairement, à la longue, des amans toujours plaintifs, jaloux, furieux ; des rivaux de commande ; des confidens & des confidentes qui se prêtent si facilement & si bassement à tout ; au lieu d'applaudir à toutes ses sottises, on devroit marquer la plus grande indignation, & n'avoir que ce cri : *plus d'amour, plus d'amour*. S'il en faut encore, que ce soit un autre genre d'amour ; comme l'amour paternel, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour de l'humanité & celui de la patrie. ...

M. de la Place admire les Anglois de n'avoir pas donné dans le défaut qu'on nous reproche. La galanterie, à ce qu'il remarque dans la préface de leur théâtre, n'eût pas été bien reçue d'un peuple qui n'est remué que par des images affreuses; sur qui le fer, le poison, les tortures, les roues, les gibets, les enterremens, les sorciers, les diables même, font tout un autre effet à la représentation que des discours élégiaques. Quelques modernes parmi eux, ajoute-t-il, ont introduit des héros dans le goût du Titus & de l'Alexandre de Racine; mais ils l'ont fait sans succès ou *avec licence & seulement par occasion*. M. de la Place est ennemi de tout amour qui n'est que simple tendresse, & non amour furieux & théâtral, tel que celui qui nous frappe dans *l'Othello* de Shakespeare; amour si vrai, si terrible, si tragique, & qu'on dit avoir été le germe des principales beautés de la touchante tragédie de *Zaïre*.

Les admirateurs des sentimens héroïques, les ames grandes, ambitieuses, sublimes & romaines, ne veulent au théâtre que des personnages élevés & susceptibles uniquement d'être re-

mués par des intérêts puissans. Si l'amour, disent ces censeurs austères, est le ressort le plus vif des actions théâtrales, les Grecs eussent-ils manqué d'en faire usage ? Cependant, à l'exception du caractère de *Phèdre*, caractère unique & le plus fait pour le théâtre, ils y ont très-rarement hasardé de l'amour. Défigurèrent-ils leur *Électre*, leur *Iphigénie*, leur *Mérope*, leur *Alcméon*, en leur prêtant des sentimens tendres & les plus opposés au véritable héroïsme ?

La différence des climats, des mœurs, des coutumes, des loix, de leur religion & de la forme de leur gouvernement, peut-elle être la raison pour laquelle ils n'ont pas employé l'amour dans leurs tragédies, pendant qu'ils ne font que le respirer dans la plupart des autres genres. Ils ont pris exemple d'Homère, leur grand modèle. S'ils n'ont pas érigé cette passion en maîtresse souveraine de la scène, c'est qu'elle leur a paru futile ou déplacée.

Les partisans de l'amour donnèrent plusieurs raisons pour le justifier. La première, c'est que, les tragédies des

Grecs n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs étoit plié à ce genre de ſpectacles. La ſeconde, c'eſt que, leurs femmes menant une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, la matière de tous les entretiens, les poëtes en étoient moins invités à traiter cette paſſion, la plus commune & pourtant la plus difficile à rendre par la délicateſſe qu'elle exige. La troiſième raiſon, c'eſt que les Grecs n'avoient point de comédiennes : les rôles de femmes étoient joués par des hommes maſqués. L'amour eût été ridicule dans leur bouche, autant qu'il doit plaire dans celle de nos excellentes actrices.

On accuſeroit aujourd'hui de maladreſſe, ſelon ces mêmes défenſeurs de nos tragédies attendriſſantes, un poëte qui négligeroit de plaire aux femmes, de mettre dans ſes intérêts cette charmante partie des ſpectateurs, un poëte qui croiroit trouver les cœurs acceſſibles à d'autres mouvemens que ceux de l'amour. Avec quelle différence, en effet, a-t-on reçu certaines pièces où

il étoit traité ſans égard à la belle nature & à la vraiſemblance, & de très-bonnes tragédies où il ne paroiſſoit point du tout. *Oreſte* & *Rome ſauvée* ont eu moins de repréſentations que des pièces au-deſſous du médiocre, mais dont les ſituations tendres intéreſſoient le beau ſexe. Par quelle fatalité les intérêts d'état & de patrie ne réuſſiſſent-ils plus qu'à Londres ?

Chaque parti joint au raiſonnement l'autorité. Ceux qui tiennent pour les mœurs fières & ſévères de l'ancienne tragédie & pour les paſſions les plus dignes de l'homme, ſe prévalent de l'exemple de Corneille, qui peint toujours en grand, qui s'eſt preſque toujours élevé au-deſſus de ce ton de galanterie à la mode dans ſon ſiècle. Ils mettent ſurtout la victoire de leur côté, parce que Racine, à la fin de ſa vie, reconnut ſes erreurs, crut avoir manqué l'objet du théâtre, & qu'après avoir embraſé la ſcène de tant de feux, il tourna ſon talent à des ſujets plus chaſtes & plus nobles. Le chef-d'œuvre d'*Athalie* eſt pour eux une conviction.

Ils appellent encore à leur appui l'auteur de *Mérope* & d'*Oreſte*. Ils lui

demandent combien de fois il a gémi de sacrifier au goût de la nation, de ne pouvoir pas déployer toutes les beautés neuves, mâles & sublimes que lui présentoit son génie. *J'aurois fait*, mandoit-il à un de ses amis, lorsqu'on jouoit *l'Orphelin de la Chine*, *les Tartares plus Tartares*, *si les François étoient moins François*. On n'ignore pas avec quel regret il mit de l'amour dans *Œdipe*; avec quelle complaisance il se donna carrière dans la *Mort de César*, dans *Mérope*, dans *Oreste* & dans *Rome sauvée*. De toutes ses pièces, les mieux écrites ou les plus finies sont peut-être celles où l'amour n'a point ou presque point de part.

Oreste, imité de Sophocle autant que nos mœurs peuvent le permettre, causa surtout des transports de ravissement aux amateurs des tragédies Grecques. La nature leur parut vengée. Ils tâchèrent de communiquer leur goût & de maintenir, par des dissertations, la simplicité qu'on ramenoit. Un d'eux porta son jugement sur toutes les *Electres* anciennes & modernes. Ses réflexions étoient si justes, que le chancelier d'Aguesseau, ce grand admira-

teur des anciens, ſans connoître l'auteur, lui fit faire compliment ſur ſon ouvrage.

On citoit quelques autres tragédies ſur le modèle de l'antiquité ; l'*Electre* de Longepierre ; la *Judith* de Boyer ; le *Joſeph* de l'abbé Geneſt, qui fut preſque auſſi bien reçu que ſa *Pénélope*. Point d'amour au théâtre, s'écrioit-on ; point d'intrigue froide & ridicule ; point de *M. Alexandre*, ſelon l'expreſſion des Anglois, de *M. Achille*, de *M. Mithridate* ; point de ce retour éternel & rebutant des mots *crime*, *forfaits*, *vertu*, *amour*, *jalouſie*, *déſeſpoir*, *fureur*, *vengeance*, *tendreſſe*, *poiſon*, *fer* & *poignard* ; point de ces vers bourſoufflés & vuides de ſens, tels que ceux-ci :

> Tu ne ſçaurois penſer juſqu'où ma barbarie,
> De ma jalouſe erreur, a porté la folie.

Point d'épiſode déplacé ; point de baſſeſſe & de fadeur. Quel dommage que l'*Iphigénie en Tauride*, commencée ſur ce plan par Racine, n'ait pas été continuée ! Quoiqu'elle ait tout récemment été miſe ſur le théâtre ſans amour, quoique la pièce annonçât des talens,

& qu'elle ait eu un grand ſuccès, *Euripide* a perdu. Entre les mains de Racine, il eut peut-être gagné. Quel ſpectacle attendriſſant il eut encore offert, s'il avoit traité le ſujet des *Troyennes !*

Ceux qui ſont d'avis qu'on laiſſe l'amour en poſſeſſion du théâtre, s'appuyent, ainſi que leurs adverſaires, de l'autorité du grand Corneille, dont le génie ne s'eſt jamais élevé ſi haut que dans les belles ſcènes du *Cid*, dans ces combats admirables du devoir & de la paſſion, & où la paſſion eſt toujours ſacrifiée à l'honneur. Ils oppoſent à *Eſther* & à *Athalie*, le reſte des tragédies de Racine. Pour le doucereux Campiſtron, il leur eſt acquis à toutes ſortes de titres. S'il eſt touchant dans ſes pièces, elles ſont bien foiblement écrites. Il n'eſt pas juſqu'au dur & raboteux Crébillon; mais ſublime en certains endroits, & unique pour nuancer un caractère qui ne faſſe pour leur ſentiment, & qui n'ait ſacrifié tout à l'amour. Celui qu'il peint effraye, ainſi que tout ce qui ſort de ſon imagination brûlante & noire. Auſſi l'auteur de *Zaïre* diſoit-il un jour à un jeune tragique : *Vous & Crébillon, avant*

que de vous mettre à une tragédie, vous commencez par boire tous les matins cinq ou six palettes de sang. Les pièces encore où M. de Voltaire n'a point introduit l'amour, sont-elles en aussi grand nombre que celles où il le fait parler avec tant de force & de vérité ?

De toutes les tragédies de La Mothe, on ne représente qu'*Inès* : quoique mal écrite, elle a réussi par la beauté du sujet, par la peinture de la passion la plus malheureuse, & la plus intéressante. L'auteur, dès la première idée qu'il eut de mettre en action ce morceau d'histoire, sentit qu'il réussiroit ; qu'il feroit prendre l'intérêt le plus vif aux amans qu'il avoit à peindre (*).

Les défenseurs de l'amour peuvent encore alléguer la tragédie de *Didon* : il n'y a qu'un rôle dans cette pièce, ainsi que dans *Ariane* ; & ce rôle doit son pathétique au développement des effets terribles d'une passion dans le cœur d'une femme extrême en tout.

(*) Sa persuasion, à cet égard, fut poussée si loin, qu'il osa se présager publiquement des succès plus grands que tous ceux qu'avoit jamais eus Corneille.

On convient que les premiers poëtes Anglois ont banni l'amour du théâtre ; mais leurs ſucceſſeurs l'y ont introduit. La nation a-t-elle été dédommagée ? Cette révolution s'eſt faite ſous Charles ſecond, qui vivoit dans les plaiſirs, & dont la cour, après celle de Louis XIV, étoit la plus galante de l'Europe. Il a été un temps où l'on n'aimoit que les *Oldfields* & les *Duclos* amoureuſes. En Italie, une actrice n'a point d'autre reſſource. On ſe moqueroit de voir une fille jeune & belle, s'entretenir longtemps d'ambition, & de politique.

Enfin, ſi l'amour eſt un défaut au

Du moins lui reprocha-t-on, dans une épigramme, cette extrême confiance :

L'ambaſſadeur du roi de Portugal
Prioit La Mothe, écrivain ſans égal,
De mettre *Inès* en tragédie.
Je le ferai, dit-il, & je parie
Qu'*Inès* aura dès endroits auſſi beaux
Qu'en a le *Cid*, ſans avoir ſes défauts.
Quelqu'un lui dit, en ſecouant la tête :
Monſieur le fat, par trop vous vous vantez.
Donnez-nous ſeulement les défauts de Corneille ;
Nous vous quittons de ſes beautés.

théâtre, ce défaut trouve, aux yeux de ses défenseurs, son excuse dans l'emploi qu'en ont fait les plus célèbres poëtes. Après les tragiques Grecs, ceux de la Chine s'en sont le plus garantis. Chez ce peuple si sage, les sujets de tragédies sont presque toujours moraux, & relevés par les pensées & par les exemples des philosophes, & des héros de la nation. Je ne parle point du théâtre Péruvien, qu'on dit avoir été très-décent & très-majestueux, & fait uniquement pour élever l'ame, & consacrer les actions mémorables des *Incas*, & des grands hommes de ces contrées. Ce théâtre, si informe d'ailleurs, ne peut servir de règle. On avoue que les Péruviens n'ont jamais soupçonné l'effet que pouvoit y produire l'amour. Mais qu'en peut-on conclure en Europe, contre un usage dont l'introduction a été la source de tant de beautés, & de tant de chefs-d'œuvre de sentiment?

Ce qu'il y a eu de mieux dans toute cette discussion, & ce qui doit suffire pour réunir les deux partis, est la réflexion si judicieuse de M. de Voltaire : » Vouloir de l'amour dans toutes les

» tragédies eſt un goût efféminé, l'en
» proſcrire toujours eſt une mauvaiſe
» humeur bien déraiſonnable «: mais, ajoute le même auteur, ſi l'on fait tant que de l'y amener, il faut qu'il y tienne la première place, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la pièce.

Cette paſſion n'eſt pas de nature à paroître en ſous ordre; Rotrou & Corneille l'ont fait preſque toujours. L'amour, dans les pièces de Racine, eſt tel qu'il doit être, impérieux & ſouverain: mis au ſecond rang, il ne ſeroit que de la galanterie.

Tout ce que nous avons dit de la tragédie, on peut le dire également de l'opéra, que Saint-Evremont appelle une ſottiſe, en ajoutant, » qu'une
» ſottiſe chargée de muſique, de dan-
» ſes, de machine, de décorations, eſt
» une ſottiſe magnifique; mais tou-
» jours ſottiſe; que c'eſt un vilain
» fond ſous de beaux dehors «.



COMIQUE LARMOYANT.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE n'en eſt point le père, comme on le croit communément : les Romains avoient connu ce genre. Dans l'*Hécyre* de Térence, il n'y a qu'un perſonnage qui faſſe rire, & même il ne paroît qu'à la fin ; tous les autres excitent des larmes : on en répand auſſi à la comédie de l'*Andrienne*. Le pathétique commence dès le premier acte : on va la voir jouer, dans le même eſprit qu'on court à *Inès*, ou à *Zaïre*.

Cependant on ne peut refuſer à la Chauſſée la gloire d'avoir introduit, ſur notre théâtre, ce genre de comédie, de l'avoir développé, & perfectionné. *Le Préjugé à la mode*, *la fauſſe Antipathie*, & *l'Ecole des amis*, doivent faire eſtimer cet écrivain, que ſon eſprit, ni les agrémens qu'il met partout, n'empêchent point de parler au cœur. Sa *Mélanide* eſt ſon triomphe. Il faut

convenir que la pièce eſt charmante, pleine de ſentiment & de chaleur. L'extrême intérêt n'y eſt point interrompu par la baſſe plaiſanterie. Le peu de comique qui s'y trouve eſt noble, & naît du fond du ſujet : il n'y a de comique qu'entre les deux amans *Darviane* & *Roſalie*. On ſourit aux divers mouvemens de jalouſie qu'on voit éclater dans l'un, & aux réponſes que fait l'autre. Dans la diſtribution des places des poëtes comiques, on peut mettre La Chauſſée immédiatement après les génies créateurs.

Mais, s'il n'inventa rien, s'il n'a fait que perfectionner, il a donné naiſſance à une diſpute très-vive & très-importante, qui dure encore. Les uns condamnent le genre qu'il a ſuivi ; les autres l'admettent, & ne veulent pas que l'on ſe prive d'une nouvelle ſource de plaiſirs. Mais de quel côté eſt la vérité ? c'eſt ce qu'on ne pourra décider, qu'après l'expoſition des raiſons de part & d'autre.

La première qui ſe préſente contre le comique attendriſſant, eſt que nos grands comiques François ne s'étoient point douté de ce genre ; que ce n'eſt

point celui de Molière & de Regnard ; qu'on n'a de comédies, qui en approchent, que celles de *Mélite*, de la *Place royale*, de la *Veuve* ; toutes pièces déteſtables, & peu dignes de leur auteur.

On enviſage enſuite le but de la comédie, qui eſt de repréſenter les ridicules des hommes. Or, ſi le genre attendriſſant a lieu, l'objet du véritable comique ſera manqué. On ne s'attachera plus à peindre les ſottiſes humaines, à jouer les ridicules qu'on remarque dans la ſociété. On feindra des vertus & des défauts hors de nature, pour arracher des larmes. On ſacrifiera tout au pathétique. On ne donnera rien, ou preſque rien à cette malice ſi naturelle aux hommes, qui leur fait conſidérer avec tant de complaiſance ce qu'il y a de répréhenſible, & de riſible dans leurs ſemblables. Les aventures ſingulières & galantes ſeront miſes en action. Nos comédies deviendront toutes des romans dialogués : on abandonnera l'ancien goût, par la facilité & l'abondance du nouveau. Ainſi le genre comique au lieu de faire des progrés, rentrera dans un état pire

que celui de son enfance (*) :

Melpomène & Thalie ont un divers langage.

L'abbé Desfontaines fut un de ceux qui s'allarma le plus. Il ne vouloit point qu'on préférât au comique d'usage ce mélange du pathétique & du sérieux, cet alliage des ris avec les pleurs. C'étoit moins l'innovation en elle-même qu'il poursuivoit, que l'abus qu'il craignoit qu'on en fit. Il croyoit toujours voir le siècle de Trajan succéder à celui d'Auguste. En garde contre toute nouveauté littéraire, il invectiva d'abord contre celle-ci dans ses feuilles. Le célèbre Piron, quoiqu'ennemi personnel de Desfontaines, en fit autant. Jaloux peut-être de voir *Mélanide* courue, & marquée au même coin de supériorité que la *Métromanie*, il plaisanta beaucoup sur les comédies attendrissantes, qu'il comparoit à de froids sermons : *Tu vas donc entendre prêcher le père La Chaussée*, dit-il un jour à un de ses amis qu'il rencontra allant à *Mé-*

(*) *Versibus exponi tragicis res comica non vult.*

HORAT.

lanide. Le ſentiment & l'émotion continuelle, qui ſont le grand mérite de cette pièce, lui paroiſſoient choquer les premières idées du comique. On peut voir ſon épigramme ſur les deux Thalies, dont l'une ſimple & charmante a *le rire de Vénus*; & l'autre, nouvellement introduite eſt *froide & pincée*.

On fit, à toutes ces crititiques de la comédie larmoyante, la ſeule réponſe convenable. On les réfuta par le ſuccès prodigieux & conſtant de ce genre; par l'intérêt vif qu'y prenoient les femmes; par l'impreſſion que laiſſent toujours ſur les cœurs même les moins vertueux les tableaux de la vertu, quoique placés dans un faux jour; par la néceſſité d'admettre un commencement à toute nouveauté utile. Tous ces grands mots, *règles*, *uſages*, *raiſon*, *bon goût*, on les diſoit mal appliqués. On ne vouloit pas qu'ils puſſent tenir contre l'expérience. Une pièce à laquelle on alloit avec tant d'affluence, & qui faiſoit les délices de tout Paris, pouvoit-elle n'être pas en droit de plaire?

Plus ce genre de ſpectacle eſt critiqué, plus il eſt juſte, s'écrioient ſes partiſans, que nous l'applaudiſſions, &

que nous dédommagions, autant qu'il eſt en nous, un digne citoyen, puiſqu'il n'y a pas une ſeconde Athènes pour récompenſer ceux qui fourniſſent de nouveaux plaiſirs à leur patrie. Ils aſſuroient que, bien loin de s'être éloigné de la nature, il l'avoit étudiée parfaitement; que c'étoit la nature elle-même, ſi variée & ſujette à tant de contrariétés, qui nous faiſoit paſſer rapidement du rire aux larmes, & des larmes aux rire.

Le genre du comique larmoyant étoit comparé à celui du paſtel inventé vers ce même temps, & non moins critiqué; mais toujours aimé, toujours recherché du public, toujours s'établiſſant par l'envie & la perſécution.

La comédie attendriſſante paroît, à Riccoboni, ſupérieure à l'autre: il n'eſtime point celle qui fait rire. Dans une lettre à un de ſes amis, il donne La Chauſſée pour un des premiers génies de la nation, & le met à côté de Molière.

Les louanges dont cette lettre étoit remplie, louanges exagérées & ridicules, firent plus de tort à celui qui en étoit l'objet, que toutes les critiques

dont on l'accabla : elle fut réfutée en 1737. On se plaignoit vivement qu'on osât se déclarer pour le renversement des loix, pour l'extinction du goût, pour l'avilissement du tragique, pour une usurpation manifeste du brodequin sur le cothurne, & peut-être pour l'anéantissement de l'un & de l'autre. On en appelloit à la physique, pour démontrer que ces deux genres ne sçauroient exister ensemble ; que l'effet propre à chacun doit être arrêté, ou du moins affoibli par l'autre ; qu'on est mal disposé à rire quand on a pleuré, & à pleurer quand on a ri ; que notre ame n'étant affectée différemment que par dégrés, doit l'être beaucoup moins à mesure qu'elle passe continuellement des larmes à la joie, & de la joie aux larmes ; que le spectateur, dans l'impossibilité de se livrer longtemps à rien de touchant ou de risible, doit rester suspendu entre deux mouvemens alternatifs & opposés. On plaisanta sur cette *bigarrure* de bouffonneries & de sérieux pathétique, sur l'honneur qu'on faisoit à des spectateurs raisonnables de les prendre pour des enfans ou des fous qui pleurent, & qui rient presque

dans le même instant. Il parut des brochures sous ce titre singulier : *Tragédie pour rire*, & *Comédie pour pleurer*.

L'idée de faire des spectateurs tout à la fois des Héraclites & des Démocrites, divertissoit les censeurs : mais les enthousiastes de cette idée la jugeoient lumineuse, & l'ouvrage du génie : ils la défendoient avec zèle. La chaleur entre les deux partis étoit égale, lorsqu'on donna l'*Enfant prodigue*, pièce excellente & dans le goût nouveau, composée de scènes pathétiques, & de très-bonne plaisanterie, à l'exception de quelques-unes de celles qu'on met dans la bouche de *Rondon* & de *Fierenfat*. Il faudroit exclure du comique larmoyant toute bouffonnerie & tout bas comique. *Mélanide* peut servir de modèle. L'*Enfant prodigue* eut trente représentations. L'auteur ne s'étoit pas fait connoître ; mais on le devina au coloris de la pièce.

Dans la préface, M. de Voltaire expose les raisons qu'il a eues d'adopter le nouveau genre de comédie. Il ne veut exclure aucun genre : il les trouve tous bons du moment qu'ils plaisent, & *le meilleur est celui qui est*

le mieux traité. Il ne voit, dans le comique larmoyant, que l'image de la vie ordinaire. N'arrive-t-il pas souvent, dit-il, que dans une même maison, dans une même famille, dans le même temps & pour la même chose, un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, & que les amis, ou les parens, ont différemment part à la scène. Il cite pour exemple une naïveté, un bon mot qui excite le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. La vie de Scaron n'étoit-elle pas un passage continuel de la douleur la plus vive à la joie la plus folâtre.

L'*Enfant prodigue* accrédita & multiplia les comédies larmoyantes. Leur titre seul prévenoit & leur attiroit des spectateurs en foule. Le goût du public parut si décidé pour elles, que les critiques furent réduits à se taire. L'abbé Desfontaines lui-même céda au torrent, & convint qu'elles avoient *reçu leur passeport.*

Nanine, la charmante comédie de *Nanine*, fut encore un essai dans le même genre. Si elle n'obtint pas d'abord tous les applaudissemens qu'elle méri-

toit, elle a été bien dédommagée dans la ſuite. C'eſt une des pièces de l'auteur qui fait le plus de plaiſir. Tout y eſt dicté par le ſentiment & par la vérité même : tout y eſt embelli par l'imagination la plus agréable. Rien de forcé, rien de bas, point de bouffonnerie déplacée. Le rôle du valet, quoique plaiſant, n'eſt point chargé. Je voudrois ſeulement qu'on ôtât une vieille qui vient pour faire rire, & qu'on avoit traitée de bavarde chez la marquiſe Hagard. *Nanine* fait la méme ſenſation au théâtre, que *Pamela* dans le roman de ſon nom.

Une autre comédie, reçue avec enthouſiaſme, & dont on eſt redevable au comique attendriſſant, c'eſt la vertueuſe *Cénie*. Quel intérêt dans quelques ſituations! quelle pureté! quelle correction! *quelle élégance de ſtile!* C'eſt le même ton; c'eſt la même ame que dans les *Lettres Péruviennes*.

L'*Écoſſaiſe* eſt le dernier eſſai, dans ce genre, qui ait paru ſur notre théâtre. La ſatyre qu'elle renferme, quoique très-vive & inuſitée, n'a pas empêché que l'attendriſſement ne fut univerſel.

Thalie, alternativement gaie & ſon-

dant en larmes, a tous les droits imaginables ſur les cœurs. On a dit, en aſſez mauvais vers, pour la défenſe de cette muſe :

Si quelquefois prenant ſon ſérieux,
Aux ſpectateurs elle arrache des larmes,
Parlant aux cœurs, elle en a plus de charmes.
Pourquoi borner ſon aimable pouvoir,
Et lui ravir l'art de nous émouvoir ?
Son grand effet eſt de nous faire rire :
Eſt-ce le ſeul qu'on doive lui preſcrire ?
Rire un moment, puis pouſſer des ſoupirs,
Puis rire encore ; voilà les vrais plaiſirs.

Chaque bon comique a un caractère qui lui eſt propre. Ménandre étoit pur, élégant, naturel & ſimple. Ariſtophane eſt tout le contraire. On a comparé la muſe du premier à une honnête femme, & celle de l'autre à une femme perdue. Un cyniſme, ſouvent groſſier, & de fréquens coups de génie, diſtinguent Plaute. C'eſt une *Bachante dont la langue eſt détrempée de fiel.* Térence eſt un homme aimable, chez qui tout reſpire la politeſſe, les graces, la décence & la bonne plaiſanterie. Molière a les beautés & les défauts des uns & des autres. Dans

Régnard, que de gaité, que de ſel, que de bon comique ! Quelle verſification ! C'eſt le Racine de la comédie. Destouches eſt fin & noble ; Dancourt fécond, léger, excellent pour le dialogue ; Le Grand naturel & très-agréable ; Dufreſni vif, enjoué, ſaillant. Il reſtoit à La Chauſſée le partage de faire rire & pleurer en même-temps.

On appelle quelquefois les comédies larmoyantes des *tragédies bourgeoiſes* ; mais ce ſont deux genres qu'il ne faut pas confondre. Tel qui admet les unes, rejette expreſſément les autres. M. de Voltaire, par exemple, eſt dans ce cas. Il condamne les tragédies où l'on ſubſtitue aux rois, & à des perſonnages illuſtres, de ſimples bourgeois ; où l'on veut introduire, parmi des hommes du commun, le même ſérieux & le même air de dignité qu'on remarque dans les véritables tragédies. Il traite ce genre d'eſpèce bâtarde, de monſtre né de l'impuiſſance de réuſſir dans le comique ainſi que dans le tragique, & propre à faire manquer l'objet de tous les deux. Ces reproches ſont-ils fondés ?

Si l'on pouvoit compter davantage

ſur

ſur les idées théâtrales de l'Angleterre, on allégueroit le ſuccès du *Marchand de Londres* & de *l'Opéra des gueux*. Mais, parmi nous, *le Fils naturel* ne nous donne pas bonne opinion des tragédies bourgeoiſes. Si cette pièce ſingulière, que ſes enthouſiaſtes veulent faire enviſager comme une nouvelle lumière apportée aux hommes qui ſe piquent de penſer, eſt écrite en quelques endroits d'une manière forte, ſublime & pathétique, elle eſt froide dans tout le reſte.

L'auteur ſe flattoit de la voir jouer par les comédiens ; mais ils ont donné la préférence au *Père de famille*. Le ſuccès de cette pièce n'a pas été bien décidé. Ceux qui l'avoient admirée à la lecture, eſpéroient qu'elle ſeroit reçue avec plus d'enthouſiaſme à la repréſentation. La critique s'en eſt prévalue : elle a trouvé *le Père de famille* encore plus repréhenſible que *le Fils naturel*. C'eſt le même ton impérieux, le même froid jargon de ſentimens alambiqués.

L'idée de ces deux eſſais philoſophiques mérite d'être applaudie, mais elle eſt mal exécutée. Il faut de grands

maîtres pour faire réussir de pareilles innovations. Que M. de Voltaire approuvât les tragédies bourgeoises & qu'il en fît une, comme on l'en a prié quelquefois ; peut-être aurions-nous un genre de plus, celui-là même que M. Diderot a manqué.

LES PARODIES.

ELLES sont le fléau des écrivains. Entr'eux & les parodistes est un mur éternel de division. Ceux-ci sont les corsaires de la littérature : ils ne cherchent qu'à saisir les défauts & les ridicules d'un auteur, pour en faire trophée, pour les tourner à l'amusement du public & à leur profit particulier. Le premier qui donna l'exemple de cette sorte de guerre, est un ancien poëte Grec appellé *Hipponax*, qui vivoit 540 ans avant l'ère chrétienne.

L'esprit d'Hipponax passa à plusieurs de ses compatriotes, qui cherchèrent à divertir de même la nation. Elle se passionna pour ce nouveau genre d'amusement. La parodie dramatique,

chez les Grecs, étoit dans le goût de celle de nos jours. Les Hégemon, les Rhinton étoient en Grèce ce que sont chez nous Fuzelier, Vadé, Favard. Il ne paroissoit guère, à Athènes, de bonne tragédie qui ne fût tournée en ridicule. Les Latins se sont aussi exercés à faire des parodies ; mais il ne nous reste que des fragmens des leurs & de toutes celles des Grecs.

Le goût de la parodie & du burlesque a été singulièrement en vogue parmi nous, au commencement du siècle dernier. Combien de gens, dit Pelisson dans son histoire de l'académie, croyoient alors » que, pour bien » écrire raisonnablement en ce genre, » il suffisoit de dire des choses contre » le bon sens & la raison. Chacun s'en » croyoit capable ; & l'un & l'autre » sexe, depuis les dames & les sei- » gneurs de la cour jusqu'aux femmes » de chambre & aux valets, s'occu- » poit à cela. Cette fureur de burlesque étoit venue si avant, que les li- » braires ne vouloient rien qui ne » portât ce nom «. On imprima, l'an 1649, durant la guerre de Paris, une pièce ridicule intitulée : *La Passion de*

notre-seigneur en vers burlesques.

Ce goût tomba vers l'an 1660; mais on l'a relevé depuis, on l'a épuré, on l'a rendu digne d'une nation dont le génie est si analogue à celui des Grecs pour l'esprit, la politesse, les graces, l'enjouement & la bonne plaisanterie. Peut-être même les avons-nous effacés dans le genre dont ils nous ont donné l'idée. Quelle critique fine dans nos parodies! La simplicité naïve, la gaieté décente, la diction pure & noble même, autant que le sujet le comporte, en sont leurs principaux caractères.

Je parle des meilleures que nous ayons & de celles qui sont restées au théâtre. Pour les parodies satyriques, plates, bouffonnes, ordurières, telles qu'on en fait tous les jours, on les méprise. Rien de plus ennuyeux qu'un mauvais plaisant qui veut faire rire.

La parodie consiste à détourner le vrai sens d'une pièce, pour en substituer un communément malin, ironique & bouffon. Je dis communément, parce que la parodie est quelquefois innocente. C'est parodier que de copier, d'après quelque poëte connu, un

ou plusieurs vers ; soit en n'y changeant rien ou en y faisant quelque léger changement, mais toujours en les présentant de manière qu'il en résulte un tout autre sens que celui de l'original. Tant de bons ou de mauvais vers passés en proverbe, & dont on fait, en mille circonstances, des applications naturelles, sont des parodies heureuses. Boileau en a fait en imitant la dureté de Chapelain.

Les plus considérables, & les seules peut-être qui méritent le nom de parodie, sont celles de ces poëmes qu'on détourne à un autre sujet par le changement de quelques expressions ; ou bien celles de ces poëmes faits exprès dans le goût sublime sur un sujet qui ne l'est pas. La *Batrachomyomachie*, ou le *Combat des rats & des grenouilles*, nous fournit un exemple de ce dernier genre. Nous en avons encore un autre dans le fameux poëme du *Lutrin* & dans celui de *Cartouche*.

Le *Virgile de Scarron & la Henriade de Montbron* ne sont *point des parodies, mais des travestissemens*, par la raison que j'ai dite qu'ils ont conservé le sujet. Dans le travestissement, on substi-

tue le langage bas & burlesque au stile noble & élevé des auteurs qu'on défigure ; mais la parodie n'exige point qu'on avilisse sa façon d'écrire. On peut s'y monter sur un ton épique & le soutenir. Moins elle donne dans le bas, plus elle est faite pour être l'effroi des écrivains célèbres.

Il n'en est guères qui ne redoutent d'être mis à son creuset. Ils tâchent, presque tous, de la faire regarder comme un monstre sur lequel il est affreux de jetter les regards, comme une action atroce dont on partage la honte en n'osant pas la condamner. L'abbé Desfontaines les compare aux casuistes qui anathématisent les mascarades & les travestissemens nocturnes.

La Mothe s'est élevé fortement contre ce genre de plaisanterie. Sa raison en fut révoltée, quoiqu'il ne l'eût pas toujours jugé de même. Il se représenta la parodie sous un autre aspect, & la décida directement opposée aux bonnes mœurs, au bon goût, au progrès de l'esprit humain, à la gloire des gens de lettres. Il écrivit pour les venger de l'insulte qu'il prétendoit leur être faite en plein théâtre, à eux tous, à l'au-

teur intéressé, au public dont on avoit eu les acclamations, aux acteurs qui avoient joué supérieurement & dont on copioit, d'une manière bouffonne, la voix, le geste, les démarches & les mouvemens.

Après les invectives générales, dont son fameux discours sur la parodie est rempli, il vient aux raisons particulières qui la lui font proscrire. » Vous » avez admiré, dit-il, vous avez pleu- » ré au tragique : n'espérez pas, en » revoyant le tragique après avoir vu » la parodie, être ému comme vous » l'avez été «. Vous ne retrouverez plus les beaux endroits ; vous les confondrez avec les plus répréhensibles ; vous jugerez d'une pièce entière d'après un bon mot, d'après une saillie heureuse ; la vertu sera représentée à vos yeux sous le masque d'un pédant ou d'un hypocrite : il aura été d'autant plus facile de la couvrir de ridicule, que rien n'y prête comme le sublime, comme les grands sentimens de la tragédie qu'on charge toujours, & qui, pour peu qu'on les charge encore, deviennent gigantesques ou puériles. Vous vous direz à vous-même qu'il

faut être bien fou pour donner une tragédie, & que la crainte d'être parodié doit empêcher beaucoup de poëtes d'en faire. » N'est-ce pas assez, » ajoute le même écrivain, d'avoir à » craindre un mauvais succès, malgré » les peines qu'on se donne, sans at- » tendre encore, dans le cas de la » plus grande réussite, des brocards » de théâtre qui divertissent le public » à nos dépens «.

Il est à remarquer que ce discours sur la parodie fut composé à l'occasion de celle d'*Inès de Castro. Agnès de Chaillot* est une des meilleures parodies qu'on ait faites. D'ordinaire leur grand mérite n'est que celui des circonstances ; mais celle-ci se soutient toujours : on la revoit aux Italiens avec plaisir. La Mothe fut à la première représentation : il y rit beaucoup, comme il en convient lui-même dans sa préface d'*Inès*. Cependant la critique qu'on y faisoit de ses vers & du dénouement de sa pièce, est très-violente. Sa joie, en ce moment, étoit suspecte sans doute ; mais on la prit pour réelle, & l'on s'enhardit à le traiter selon son goût.

On parodia ses *Fables ;* on réfuta son *Discours sur la parodie* ; on conseilla à l'auteur d'être plus conséquent à l'avenir ; de ne point écrire contre ce qu'il avoit éprouvé lui-même être un sujet d'amusement.

La réfutation étoit intitulée : *Discours à l'occasion d'un discours de M. de la Mothe sur les parodies.* L'ouvrage est de Fuzelier. Cet écrivain a beaucoup travaillé pour les différens théâtres de Paris , & , dans tous , il a eu des succès. Il a donné le *Ballet des âges* , les *Amours des dieux* , les *Indes Galantes* , le *Carnaval du Parnasse.* Il mit , dans sa réponse , de l'esprit & de la méchanceté. Les deux adversaires combattirent à armes égales.

Fuzelier nioit à La Mothe qu'une bouffonnerie , telle que la parodie , empêchât l'effet du tragique ; qu'elle fît confondre les bons & les mauvais endroits d'une pièce & décider d'elle sur le jugement d'arlequin ; qu'elle décréditât la véritable vertu , puisque ce n'est que la vertu chimérique & romanesque qu'elle tourne en ridicule.

A l'égard des poëtes tragiques , dont elle diminue le nombre , il ne trouvoit

pas que ce fût un grand mal, attendu qu'il y en a beaucoup trop. Il ne conçoit pas encore comment les Roſcius de la France peuvent avoir à ſe plaindre de la parodie, pendant qu'ils n'y ſont attaqués qu'indirectement. Seroit-ce un crime, dit-il, de jouer quelquefois ceux qui jouent tous les jours les autres.

La Mothe avoit dit que la parodie étoit un coup mortel à l'amour-propre, ſeul motif pour lequel on compoſe; qu'il n'en avoit pas eu d'autre lui-même en écrivant, mais que ſa vanité lui étoit commune avec tous les auteurs, qui, du moment qu'ils donnent au public *des ouvrages de bel-eſprit, en ſont convaincus* par le fait même. Son adverſaire lui paſſe de n'avoir jamais eu que des vues auſſi petites; mais il ne veut pas qu'on juge également de tous les écrivains, dont pluſieurs peuvent avoir un objet important comme celui d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs, de ſervir le prince & la patrie. Il oublie le motif pour lequel Scarron faiſoit valoir *le marquiſât de Quinet*, & l'abbé Devertot donnoit des ouvrages avant que ſa fortune fût commencée.

Au surplus, dit Fuzelier, lorsqu'on craint qu'on ne soit parodié, l'on n'a qu'à ne rien faire de susceptible de l'être. *Athalie*, le chef-d'œuvre de la scène, ne l'a point été, ne le sera jamais, parce que tout y est conforme à la nature & à la raison. D'où il conclud que La Mothe doit réformer ses ouvrages & non pas les parodies.

M. de Voltaire s'est aussi plaint d'elles. Il les compte parmi les plus grands désagrémens attachés à la littérature. Toutes ses belles pièces ont été parodiées; *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, l'*Orphelin de la Chine*. Eussent-elles subi ce sort, s'il étoit vrai que les bons ouvrages en missent un auteur à l'abri?

Plus on réussit dans une tragédie, plus on est sûr de payer aux comédiens Italiens le tribut accoutumé. On a défini leur théâtre, ainsi que celui de la foire, un théâtre consacré précisément au mauvais goût, à la médisance: mais ils appellent, de ce jugement, à celui du public, à la bonne critique qu'ils font quelquefois d'une nouveauté à laquelle on s'est laissé séduire. Ils se flattent de faire revenir & d'éclairer en amusant. Ils s'honorent du titre

d'Ariſtarques. Dans la clôture de leur théâtre, en 1735, un d'eux prononça ces vers :

> Les grands ſuccès enflent de trop de gloire.
> Il faut les mitiger par la reſtriction :
> Car un auteur n'a pas de peine à croire
> Qu'il a ſaiſi le point de la perfection.
> Et la critique eſt néceſſaire,
> Pour qu'il faſſe au public la reſtitution
> Des complimens outrés qu'on auroit pû lui faire;
> Juſqu'au temps où l'impreſſion
> Fait voir combien l'ouvrage a mérité de plaire.

L'abbé Sallier penſe qu'ils rempliſſent parfaitement cet objet. Dans ſa *Diſſertation ſur l'origine & le caractère de la parodie*, il aſſure qu'en leurs mains, elle devient le *flambeau dont on éclaire les défauts d'un auteur qui avoit ſurpris l'admiration.* Entr'autres preuves de ce raiſonnement, on en trouve une frappante dans la *petite Iphigénie*, parodie de la *grande.* Cette critique ingénieuſe n'a-t-elle pas diſſipé bientôt l'illuſion qu'avoit faite le théâtre, & réduit la pièce à ſa juſte valeur ?

Les ennemis de la parodie l'attaquent encore d'un autre côté. Quelque utile qu'elle ſoit, ils la mettent au rang

des bagatelles : mais cette bagatelle a, comme tous les genres, ſes principes, ſes règles, ſes difficultés, ſes écueils, ſes délicateſſes, ſes beautés. Ce n'eſt pas ſans génie qu'on change une intrigue ; qu'on prend d'autres perſonnages ; qu'on trouve le rapport d'une action grande, avec quelque action de la vie commune ; qu'on fait ſortir des fautes & des ridicules ; qu'on amène adroitement des ſituations comiques & applaudies ; qu'on divertit des gens de goût, en mettant, dans la bouche des bourgeois & des artiſans, ce qu'on avoit entendu de celles des rois & des héros ; que, ſuivant l'intelligence du théâtre, on charge ou l'on affoiblit certains traits ; qu'enfin on fait contraſter la plus grande ſimplicité avec tout l'appareil & tout le faſte tragique. Telle ſcène de la foire ou du théâtre Italien coûte autant quelquefois, & renferme preſque autant de beautés, que telle autre ſcène du théâtre François, extrêmement vantée.



LES SPECTACLES.

SONT-ILS bons ou mauvais de leur nature ? Queſtion agitée dans tous les temps, & ſur laquelle on écrit encore pour & contre. Les philoſophes du ſiècle n'ont pu la faire terminer en leur faveur.

Pour être au fait de la contrariété des opinions ſur ce point, il ſuffit de remonter à la fameuſe lettre du père Caffaro, théatin. Cette lettre eſt une réponſe au poëte Bourſault, qui eut du ſcrupule d'avoir travaillé pour le théâtre, & qui conſulta ce religieux.

On ſçait que Racine fut déchiré des mêmes remords, &, qu'après s'être retranché à ne compoſer que des tragédies ſaintes, il abjura totalement le théâtre, & ſe retira à Port-royal pour y expier, dans les larmes, l'abus qu'il croyoit avoir fait de ſes talens. On ſçait encore combien Quinault ſe repentit de n'avoir pas fait des ſiens un autre emploi que celui auquel il doit toute ſa gloire. Si ces deux poëtes immortels,

d'une analogie si frappante pour le caractère de leur esprit & la délicatesse de leur conscience, eussent déposé leurs scrupules dans le sein d'un casuiste, tel que le P. Caffaro, ils n'eussent jamais abandonné le théâtre.

Ce religieux en fait hautement l'apologie dans sa lettre. Il a le courage de s'élever au-dessus des préjugés de son état, & de dire librement ce qu'il pense. Il parle de ce ton de force & de véhémence qu'il n'appartient qu'aux gens persuadés d'avoir.

La proposition générale qu'il tâche d'établir est celle-ci : » Les comédies,
» de leur nature & prises en elles-
» mêmes, indépendamment de toute
» circonstance bonne ou mauvaise,
» doivent être mises au nombre des
» choses indifférentes. « Il tire ses autorités, 1°. des pères ; 2°. de l'écriture ; 3°. du raisonnement.

S. Thomas d'Aquin, sur la représentation d'une farce de quelques misérables histrions, sentit combien leur art pouvoit être utile, & décida qu'il y avoit de l'injustice à le condamner sans restriction : S. François de Sales étoit du même avis. A Milan on jouoit

la comédie du temps de S. Charles Borromée, sans que ce digne archevêque s'en formalisât : il la permit par une ordonnance de 1583. La seule condition qu'il imposa, fut que les pièces seroient soumises à l'examen.

L'écriture est encore favorable au Théatin. Elle n'a rien tant en recommendation que les jeux, les danses, les spectacles. Elle fait un mérite à quelques-uns de ses plus saints personnages d'avoir dansé au son du tambour. Chez elle tout est fête, appareil, magnificence. Quand on veut comprendre les comédies dans les anathêmes qu'elle prononce contre le jeu, le vin, la table, la parure, les tableaux, le luxe, c'est qu'on ne réfléchit pas que ces anathêmes tombent moins sur ces choses là, que sur l'abus qu'on peut en faire. La décence de notre théâtre est mise en opposition avec le *cynisme*, auquel se font livrés quelquefois les Romains sur le leur. Valère Maxime rapporte que des femmes nues jouèrent dans une pièce où l'infâme Héliogabale représentoit Vénus, & dans laquelle il surpassa l'impudence du plus effronté satyre.

Le P. Caffaro paſſe au raiſonnement. Aucun de ceux qu'on fait contre les ſpectacles ne lui paroît fondé. Le théâtre, dit-on, eſt défendu, & ſans doute qu'il mérite de l'être. Son but eſt d'exciter les paſſions, & de jetter l'ame dans un état violent, & les comédiens ſont flétris.

La comédie eſt défendue; mais, répond le Théatin, c'eſt précisément donner en preuve l'état de la queſtion. La comédie n'eſt, ni ne ſçauroit être prohibée par elle-même. On défend les choſes parce qu'elles ſont mauvaiſes, & les choſes ne ſont point mauvaiſes en elles mêmes, parce qu'elles ſont défendues.

Le propre de la comédie eſt, dit-on, d'exciter les paſſions; mais les excite-t-elle en effet ? Ceux qui la fréquentent ſont ils pires que ceux qui ne la connoiſſent pas ? le P. Caffaro n'en croit rien. Il a remarqué au tribunal de la pénitence que ces derniers, que les pauvres étoient auſſi ſujets que les autres à la colère, à la vengeance, à l'ambition & à la débauche : il n'eſt rien de ſi bon & de ſi ſalutaire dont on ne puiſſe abuſer. Promenades, ſo-

ciétés, festins, livres, bonnes œuvres, sermons, tout peut être une occasion de chute & de crime. » Faut-il, disoit » le sage Licurgue, arracher toutes » les vignes, parce qu'il se trouve des » hommes qui font des excès de vin ? «

Les comédiens sont flétris. Mais, si du moment qu'on joue la comédie on doit être réputé infâme, tant de rois, tant de princes, tant de magistrats, tant de prêtres, tant de religieux qui l'ont jouée, ou qui la jouent le seront aussi. D'où vient en fait-on représenter aux jeunes gens dans plusieurs collèges ? On a vu des religieuses, à Rome, exécuter elles-mêmes la pièce de *George Dandin*, en présence de beaucoup de gens qui en furent très-satisfaits. La crainte d'encourir la peine d'infamie ne devroit-elle pas faire détester tout ce qui peut avoir rapport à un acteur ou une actrice ? car il n'importe pas qu'on joue par amusement ou pour gagner sa vie : si la chose est mauvaise en soi, elle l'est par rapport à tout le monde.

Les comédiens sont flétris ; mais dans quel temps l'ont-ils été ? Dans celui où ils jouoient réellement des pièces

infâmes, dans celui où il falloit si peu de chose pour être couvert d'opprobre, où un soldat l'étoit pour avoir manqué de bravoure, une veuve pour s'être remariée avant l'année de son veuvage, un marchand pour faire profession de vendre du vin, un médecin pour remplir les devoirs de son état. La médecine en corps a été réputée infâme, & chassée de Rome. Qu'on sçache donc distinguer les temps & les personnes? d'indignes bateleurs avec d'honnêtes gens, dont la fonction exige, pour y exceller, de la figure, de la dignité, de la voix, de la mémoire, du geste, de l'ame, de l'esprit, de la connoissance des mœurs & des caractères; en un mot, un grand nombre de qualités que la nature réunit si rarement dans une même personne, qu'on compte plus d'excellens auteurs, que d'excellens comédiens.

Ils sont à plaindre sans doute d'avoir été traités durement par quelques-unes de nos loix, par les rituels, par les canons de quelques conciles. Les droits communs à tous les hommes devroient-ils être refusés à des hommes entretenus par le roi, dévoués à

l'amusement, à l'instruction, à la gloire de la nation, & devenus même, par le luxe des riches, une ressource pour les pauvres ?

S'ils étoient aussi dangereux qu'on le prétend, inviteroit on au coin des rues à les aller voir ? Qu'on affichât les mauvais lieux, avec quelle promptitude la police séviroit ! Mais ici les gens en place se taisent, ou approuvent & autorisent, par leur exemple, la comédie ; princes, magistrats, évêques. Si ces derniers n'y vont pas à la ville, ils s'y trouvent du moins à la cour.

Tant de raisons persuadent au P. Caffaro que les spectacles n'ont rien que d'honnête, & qu'il faut de la variété dans les amusemens, comme il y en a parmi les esprits & les caractères.

Notre religieux philosophe veut seulement qu'on ait égard à trois choses, qui sont encore plus de bienséance que d'obligation, aux temps, aux lieux, aux personnes. Aux temps, pour qu'on ne joue pas toute l'année, & à toute heure comme autrefois, & qu'on aille seulement aux spectacles au sortir de

l'office divin ; attention toujours gardée par les comédiens, qui ne jouent qu'entre cinq ou six heures, & qui donnent relâche au théâtre à la fin du carême, & à toutes les grandes fêtes de l'année. Aux lieux, pour qu'on ne fasse pas de nos églises des salles de spectacle, comme il n'arrive que trop souvent dans de certaines maisons de religieux, & de religieuses. Aux personnes, pour que celles qui sont constituées en dignité, ou d'une profession comptable au public de leurs momens, n'aillent pas tous les jours à la comédie.

Les étrangers, qui viennent à Paris, sont fort étonnés de voir des écclésiastiques à la comédie & à l'opéra : ceux de Londres ne paroissent jamais aux spectacles. En récompense, ils passent leur vie au cabaret, à y boire de la biere, du ponche, ou de l'eau de vie : il y a même des vicaires de paroisse, en Angleterre, qui tiennent des guinguettes, & qui y jouent du violon pour amuser les buveurs.

L'apologiste du théâtre termine sa lettre par cette réflexion : » D'autres » que vous me feront peut-être un

» crime d'avoir suivi l'opinion la plus » favorable, & m'appelleront casuiste » relâché, parce qu'aujourd'hui c'est » la mode d'enseigner une morale auf- » tère, & de ne la pas pratiquer : mais » je vous jure, monsieur, que je ne » me suis pas arrêté à la douceur, ou » à la rigueur de l'opinion, mais uni- » quement à la vérité. «

Un prêtre, un religieux, qui entreprend de laver le théâtre de son ancien opprobre, étoit capable de rassurer bien des consciences : mais le P. Le Brun, de l'Oratoire, vint les allarmer ; il réfuta le P. Caffaro.

L'Oratorien traita le Théatin de faux frère, de prévaricateur, de ministre traître à son dieu & aux hommes, auxquels il applanissoit le chemin de perdition.

Ce même P. Le Brun, si connu par son livre critique *des Pratiques superstitieuses*, livre où il se donne pour une ame peu commune, étoit superstitieux comme un autre : on a dit que c'étoit un médecin malade lui-même.

Tous ses raisonnemens contre la comédie tombent, selon ceux qui la défendent, sur celle d'autrefois. Il ne

rapproche point les anciennes pièces des nouvelles ; il n'examine point si ce qu'on dit des unes peut s'appliquer aux autres ; si les farces qu'on représentoit sous les empereurs payens, & contre lesquelles les pères de l'église lançoient tant d'anathêmes, ont quelque chose de commun avec nos pièces régulières ; si les changemens arrivés à nos mœurs n'ont pas amené ceux du théâtre. Point de justesse ni d'exactitude dans cet écrivain ; point de réflexion lumineuse, aucune connoissance du monde, beaucoup d'érudition mais peu de philosophie.

Quand il porte une vue générale sur la comédie ancienne & moderne, il trouve la différence à notre désavantage. Plaute, Térence, Aristophane, lui paroissent plus retenus qu'aucun de nos comiques. C'est qu'il ne se représente que de bas & de pitoyables farceurs de parades. Il ne songe point à Molière, à Dancour, à Montfleuri, qui jouoient eux-mêmes leurs pièces, & qui étoient aussi supérieurs la plume à la main, que sur le théâtre.

Il revient continuellement à la sévérité des loix impériales. Mais l'empe-

reur Justin ne s'en relâcha-t il point dans la suite ? Ne permit-il pas aux comédiens de s'allier avec d'honnêtes familles ? Ces loix, ainsi que celles de Charlemagne, peuvent-elles avoir la même force depuis la déclaration de Louis XIII, du 16 Avril 1641 (*). Puisque le P. Le Brun s'établissoit juge du Procès des comédiens avec un certain public, il auroit bien fait de rapporter ce qui leur est favorable.

(*) Elle porte, qu'en cas que » les comédiens règlent tellement les actions du théâtre, qu'elles » soient toujours exemptes d'impureté, il vouloit » que leur exercice, qui peut innocemment divertir ses sujets de diverses occasions mauvaises, ne » puisse leur être imputé à blâme, ni nuire à leur » réputation dans le commerce public « Puisque le théâtre des comédiens François subsiste depuis plus de cent ans, ils se sont apparemment conformés aux loix de l'honnêteté & de la bienséance publique.

Qu'ils les eussent bravées ces loix, ils auroient éprouvé le même traitement que les comediens Italiens, chassés de Paris en 1694, pour avoir joué des pièces licentieuses. Cette même déclaration de Louis XIII ne veut point que les comédiens du roi dérogent. Le comédien Flor dor étoit gentilhomme, & il obtint, le 10 septem re 1668, un arrêt du conseil, par lequel il fut mai tenu dans sa qualité d'écuyer. Sans cet arrêt, Flori or se fût trouvé dans le cas de ce chevalier Romain qui, après avoir été forcé, par l'empereur, de pa oître sur le théâtre, dit : *J'y suis monté chevalier Romain, & j'en descends Histrion.*

M. de Voltaire dit qu'un jour nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage de cet oratorien contre l'art des Sophocles & les œuvres de nos grands hommes imprimés en même-temps, s'écrieront : » Eſt-il poſſible que les » François aient pu ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie » ait levé ſi orgueilleuſement la tête » contre les plus belles productions » de l'eſprit humain ?

Quoi qu'il en ſoit, le P. Le Brun reſta maître du champ de bataille. L'archevêque de Paris, Noailles, exigea du P. Caffaro une rétraction authentique.

Le prince de Conti, en 1666, avoit également attaqué les ſpectacles. Il diſcuta cette matière en théologien, & les deux religieux l'ont traitée en gens de lettres. S'ils l'euſſent enviſagée autrement, je n'aurois point parlé d'eux. La théologie n'eſt pas de mon reſſort. Je laiſſe aux Boſſuet, aux Fénélon, le ſoin d'écraſer ſous les armes de la leur, ſous le poids de leur autorité épiſcopale, tous les ſophiſmes en faveur des ſpectacles. Suivons le fil de la querelle.

Un abbé, peu connu, mais d'un zèle extrême, crut qu'il viendroit facilement à bout de la terminer. Dans cette idée, il donna au public les raisons qu'il avoit de condamner la comédie, & de vouloir en dégoûter les autres : mais ces raisons étoient ridicules. Aussi fit-on sur lui cette épigramme :

> Messire Laurent P.... tier
> Qui ne put être bachelier,
> Parce qu'il fut trouvé rossignol d'Arcadie ;
> Ces jours passés, un livre a fait,
> Qui condamne la comédie,
> Dont il seroit un beau sujet.

Riccoboni a traité son art plus mal encore que La Mothe n'a traité celui des vers. Le talent d'acteur & d'auteur de comédie lui paroît celui d'un homme abominable. Il n'approuve que les drames de collège. » Ce ne » sont pas, dit-il, les pièces de cette » espèce que je propose de réformer, » mais c'est, à l'exemple de celles-ci, » que je voudrois qu'on réformât les » autres «. Quelle idée ! quel goût ! Il dit, dans un autre endroit : » Je pro» teste que, depuis la première an-

» née que j'ai monté ſur le théâtre,
» il y a déjà plus de cinquante ans,
» je l'ai toujours enviſagé du mauvais
» côté, & que je n'ai jamais ceſſé de
» deſirer l'occaſion de pouvoir le quit-
» ter «.

Le P. Porée, traitant la queſtion des ſpectacles, ſoutient qu'ils pourroient être une école de vertu; mais il ajoute en même-temps que, par nôtre faute, ils ne ſont que l'école du vice.

Cet écrivain, moins recommandable encore par la ſupériorité de ſes talens que par la pureté de ſes mœurs, compoſoit, toutes les années, des tragédies & des comédies pour les exercices accoutumés de ſa claſſe. Il étoit quelquefois touché jusqu'aux larmes, en conſidérant le bien qu'on pourroit retirer du théâtre, & les maux ordinaires qui en réſultent.

L'auteur de *Didon* ſe déclare auſſi pour le théâtre, mais pour un théâtre plus décent, plus réſervé encore que le nôtre. Il trouve ſurtout qu'il y auroit une réforme à faire dans les comédies. Celles de Dancourt, de Le Grand, de Régnard & de Molière, ſont trop libres quelquefois, & même obſcènes.

Un écrivain Anglois, pour remédier à l'extrême licence des comiques de sa nation, est d'avis qu'on y établisse des censeurs éclairés & vertueux qui repassent sur les pièces tant anciennes que nouvelles, & n'y laissent rien de grossier, rien d'équivoque, rien qui puisse offenser la pudeur. Ce plan, dit M. Le Franc, proposé à Londres, devroit s'exécuter à Paris. C'est ainsi que cet auteur, qui posséde si bien son art, mais que son art n'aveugle point, sçait réunir les intérêts de l'homme de lettres, du philosophe & du chrétien.

Le père du *Méchant* & de *Sidney* ne veut point qu'il y ait, avec le ciel, de pareils accommodemens. Mais sa déclamation contre les spectacles a moins paru le langage du remords, que celui de l'amour-propre. Quelques-uns ont ri de cette démarche, & d'autres en ont empoisonné le motif. Le plus grand nombre a trouvé trop de faste dans cette amende-honorable, faite à la religion. Le silence ut mieux convenu que tant d'éclat & que cette abjuration solemnelle. Il eut triste que M. Gresset prive la scène des caractères qu'on s'attendoit d'y voir, de la peinture vive

& saillante, de plusieurs ridicules de la société.

M. de Voltaire, en parlant de la comédie & des comédiens, n'a point traité pleinement le fond de la question; il s'est étendu sur l'historique. Il a montré combien nous sommes inconséquens à leur égard. En France, ils sont excommuniés, & la sépulture chrétienne leur est refusée, s'ils n'ont pas, avant la mort, renoncé à leur profession. A Rome, il n'en est pas de même. Alexandre, César, Brutus, Athalie, Zaïre & Arlequin sont réprouvés chez nous; & les peintres, les statuaires ne le sont pas. La Vénus du Titien & celle du Corrège, qui sont toutes nues, offensent-elles moins notre jeunesse modeste, que le jeu de nos acteurs? On fait, sur eux, l'exemple qu'on faisoit autrefois sur les sorciers, sur beaucoup de rois & d'empereurs. Le Flamen ne se doutoit pas que l'art de Térence fut celui de Locuste.

Après tous ces ridicules, jettés sur la nation, M. de Voltaire ajoute qu'elle s'en fût sauvée; que le théâtre se seroit relevé de son premier état d'infamie, sans les déclamations éternelles des

Calvinistes & des Jansénistes. Telle bourgade protestante, en Suisse, a été cent cinquante ans sans souffrir un violon chez elle. Tel directeur Jánséniste veut que, pour danser, on substitue aux violons des castagnettes. Les catholiques, au contraire, ont toujours beaucoup aimé la comédie. Combien de prêtres eux-mêmes ont-ils travaillé pour elle? Léon X est le restaurateur de la bonne comédie en Europe. Richelieu a fait bâtir la salle du palais royal; Mazarin a eu les mêmes goûts. Il y avoit toujours aux spectacles de la cour, un banc qu'on nommoit le banc des évêques. Le cardinal de Fleuri, n'étant encore qu'évêque, fut pressé de faire revivre cette coutume. Rien n'est omis, dans les *Réflexions sur la police des spectacles*, de tout ce qui peut les mettre en honneur.

En 1756, un avocat, ou soit disant tel, a écrit contr'eux; & quelles raisons a-t-il de les condamner? Pas d'autres que les suivantes. C'est qu'on va moins à la comédie, pour connoître une jolie pièce, que pour y voir de jolies actrices; que, touché de leur beauté, on est nécessairement malheureux, tout

le monde ne pouvant pas être les premiers favoris de Mars ou de Plutus. C'est qu'on n'y puise que le persifflage, la dissipation & la licence ; que les hommes apprennent à y devenir des sybarites ou des scélérats, & les femmes de petites maitresses ou des mégères. C'est qu'on ne la souffre dans un état policé, que par le même esprit qu'on y tolère les lieux de débauche. C'est que, plus elle est licencieuse, plus aussi on la goûte ; témoin la préférence que tant de personnes donnent aux comédiens Italiens, ou même aux acteurs de l'opéra comique, sur les comédiens François. C'est qu'on n'a que faire de théâtre, pendant que le monde en est un assez grand lui-même, & rempli de toutes sortes d'originaux. C'est que la règle (*) est au-dessus des mauvais exemples de quelques ecclésiastiques. Peu de ceux même qui vont à la comédie, signeroient qu'ils l'approuvent. Enfin, au lieu d'éteindre, elle fomente d'ordinaire les passions, » les agréables impostures de cette

(*) *Canone regitur ecclesia non exemplo.*

» partie animale & déréglée, qui eſt la » ſource de toutes nos foibleſſes «, Quelle éloquence pour un avocat ! Mais ſon zèle eſt louable. Le dernier effort qu'un de ſes confrères a fait en faveur de la comédie & de la profeſſion de comédien, à la ſollicitation, dit-on, de mademoiſelle Clai...., a été réprimé avec la plus grande rigueur. Cet accord des magiſtrats, avec tant de caſuiſtes, peut donner lieu à des réflexions ſérieuſes. On a vu que l'état de comédien n'eſt pas plus autoriſé en France, par la légiſlation, que par la religion.

Mais paſſons ſur tous ces écrits polémiques. Arrêtons-nous à un ſeul, dans lequel tout porte l'empreinte du génie de l'auteur. Le panégyriſte de l'ignorance & des brutes a du être le cenſeur de l'école de la politeſſe & du goût. Il ſe plaint de n'être plus, de ne préſenter que l'ombre de lui-même au lecteur : mais c'eſt toujours le même écrivain ; c'eſt toujours la même abondance, la même ſimplicité, la même vigueur, la même préciſion & la même harmonie de ſtile. De tous les livres qu'il a donnés, celui-ci eſt preſ-

que le seul qui contienne des vérités utiles & pratiques.

M. d'Alembert a proposé aux Génevois d'avoir un théâtre de comédie.
» Voilà, dit M. Rousseau, le conseil
» le plus dangereux qu'on pût don-
» ner, du moins tel est mon senti-
» ment, & mes raisons sont dans cet
» écrit «.

Quoique ces raisons semblent ne devoir convenir qu'à la constitution de Genève, elles sont pourtant exposées très-souvent d'une manière générale. On voit qu'il ne s'explique qu'à demi ; qu'il craint d'ajouter à la fermentation qu'il a déjà causée ; & que, dans le fond de l'ame, il ne voudroit de théâtre nulle part.

Pour les sapper tous par les fondemens, il commence par invectiver contre la tragédie. Il se moque de la pitié & de la terreur qui en sont les ressorts. Il ne conçoit pas qu'on doive purger les passions, en les excitant.
» Seroit-ce que pour devenir tempé-
» rant & sage, il faut commencer par
» être furieux & fou.

Il voit plutôt le contraire : il voit que la peinture qu'on fait d'elles les

rend préférables à la vertu ; que les plus grands scélérats jouent sur le théâtre le plus beau rôle ; qu'ils y paroissent avec tous les avantages & tout le coloris des exploits des héros ; que les Mahomet y éclipsent les Zopire, & les Catilina les Cicéron ; que de semblables portraits ne sont propres qu'à faire revivre les originaux. Voilà ce qu'il pense des tragédies, même de celles où le crime est puni : en quoi, je le trouve d'accord avec La Mothe, qui dit : » Quelque forte que soit la le-
» çon que puisse présenter la catastro-
» phe qui termine la pièce, le remède
» est trop foible & vient trop tard «.

Mais on a combattu l'idée de M. Rousseau. On lui a fait voir que l'objet du théâtre étoit mieux rempli, & que le spectacle des suites affreuses d'une passion guérissoit de cette passion même. » A Sparte, pour préserver les
» enfans des excès du vin, on leur
» faisoit voir des esclaves dans l'ivres-
» se. L'état honteux de ces esclaves
» inspiroit aux enfans la crainte ou la
» pitié, ou l'une & l'autre en même
» temps ; & ces passions étoient le pré-
» servatif du vice qui les avoit fait
» naître «.

Les tragédies qui n'ont pas la ressource du dénoûment, sont encore plus rejettées de M. Rousseau. *Atrée* & *Mahomet* ne périssent point, donc le crime est couronné. Mais M. Rousseau ne compte-t-il pour rien les remords, ces momens affreux de désespoir dont un bon poëte accompagne les actions des scélérats ? Cromwel, sans périr sur la scène, mais toujours tourmenté par sa propre conscience, toujours environné de spectres, toujours défiant & livré à une agitation plus cruelle que la dissolution même de son être, ne seroit-il pas un sujet théâtral ?

Le citoyen de Genève appelle de ces principes au témoignage des spectateurs. Il prétend que, s'ils consultent leur cœur à la fin d'une tragédie, ils tomberont d'accord de ce qu'il avance. Je vois encore ici la marquise de Lambert favorable à ce frondeur déterminé : » On reçoit au théâtre de » grandes leçons de vertu, & l'on en » remporte l'impression du vice «. *Telle femme y est entrée Pénélope, & en est sortie Hélène* (*).

(*) *Penelope venit, abiit Helene.*

Mais cet appel de M. Rousseau n'a pas été mieux reçu que tout le reste. On lui a répondu que, de quelques cas particuliers, il ne pouvoit pas tirer une preuve générale en faveur de son sentiment.

Il ne persuade pas davantage dans ce qu'il dit des comédies. Les poëtes comiques, selon lui, s'attachent uniquement à tourner la bonté & la simplicité en ridicule, à rendre les vieillards la dupe & le jouet des jeunes gens. Ils intéressent au mensonge, à la ruse, aux fourberies : ils mettent l'honneur en parole & le vice en action ; ils attirent tous les applaudissemens au personnage le plus adroit, & rarement au plus estimable. Renard tombe encore plus dans cette faute que Molière, chez qui les friponneries sont communément punies.

On contredit encore, sur tous ces points, M. Rousseau. On soutient contre lui, que la comédie préserve de beaucoup de défauts & même de vices. On répéte ce propos usé, » que Mo-
» lière a plus corrigé de défauts à la
» cour, lui seul, que tous les prédi-
» cateurs ensemble «.

La profession des comédiens n'a pas échappé à M. Rousseau. Excommuniés ou non, il dit qu'ils sont partout méprisés, & qu'à Paris même, où ils ont plus de décence & de considération qu'ailleurs, un simple bourgeois n'oseroit fréquenter ces comédiens qu'on voit, tous les jours, à la table des grands seigneurs.

La Le Couvreur enterrée sur les bords de la Seine, & L'Olfids à Westminster à côté de Newton & des rois, forment un contraste singulier & caractérisent le génie des deux nations. Mais celui qui connoit les Anglois, dit M. Rousseau, ne trouve à cela rien d'extraordinaire : ils ont voulu honorer, dans une actrice, non le métier, mais le talent. Les comédiens médiocres ou mauvais sont autant ou plus méprisés à Londres que partout ailleurs. Le portrait qu'il trace des acteurs & des actrices les feroit bien rougir, s'il étoit ressemblant. Se reconnoissent-ils à cette peinture de leur dissipation, de leur luxe, de leurs hauteurs déplacées, de leurs intrigues, de leurs rivalités. Il ne les traite pas mieux que les habitans des caffés. Il appelle

ces asyles, *les refuges des fainéans & fripons du pays.*

On étoit étonné de voir M. d'Alembert ne pas répondre à la satyre éloquente à laquelle il avoit donné sujet ; mais enfin il rompit le silence & défendit son opinion. Si, sur le théâtre, on a voulu quelquefois, dit-il, intéresser pour des scélérats ; c'est la faute du poëte & non du genre. Il est peu de tragédies où l'on ne trouve à s'instruire : dans *Bérénice* même, on apprend à vaincre la passion la plus violente. On dirigera l'amour vers une fin honnéte, lorsqu'on montrera » dans des » exemples illustres, ses fureurs & ses » foiblesses, pour nous en défendre » ou nous en guérir «.

La comédie a le même avantage. A l'exception de quelques pièces, le théâtre de Molière est le code de la bienséance, de l'honnéteté, des bonnes mœurs. Quel prédicateur que le *Misantrope !* Il est ridicule de croire que les valets, en s'exerçant à voler » adroitement sur le théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans » les rues «. Les comédiennes sont peu retenues ; mais qu'on attache de

la considération à leur état, & elles auront de meilleures mœurs.

M. d'Alembert renouvelle aux Génevois la proposition qu'il leur a faite d'avoir un théâtre. Il leur garantit que cet établissement ne sçauroit nuire à la constitution ni au gouvernement de leur ville, ni à l'innocence de leurs mœurs. » Ils sont assez avancés, ou, » si l'on aime mieux, assez pervertis, » pour pouvoir entendre *Brutus* & » *Rome sauvée*, sans avoir à craindre » d'en devenir pires «.

Lequel croire de M. d'Alembert ou d'un citoyen qui veut sauver sa patrie de la corruption; qui ne lui présage qu'abomination & que malheurs, si l'on ne l'écoute; qui eut pu s'appuyer de la raison que donne *Cornelius Nepos* pour marquer la différence des mœurs des Grecs & des Romains: C'est que les comédiens étoient estimés des premiers, & qu'ils étoient déshonorés chez les autres. Mais les Génevois semblent tous décidés. Ils sont très-peu reconnoissans du zèle de leur Démosthène: ils se plaignent qu'il les a mal peints, qu'il n'a crayonné que les mœurs de la populace. Tout ce

qui pense chez eux, la laisse s'enivrer & fumer, & se rend en foule à la comédie à Carouge.

Les enfans de Calvin se réconcilient avec elle. Notre premier acteur eut la gloire d'en faire pleurer quelques-uns à *Zaïre*, à *Brutus*, dans un voyage qu'il fit à Genève. On a, depuis, senti la barbarie de proscrire des larmes innocentes. Oui, si les spectacles sont criminels, s'ils sont les avant-coureurs de la chûte des petits états, c'est fait de ta patrie, ô vertueux Rousseau ! tout annonce qu'elle établira un théâtre chez elle. Lacédémone n'en vouloit pas, convaincue de tes principes. Si elle avoit vu seulement, à ses portes, des acteurs ; si elle y avoit vu les Sophocle & les Ménandre, elle eût pris l'allarme & cru voir déjà l'ennemi dans ses murs.



LA DÉCLAMATION.

C'EST l'art de rendre le discours en chaire, au barreau, au théâtre, & toutes les fois qu'on fait une lecture à voix haute. De quelque manière qu'on envisage la déclamation, elle a divisé les esprits.

DÉCLAMATION DU THÉATRE.

ON a d'abord été partagé sur la déclamation théatrâle, tant celle des anciens que la nôtre.

La première a fourni plusieurs objets de discussion ; mais je ne m'arrêterai qu'aux principaux, à celui du partage réel ou prétendu de la récitation & du geste, & à celui de la déclamation notée.

Est-il bien vrai ce qu'on dit, que, chez les Romains, l'action théâtrale étoit partagée entre deux acteurs ; de manière que l'un faisoit les gestes dans le temps que l'autre récitoit. Un passage de Tite-Live le donne à entendre. Il rapporte que Livius Andronicus, qui, suivant l'usage de ce temps-

là, jouoit lui même dans ſes pièces, s'étant enroué à force de répéter un morceau qu'on redemandoit, obtint la permiſſion de faire chanter ſes paroles par un jeune comédien, & qu'il ſe contenta de les accompagner du geſte.

Mais la poſſibilité de ce partage de la déclamation entre deux acteurs, eſt conteſtée par quelques écrivains, du nombre deſquels eſt M. Duclos. Ils aiment mieux croire qu'on a mal pris le ſens du paſſage que de ſuppoſer les Romains capables de ſe plaire à un ſpectacle biſarre, puérile & du genre de Brioché.

L'académicien, auquel il eſt bien glorieux d'avoir ſuccédé à tant de grands hommes dans l'emploi d'hiſtoriographe de France, ſe flatte d'avoir mieux entendu Tite-Live. C'eſt, dit-il, de la ſéparation du chant & de la danſe dont l'hiſtorien a voulu parler, & non de celle du chant & du geſte.

La difficulté du texte, que chacun interprête différemment, tombe ſur ce mot *canticum*. Le *canticum* étoit compoſé de chants & de danſes. Andronicus, qui d'abord chantoit ſon *cantique* ou ſa *cantate*, & qui exécutoit, al-

ternativement ou en même temps, les intermédes de danses, ayant altéré sa voix, chargea un autre acteur de chanter, & dansa, par ce moyen, avec plus de liberté & de force. De-là, cet usage de partager, entre différens acteurs, la partie du chant & celle de la danse.

Quelques passages de Valère-Maxime & de Lucien sont favorables à M. Duclos. Il faut convenir que si son explication n'est pas la véritable, elle est du moins la plus naturelle.

Passons à la déclamation notée. Quelques écrivains ont peine à la concevoir. La parole s'écrit, le chant se note ; mais la déclamation expressive de l'ame, ne sçauroit, disent-ils, être arrêtée. Comment déterminer les tons, les nuances du sentiment imperceptibles & sans nombre ? Comment les exprimer par des signes, représenter tous les changemens rapides des passions, observer toutes les proportions harmoniques ? En conséquence, ils révoquent en doute ce qu'on a dit de la déclamation Grecque & Romaine, & s'élèvent fortement contre l'abbé Dubos qui l'admire, & qui desireroit qu'on notât également la nôtre.

Il dit qu'il a consulté là-dessus des musiciens, & qu'ils l'ont tous assuré qu'il étoit très-facile d'en exprimer les inflexions avec les notes actuelles de la musique ; qu'il suffiroit de leur donner la moitié de la valeur qu'elles ont dans le chant, & de faire la même réduction à l'égard des mesures.

M. Duclos combat & le sentiment de l'abbé Dubos & celui des musiciens qu'il a consultés. Il prétend que, si l'usage des notes déclamatoires a eu lieu, quelquefois, chez les anciens, ce n'a jamais été qu'en faveur de certains acteurs qui parloient mal leur langue & dont la prononciation étoit vicieuse. Des maîtres les dressoient pour le théâtre, & tâchoient de réparer le défaut d'éducation. Ils leur apprenoient la bonne prononciation, la durée des mesures & l'intonation des accens : ils faisoient, en un mot, ce que nous ferions encore obligés de faire, si nous avions à former pour le théâtre un acteur Normand ou Provençal, quelque intelligence qu'il eût d'ailleurs : mais un cas particulier, ajoute M. Duclos, ne doit pas être donné pour une règle générale.

Il va plus loin, & prétend que, quand même il feroit poſſible de noter la déclamation comme la muſique, on ne devroit pas admettre le ſyſtême de l'abbé Dubos ; parce que ce ſyſtême nuiroit plus qu'il n'aideroit aux acteurs ; qu'il étoufferoit le talent des meilleurs, & rendroit les médiocres déteſtables. Rollin ne penſe pas ainſi : il vante beaucoup la déclamation des anciens. L'abbé Vatri l'a défendue également : il oſe dire qu'elle étoit un vrai chant muſical, & regrette fort que nous n'ayons pas cette muſique.

Voilà pour la déclamation des Grecs & des Romains. La nôtre n'a pas moins excité de conteſtations.

On demande s'il doit en être d'elle comme d'un tableau deſtiné à être vu de loin. On le peint à grandes touches, on en exagère les traits. Riccoboni, ce chef de troupe de comédiens, & qui a fait des obſervations ſur ſon art, condamne cette pratique. Il ne veut, ſur le théâtre, ni un ton plus haut, ni un diſcours plus ſoutenu, ni une prononciation plus marquée que dans la converſation. Il réduit la déclamation à l'expreſſion ordinaire. » C'eſt

» une erreur, dit-il, de nos pères, d'a-
» voir imaginé la déclamation théâ-
» trale, telle qu'on la voit en France.
» Le grand point sur la scène est de
» faire illusion aux spectateurs & de
» leur persuader, autant qu'on le peut,
» que la tragédie n'est point une fic-
» tion; mais que ce sont les héros mê-
» mes qui agissent & qui parlent, &
» non pas les comédiens qui les repré-
» sentent. La déclamation tragique
» opère tout le contraire. Les pre-
» miers mots qu'on entend font évi-
» demment sentir que tout est fiction;
» & les acteurs parlent avec des tons
» si extraordinaires, si éloignés de la
» vérité, qu'on ne peut pas s'y mé-
» prendre «.

On réfuta Riccoboni. On lui répondit que la déclamation tragique, quoique chargée, ne détruisoit point l'illusion nécessaire au spectacle; que l'imagination des spectateurs se prêtoit à ce langage comme à la mesure, à la rime & au chant de nos opéra; que cette supposition, une fois admise, est une source de plaisir, pourvu que l'auteur ne la pousse pas trop loin, & qu'en conservant » la sublimité du ton de la

» tragédie, il ſuive, autant qu'il eſt
» poſſible, la nature, & ne faſſe que
» l'élever ſans la guinder, l'aggrandir
» ſans l'enfler, l'ennoblir ſans la dé-
» truire «.

Riccoboni donne la déclamation théâtrale pour cauſe de la plupart des fauſſes idées que nous avons du véritable héroïſme. Nous ſçavons, dit-il, que Céſar, Alexandre, Annibal étoient des hommes comme nous, paſſionnés comme nous, ne valant pas mieux que nous, mais ſéduits dès l'enfance par l'expreſſion outrée de la déclamation, nous prenons ces héros de l'antiquité ſur le pied que les comédiens nous les donnent, c'eſt-à-dire pour des hommes d'une autre nature que la nôtre.
» On les voit marcher, parler tout
» autrement que nous, & avoir une
» contenance tout-à-fait extraordinai-
» re «. Il rapporte qu'il ſe trouve à Paris des perſonnes ſi révoltées d'une pareille déclamation, qu'elles aiment mieux renoncer au ſpectacle que d'y aller entendre déclamer à contre ſens.

L'abbé Desfontaines a ſuivi tous les raiſonnemens de Riccoboni, & n'en a pas trouvé un ſeul fondé. D'autres écri-

vains ont rejetté également le ton familier de la déclamation.

Ce n'eſt pas qu'ils approuvent les tons forcés, les geſtes convulſifs & tout ce qui eſt hors de nature, dignes ſujets de l'admiration des provinciaux. Ils veulent ſeulement que tout réponde à la dignité de la tragédie : ils s'appuyent de l'exemple de nos grands acteurs.

Baron a reſſuſcité la belle déclamation. Il avoit toutes les parties d'un acteur accompli ; le port, la figure, la voix, le geſte, une ame peu commune, ce talent admirable de ſaiſir toutes les nuances d'un caractère. Diſons mieux : il n'étoit point acteur, il étoit Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, &c. Sa préſence ſur le théâtre contenoit les ſpectateurs dans le plus grand ſilence. Son jeu étoit varié ſingulièrement : il diſoit quelquefois à ſes camarades : Vous m'avez vu jouer aujourd'hui d'une telle façon, demain je jouerai d'une autre ; & toujours il faiſoit également bien. On lui reprochoit pourtant de parler du nez & de tourner le dos à ceux avec leſquels il étoit en ſcène. Ce dernier défaut bleſſoit

ſurtout le Grand. Il n'aimoit pas Baron : il le contrefit un jour, & chargea ce ridicule pendant toute la repréſentation d'une pièce où il ne ſe trouvoit pas beaucoup de monde.

Beaubourg s'éleva bientôt, & quel acteur encore ! Quelle force, quelle vérité mâle & fière ne mettoit-il pas dans ſon jeu ! Il étoit fait pour les rôles de *Rhadamiſte* & d'*Atrée*. Avec quelle ſupériorité n'eût-il pas rendu celui de *Gengis-Kan!* Beaubourg, dans certaines ſcènes de hauteur, faiſoit baiſſer les regards aux ſpectateurs eux-mêmes.

Laiſſons la Chammelai & la Duclos, pour parler de la Le Couvreur, à laquelle le théâtre eſt ſi redevable. Elle abolit (*) les cris, les lamentations mé-

(*) Dans l'éloge de Dumarſais, qui ſe trouve à la tête d'un volume de l'*Encyclopédie* ; on lui attribue, en partie, la gloire de ce changement, & l'on a raiſon. Mais la Le Couvreur n'en eſt pas moins louable d'avoir ſuivi les conſeils de cet homme vrai, ſimple & naturel, qu'on a nommé le *La Fontaine des philoſophes*, & qui, ſans avoir aucun talent pour le théâtre, en jugeoit ſainement. Mademoiſelle Le Couvreur eſtimoit Dumarſais, & avoit en lui la plus grande confiance, juſqu'à le conſulter ſur des choſes étrangères au progrès de ſon art. Un grand ſeigneur, après l'avoir entretenue quelque

lodieuſes & apprêtées, reſſource des actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expreſſion & de vérité. Mal partagée, à quelques égards, de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille & de beauté.

De quelque manière ſimple & naturelle que les grands acteurs aient joué, ils ne ſont jamais tombés dans le ton ordinaire & familier. Ils ont concilié la nobleſſe & la majeſté qu'exige le théâtre.

Qu'on jette les yeux ſur les meilleures actrices de nos jours. Tous leurs efforts tendent à rendre la nature. C'eſt ſur elle qu'elles règlent leur prononciation, la gradation des accens, l'éloquence des regards, le geſte toujours à l'uniſſon de la penſée, l'expreſſion étonnante des mouvemens. Le triomphe de mademoiſelle Clairon eſt dans *Électre*, *Ariane*, *Médée*, *Idamé*.

---

temps, ayant rompu avec elle, & lui ayant envoyé une ſomme aſſez conſidérable, avec prière d'oublier ſon cher comte, elle confia ſon embarras à notre philoſophe. Celui-ci lui dit : *Si vous l'aimez, renvoyez-lui ſon billet, & vous le verrez, dans deux heures, à vos genoux. Si vous ne l'aimez pas, gardez cet effet, & vous n'entendrez jamais parler de celui qui vous l'envoie.*

Les rôles de tendresse, *Inès* & *Zaïre*, conviennent à mademoiselle Gaussin. Quel son de voix intéressant ! Le Kain joue avec force, noblesse & précision. Le successeur de Sarrasin tâche d'en avoir le sentiment & les entrailles. Les uns & les autres ont pour objet, de jouer avec la plus grande vérité ; mais ils se gardent bien de réciter comme on parle.

Il n'y a que mademoiselle Dumesnil qui soit sur le théâtre comme on est dans un cercle. Ses bras admirables ; ses tons alternativement familiers, perçans & précipités ; ses gestes, peut-être désordonnés ; cet oubli d'elle-même auquel elle a recours, & qui, en certaines occasions, est le dernier effort du sentiment ; mille traits vraiment sublimes, mais gâtés, selon quelques critiques, par des petitesses, la caractérisent dans *Rodogune*, *Cornélie*, *Athalie*, *Mérope*, *Sémiramis*. Son port & ses regards ont une grandeur qui tient de l'atrocité de ses rôles.

En fait de déclamation, la négligence est aussi condamnable que l'emphase. On ne doit ni écrire ni déclamer précisément comme on parle. Dans la

conversation, on se communique ses idées pour ainsi dire de bouche à bouche; mais, sur le théâtre, il faut garder les proportions de la perspective: c'est-à-dire qu'il faut » que l'expression de » la voix soit au dégré de la nature, » lorsqu'elle parvient à l'oreille des » spectateurs «.

On peut donner Racine & M. de Voltaire pour chefs aux partisans de la déclamation noble & soutenue. Racine exigeoit qu'elle fût outrée, & la sienne l'étoit. Il récitoit ses vers avec un feu prodigieux. Étant un jour aux Thuileries, il se vit tout d'un coup environné d'ouvriers qui avoient quitté leur travail pour le suivre, dans la crainte que ce ne fût un homme prêt de se jetter, par désespoir, dans le bassin. Ceux qui connoissent le jeu de M. de Voltaire, sçavent quelle ame, quelle force, quel enthousiasme il met dans son action, & quelle chaleur il demande également dans les autres.



DÉCLAMATION DE LA CHAIRE.

LES écrivains ne sont pas d'accord sur la déclamation qui convient le mieux à l'orateur sacré, & sur les défauts qui choquent le plus en lui.

Riccoboni reproche aux prédicateurs de trop imiter les comédiens, de copier leurs tons, leurs gestes & leur action. L'abbé Desfontaines ajoute, que ceux qui ont voulu porter en chaire la déclamation du théâtre, n'ont réussi qu'à scandaliser en se faisant moquer d'eux. Cependant, continue-t-il, on ne doit pas regarder comme un défaut général celui de quelques particuliers. Il n'appartient qu'aux prédicateurs du premier ordre de sçavoir tirer parti de la fréquentation des spectacles & du jeu des grands comédiens; témoin le P. La Rue, qui se faisoit exercer par Baron.

Desfontaines passe ensuite à l'énumération des défauts qu'on remarque communément dans les prédicateurs,

& qui font les tons d'écolier, des exclamations périodiques & déplacées ; une véhémence ridicule dans des choses triviales, au lieu d'une noble simplicité qu'on devroit avoir jusques dans les plus beaux morceaux ; des cris & des transports de routine ; une monotonie ennuyeuse, une déclamation dénuée d'attention, d'intelligence & de sentiment. » Il n'y a que le corps qui » prêche ; la mémoire seule dirige la » langue, les yeux, les bras : l'esprit » & le cœur semblent absens. On en » voit, surtout parmi les missionnai- » res, qui, par des tons trop familiers, » avilissent la dignité de la chaire «.

A ces traits peut-on ne pas reconnoître la plupart de nos prédicateurs ? Mais ceux d'Italie font-ils mieux ? Ils s'étendent, ils s'agitent, ils se tourmentent, ils poussent des hurlemens, & semblent jouer de pieuses comédies. Ceux de Londres sont aussi froids dans leur débit, que secs, compassés & didactiques dans leur composition. On riroit, dans les pays protestans, de voir un orateur sacré prendre, en chaire, le ton de déclamateur.

On ne chicane Riccoboni sur aucune

des choses sensées qu'il dit par rapport à la différente manière de débiter un sermon, un panégyrique, une oraison funèbre ; mais on n'approuve point son idée de vouloir qu'il en fut des prédicateurs, comme des artistes & des ouvriers, qu'on admet à l'essai, & auxquels on n'accorde l'exercice public de leur profession qu'après avoir fait preuve de talent. » Les peintres, » observe-t-il, les sculpteurs, les poë- » tes, ne mettent point leurs noms » aux ouvrages par lesquels ils ont » commencé. Les ouvriers ne peu- » vent point passer maîtres, s'ils ne » présentent un chef-d'œuvre qui fasse » connoître qu'ils méritent ce titre ; » & un jeune orateur aura l'impudence » de déclamer en public, sans avoir » auparavant exercé ses talens en par- » ticulier, ou corrigé ses défauts en » secret. «

Il est étonné qu'il n'y ait pas une chaire publique pour apprendre à déclamer. Autant vaudroit, lui a-t-on répondu, qu'il y en eut une pour montrer le goût du chant. Les principes, de quelque art que ce soit, ne sont jamais mieux sentis que par l'étude des modèles.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, Bourdaloue, La Rue, Maſſillon ; mais l'idée qui nous reſte de leur débit peut tenir lieu de leçons : chacun avoit le ſien propre, toujours aſſorti aux lieux, aux temps, aux circonſtances, aux auditeurs, au ſtile, & au ſujet du diſcours.

Bourdaloue, avec un air concentré en lui-même, faiſant très-peu de geſtes, les yeux le plus ſouvent fermés, pénétroit tout le monde par un ſon de voix uniforme & terrible. Le ton avec lequel un orateur ſacré prononça ces paroles : *Vous êtes cet homme* *, en les adreſſant à un de nos rois, frappa plus encore que leur application.

La Rue paroiſſoit un vrai prophête. Sa manière étoit impoſante, noble, pleine de chaleur, d'intelligence & de force. Il avoit des traits uniques. Certains vieillards frémiſſent encore au ſouvenir de l'expreſſion qu'il mit dans cette apoſtrophe au dieu des vengeances : *Tirez votre glaive* **.

On a ſurtout préſent Maſſillon. » Il

(*) *Tu es ille vir.*

(**) *Evaginare gladium tuum.*

» ſemble le voir, diſent ſes admira-
» teurs, dans nos chaires avec cet air
» ſimple, ce maintien modeſte, ces
» yeux humblement baiſſés, ce geſte
» négligé, ce ton affectueux, cette
» contenance d'un homme pénétré,
» portant dans les eſprits les plus bril-
» lantes lumières, & dans les cœurs
» les mouvemens les plus tendres «.
Baron l'ayant rencontré dans une maiſon ouverte aux gens de lettres, le lendemain d'un jour qu'il avoit été l'entendre, lui fit ce compliment : » Con-
» tinuez, mon pere, à débiter comme
» vous faites : vous avez une manière
» qui vous eſt propre, & laiſſez aux
» autres les règles «. Cet avis ſe reſſent du caractère de Baron, le plus fier des hommes. Au ſortir d'un autre ſermon, la vérité arracha à ce célèbre acteur cet aveu humiliant pour ſa profeſſion :
» Mon ami, dit-il, à un de ſes ca-
» marades qui l'avoit accompagné,
» voilà un orateur, & nous nous ne
» ſommes que des comédiens. «

Un jeune homme, qui ſe deſtine à la chaire, doit former ſa déclamation ſur tout ce qu'on raconte de celle de ces grands hommes, les imiter en tout,

excepté dans les défauts qu'on leur a reprochés. Quant aux célèbres prédicateurs vivans, il doit les étudier, se souvenir que les qualités qu'on estime le plus dans un prédicateur, sont une expression noble & vraie, les traits du visage, une belle prononciation, un débit aisé, naturel, intéressant.

DÉCLAMATION DU BARREAU.

Le même Riccoboni trouve qu'il n'y a que les avocats qui s'entendent à bien déclamer, qui sçachent modérer leur feu, prendre un air de vérité, & parler *comme des hommes doivent parler à d'autres hommes*, qu'il n'y a qu'eux qui soient attentifs à rendre *les tons*, & les *accens de la nature*.

Les adversaires de cet acteur & auteur qui fait ressortir toutes les déclamations à son tribunal, & qui les y condamne toutes hors celle dont il est ici question, se soulevèrent contre lui. Ils conviennent qu'on débite au barreau d'une manière propre au genre

d'affaires qu'on y traite; mais ils remarquent en même temps que les avocats, à force de vouloir être ſimples & modérés, devenoient ſouvent froids, peſans & monotones, & qu'ils prononçoient un diſcours comme s'ils le liſoient.

Riccoboni reprit la plume pour défendre ſon ſentiment, & pour démontrer qu'on doit réciter une tragédie, un ſermon, comme on récite un plaidoyer. Cette diſpute alloit devenir plus vive. Heureuſement on conſeilla à celui qui l'avoit excitée de déſarmer, & de ne pas irriter davantage des ennemis plus exercés que lui dans le polémique.

DE LA MANIERE DE LIRE.

CETTE partie de la déclamation ſi néceſſaire, & d'une utilité ſi générale, eſt celle des quatre qu'on a le moins diſcutée. Les plus célèbres rhéteurs, tant anciens que modernes, n'ont pas ſenti combien il importoit de la traiter.

Il n'y a eu de conteſtations ſur cette matière qu'entre quelques écrivains, dont le nom n'eſt pas d'un grand poids. Il eſt inutile même d'expoſer la contrariété des ſentimens. Il ſuffit de rapporter quelques-unes de leurs obſervations, & d'extraire de leurs écrits ce qui peut faire un lecteur parfait.

Pour l'être, il faut qu'en liſant on faſſe tout ſentir, qu'on ne mette perſonne dans le cas de mal juger, de trouver déteſtable à la repréſentation, ce qu'on a beaucoup applaudi à la lecture.

On ne ſe méprend guère, en général, ſur les tons qu'exigent l'interrogation, la plainte, l'exclamation, les mouvemens d'indignation, de colère, de joie, de tendreſſe, &c; mais les modifications de ces tons, ſenſibles à tous les hommes, ſont difficiles à démêler, & peu les ſaiſiſſent. On rend ces nuances avec plus ou moins de vérité, *ſelon la force & la délicateſſe du ſentiment, & ſelon la flexibilité des organes dont la nature nous a doués.*

Celui qui a de l'oreille & de la muſique, toutes choſes égales d'ailleurs,

lit & déclame mieux qu'un autre. C'est pour cela que l'étude de la musique entroit dans l'éducation des Grecs.

Les meilleurs lecteurs que nous ayons eus sont Despréaux, Racine, La Mothe, & l'abbé Grécourt. Ce dernier séduisoit principalement. Ses poësies perdoient leur prix dans toute autre bouche : aussi les lisoit-il lui-même dans toutes les sociétés où il se trouvoit.

Fin du second volume.

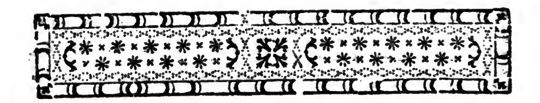


TABLE DES AUTEURS

Contenus dans ce volume.

TABLE
DES QUERELLES GÉNÉRALES.
PREMIERE PARTIE.
DES LANGUES FRANÇOISE ET LATINE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.
DE LA POESIE.
I.

I I.

I I I.

LE POEME ÉPIQUE

o u

L'ÉPOPÉE.

I V.

LA POESIE DRAMATIQUE.

Fin de la Table.





